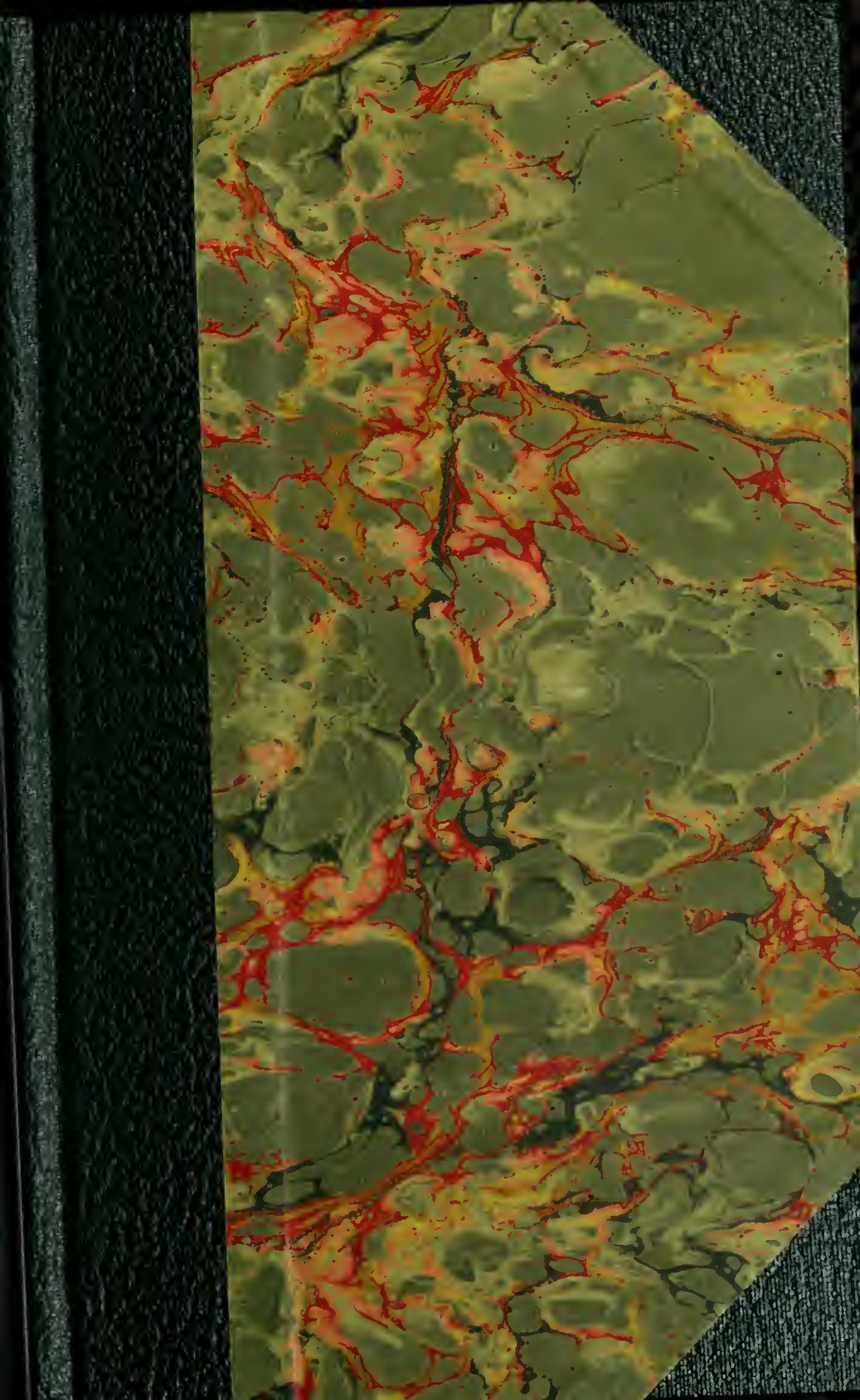


LE CHEMIN

DE

TRAVERSE.

II.

IMPRIMERIE ET FONDERIE D'A. ÉVERAT,
16, rue du Cadran.

LE CHEMIN

DE

TRAVERSE,

PAR

JULES JANIN.

II.

Deuxième Édition.

PARIS.
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE.

1836.



I.

Maintenant que notre héros est bien près d'entrer dans le monde, puisqu'il sait si bien tuer son homme et dompter un cheval, revenons au frère Christophe que nous avons laissé là-bas sous les saules, au bord du fleuve, dans une mélancolique contemplation.

Le frère Christophe ne pouvait se consoler du départ de Prosper. Dans sa douleur, il appelait en vain à son secours les grands poètes et les beaux vers, naguère sa consolation et son orgueil; l'image de son ami absent, le souvenir de ce noble jeune homme qui était parti ainsi tout d'un coup, venaient s'interposer à chaque instant entre le pauvre frère ignorantin et son Virgile. Pour lui, Virgile n'avait plus de bergers, d'heureux bergers qui dorment mollement étendus à l'ombre du hêtre. Pour lui, le vieil Homère n'avait plus de héros, ces héros ou plutôt ces géans qui se battent en duel avec les dieux, et qui les appellent à haute voix dans la mêlée. Pour lui, le pauvre frère Christophe, ame dédoublée, le village n'avait plus ni printemps, ni été, ni automne; ni fleurs, ni fruits, ni fêtes joyeuses, ni espérances; il était seul à présent. Il était tout seul, personne ne l'aimait plus comme un frère, il n'aimait plus personne avec cette confiance naïve qui lui rendait si douce l'amitié de Prosper. Eh, je vous prie, de quel droit, lui, le pauvre savant caché, le pauvre mendiant qui n'a pas le droit de mendier, l'humble

chrétien parmi les plus humbles, oserait-il à présent aimer à cœur ouvert, et quel est le paysan qui voudrait de l'amitié fraternelle du frère Christophe?

Il était donc seul, sans espoir et sans avenir. Chaque jour il se promenait aux mêmes lieux, où ils se promenaient jadis lui et Prosper, mais, hélas! on ne voyait plus qu'un pas dans le sable, le pas léger de l'aimable enfant avait disparu! Chaque jour Christophe, murmurait tout bas les vers qu'aimait Prosper, mais, hélas! il n'était plus là l'écho vivant, animé, passionné, qui répétait chacun de ces beaux vers avec une noble confiance, les jetant au ciel d'un regard assuré. Christophe avait perdu, en perdant Prosper, sa fortune, son repos, son bonheur, sa poésie; il avait perdu plus que cela, il avait perdu son frère; il avait perdu son élève; plus que cela encore, il avait perdu son enfant.

Que de fois il se prit à maudire, non pas à maudire, il n'a jamais maudit de sa vie, mais que de fois il se prit à pleurer tout bas, en pensant qu'il ne lui était pas permis d'aller rejoindre là-bas

dans la grande ville, son compagnon qui l'attendait ! Que de fois il aurait voulu briser les liens de fer qui l'attachaient à cette école de méchants enfants sans intelligence et sans cœur ! Mais dans l'ame du frère Christophe, le sentiment du devoir était gravé si profondément, que l'idée ne lui vint pas une seule fois qu'il pouvait être libre, lui aussi, libre comme on est libre quand on n'a rien, quand on n'est rien en ce monde, et qu'on n'a besoin pour vivre que d'un morceau de pain chaque jour.

Et il se soumettait ainsi à la nécessité... et il pensait à Prosper... et il attendait des nouvelles de Prosper !... et il allait souvent voir la mère de Prosper... et alors c'étaient de belles heures !... ils parlaient entre eux de Prosper, et ils se disaient, l'un l'autre, combien c'était un enfant d'esprit, de gaîté et de bonnes graces. — Et comme il était savant, madame ! — Et comme il était bon, mon pauvre Christophe ! — Mais Christophe n'allait pas souvent chez la mère de Prosper, le père Chavigni ne voyait pas de bon œil l'ami de cet enfant qu'il avait rendu si savant malgré son père.

Christophe était donc privé même du bonheur de revoir à son gré la maison de Prosper.

Cependant les lettres de Prosper, écrites au jour le jour, n'arrivaient pas... ces lettres, vous le savez, restaient sur la table de Prosper, à mesure qu'elles étaient écrites. Vous jugez des ennuis de Christophe. Attendre si long-temps! attendre toujours! Il en serait mort, le pauvre homme, sans un événement que nul ne pouvait prévoir, et qui le jeta dans la liberté.

Un lundi matin, le frère Christophe se rendait à son école, comme à l'ordinaire; il était tout triste et tout pensif, quand, à la porte de son école, il fut arrêté par un ordre venu de ses supérieurs de Lyon. Dans cet ordre, il était enjoint au frère Christophe de partir sur-le-champ, et de venir rendre compte de sa conduite à M. le supérieur du petit séminaire de Lyon. — Et on ajoutait : *Le frère Christophe doit s'attendre à ne jamais reparaître dans la commune d'Ampuy.*

Tel était l'ordre : il fallait partir! Aussitôt le pauvre frère dit adieu à sa petite école; et parmi ces enfants confiés à ses soins, enfants objets de

tant de soins, ce fut à qui battrait des mains à ce départ, car c'était gagner deux ou trois jours de congé, pour le moins. Le bon frère ne vit pas la gaîté de ces ingrats. Il rentra chez lui, dans sa pauvre chambre, et il prit à la hâte son manteau troué, et ses vieux livres tout usés, avec lesquels il remplit ses deux poches. Plusieurs de ces livres portaient le nom de Prosper. Tel était le bagage du frère Christophe ! Léger bagage ; et pourtant il n'avait jamais été si riche !

Quand on sut dans le village que le frère Christophe allait partir, il y eut peu d'étonnement et pas de chagrin. Le frère Christophe déplaisait au village. Il était toujours à rêver ou à lire ; il se promenait toujours seul sur le rivage ; il se cachait dans la foule le dimanche, il ne chantait pas au lutrin ; il n'était le flatteur de personne, ni le parasite de personne ; il ne demandait jamais rien à personne ; il vivait comme une ombre ; il apprenait aux enfants tout ce qu'il devait leur apprendre, sans distinction d'enfant, et le plus riche n'était pas mieux traité que le plus pauvre. Enfin, dans tout le village et depuis si long-temps

qu'il l'habitait, on n'avait jamais pu ni médire du frère Christophe, ni calomnier le frère Christophe, ni avoir pitié du frère Christophe. Dans les causeries, dans les intimités, dans les rivalités et dans les oisivetés du village, le frère Christophe ne comptait pas.

Race ingrate de paysans! Ce pauvre homme qui s'en allait à moitié vêtu, sans un morceau de pain dans sa main, sans une pièce de monnaie dans sa poche, il était depuis six ans l'humble esclave de ce village; il en était le paria! Il lui avait donné sans compter les plus belles années de sa jeunesse. Il s'était chargé bénévolement de la partie la plus pénible de ces travaux rustiques. Pendant que les autres suivaient la charrue dans le sillon, au chant des oiseaux du ciel, le frère Christophe, enfermé dans les ténèbres de sa classe, usait sa vie à dégrossir, tant bien que mal, toutes les intelligences de ces petits rustres de sept ans qui le prenaient en haine, comme le bœuf prend en haine celui qui le pique de l'aiguillon. Pendant qu'au dehors tous les travaux se faisaient en commun, les semailles et la moisson, Christophe accomplissait tout

seul sa tâche aride, et toujours il en était réduit à ensemencer cette terre ingrate, et jamais le jour de la moisson ne venait pour lui. Et appelé le premier à cette vigne rebelle, après avoir supporté toutes les ardeurs du jour, il n'était pas payé de son labeur, même le dernier ; le père de famille n'avait pas pour lui un regard ou une consolation. Les enfants qu'il élevait, et qu'il appelait ses enfants toute l'année, une fois sortis de sa tutelle, l'oubliaient, comme fait le moineau franc qui a pris son vol. Son départ fut donc bien triste. Personne n'était là pour lui tendre la main, et pour lui dire : — *Adieu, frère !*

Seulement, arrivé au bas du village, sur le bord du ruisseau qui va se jeter dans le Rhône en murmurant sa complainte inarticulée, à l'ombre des cinq noyers qui servent de confin à cette simple commune, Christophe trouva une femme qui était venue l'attendre là, pour le voir une dernière fois. Cette femme, c'était la mère de Prosper. Cette mère qui cachait son désespoir et qui dissimulait ses angoisses; cette mère, veuve de son fils, à présent que son fils n'était plus là, qu'avait-elle à

faire de Christophe ? Et cependant, pendant que chaque habitant du village s'enfermait ou courait aux champs, pour ne pas rencontrer le digne frère, la mère de Prosper était sortie de sa maison, et sur la route elle avait été attendre Christophe. Et, au moment où il allait passer ce Rubicon villageois qui le séparait encore du nouveau monde dans lequel il allait entrer, madame Chavigni arrêta Christophe, et elle lui dit adieu d'un mot, d'un regard, d'un geste. Cela voulait dire : — Parlez de moi à mon fils, si jamais vous le retrouvez, Christophe ! — Et le regard de Christophe voulait dire aussi : — Madame, je reverrai votre enfant ! Après quoi, elle remit à Christophe les provisions du voyage : un pain blanc, du veau froid, une bouteille soigneusement remplie, et quelques vieux écus de six francs tout neufs qu'elle avait conservés pour son fils. Le bon Christophe n'avait jamais vu tant d'argent ; aussi l'idée ne lui vint pas que cet argent était pour lui ; il pensa que tous ces gros écus étaient destinés à Prosper, et il les serra bien précieusement dans le recoin le plus caché de ses vieux habits.

— Adieu, mon fils, disait la mère de Prosper à Christophe. Alors Christophe devint hardi. Personne ne le voyait et ne l'entendait que Dieu. — Adieu, ma mère, dit-il à la mère de Prosper! Puis, se mettant à genoux : Bénissez-moi, lui dit-il!

Et il fut béni en effet, sur la terre et dans le Ciel.



II.

Ma mère! ma mère! disait Christophe C'était la première fois de sa vie qu'il prononçait ce mot là : Ma mère! Cependant à mesure qu'il marchait son pas devenait plus léger, comme son esprit. Ce noble esprit sortait enfin de sa prison, il s'épanouissait au grand air, il prenait ses belles ailes de printemps. Christophe voyait enfin non pas déjà

d'autres hommes, mais déjà d'autres troupeaux et d'autres arbres; il côtoyait le Rhône, et il lui semblait que déjà le Rhône prenait un air plus imposant; il allait voir une grande ville enfin, il allait voir son supérieur, enfin!

Il marcha ainsi tout le jour dans le plus beau pays de ce monde; riches vallées, opulentes campagnes, sources limpides, grande route animée, frais sentiers, dix belles lieues à parcourir quand on est jeune et tout chargé de poésie! si bien qu'arrivé à Lyon il se dit à lui-même : *Déjà!*

Il était déjà bien tard quand il entra dans Lyon, où l'appelait l'ordre de ses supérieurs. Quand le pauvre frère se trouva à l'entrée de cette cité bruyante et quand il sentit d'un coup d'œil ce vaste gouffre dans lequel il allait entrer, il recula d'épouvante. Il eut peur. Ce bruit, ce mouvement, cette poussière, ce nuage là haut et là bas, ces deux fleuves qu'il trouvait tout d'un coup sous ses pas, au lieu du fleuve qu'il avait quitté, tout cela lui parut bien étrange! Il resta longtemps sur le pont à voir ces deux eaux se heurter, s'attaquer, tourbillonner ensemble, prendre

enfin leur parti et se mêler au loin en grondant. Plus il avançait et plus il était témoin d'incroyables merveilles. Des voitures, des chevaux de luxe, des cris de joie, des femmes parées, des rumeurs sans fin et sans cause. Il avança tant qu'il put dans ces mystères, il avança sans peur, car il était homme de courage sans le savoir. Le bruit de cette ville qui le surprenait ainsi tout d'un coup, lui, l'enfant du village, lui fit oublier toute la fatigue de la journée. Il avançait, il avançait toujours. Il eut bientôt arpenté toute cette longue allée Perrache, qui mène de la campagne lyonnaise à la ville. C'était le soir, le ciel était calme et pur, la lune jetait un grand éclat. Le soleil avait été chaud tout le jour. Toute la ville se laissait aller mollement à ce doux abandon méridional qui ne se fait sentir dans ces murs qu'à certains jours marqués. C'étaient des éclats de joie, c'étaient des chansons dans les rues, c'étaient mille concerts dans les airs ; Christophe, tout ému, se demanda en lui-même : quelle était la fête qu'on célébrait?

Il arriva ainsi, sans demander son chemin à

personne, tout en suivant la foule, au milieu de cette petite place des Célestins entourée et parée et fêtée chaque soir comme une courtisanne à la mode. Cette place des Célestins joue, à Lyon, le rôle du Palais-Royal à Paris. Elle éclate, elle brille, elle sent le vice et les fleurs, elle est fière de ses courtisannes et de ses joueurs, elle marie le son de la guitare au son de l'or, elle est entourée de joie et d'arbres verts; il y a une fontaine qui murmure l'amour, il y a un théâtre qui se remplit, il y a des cafés qui étincellent, il y a là un rendez-vous général de toute l'harmonie de la ville; les femmes y apparaissent léger vêtues, dans un lointain vaporeux qui les fait paraître charmantes; ce sont des voix qui chantent, ce sont des ivrognes qui rient, ce sont mille sévères et joyeux propos d'argent ou d'amour. Ce point-là de la France est un des points les plus vicieux et les plus riches de ce monde; c'est la place Saint-Marc aux beaux temps de Venise, c'est le Palais-Royal en petit.

Que devint Christophe par cette belle nuit et dans cette chaude atmosphère? Vous savez déjà

que le vice glissait sur cette belle ame, comme l'eau glisse sur le marbre de Paros, sans jamais le ternir. Christophe ignorait ce que c'est que le vice; il a vécu en l'ignorant. La muse latine, cette muse qui brave l'honnêteté, et dont Christophe savait les secrets les plus cachés, ne lui avait rien appris. Quand donc il se vit arrivé, sans le savoir et sans le vouloir, dans ce beau lieu d'harmonie et de parfums, quand il se vit au milieu de toute cette vie à la fois calme et bruyante, passionnée et joyeuse; quand il entendit tous ces hommes qui chantaient, qui riaient, qui parlaient, qui se tendaient leurs mains, leurs ames, leurs femmes et leurs verres, il fut sur le point de s'écrier, comme dans l'Évangile : — *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, s'il vous plait, trois tentes!* Arrivé là, il eut faim et il voulut se reposer.

Il alla donc s'asseoir modestement sur la dernière marche de la fontaine dans un angle obscur où il était à peine visible; là, tout en remerciant le Ciel de l'avoir conduit par la main au but de son voyage, il tira de son panier la bouteille de vin d'Ampuy, qu'il n'avait pas encore débouchée de la

journée; il plaça sa bouteille dans le bassin de la fontaine en riant lui-même de sa sensualité; puis il étendit sur la dalle fraîche, plutôt qu'humide, tous les trésors de sa corbeille : son pain blanc, son veau froid, son grain de sel, car il avait du sel, et il mangea avec l'appétit d'un jeune voyageur qui s'est arrêté à peine tout le jour pour manger quelques bouchées. En même temps, la fontaine chantait doucement à ses côtés; des voix de femmes chantaient doucement là-bas; tout cela était murmure et poésie, et fraîcheur et repos, et doux ombrage. De temps à autre, des femmes passaient, et leurs robes neuves frôlaient le pauvre dîneur; mais ces femmes ne le voyaient pas, tant elles devinaient qu'il était pauvre! De temps en temps aussi, il prenait sa bouteille et il aspirait lentement cette douce chaleur, en se disant à lui-même : *Bacchum in remotis carmina fontibus*. Depuis le départ de Prosper, notre ami Christophe n'avait jamais été si heureux.

Peu à peu cependant la nuit tombait; les oisifs s'en allaient, les chants s'arrêtaient, les lumières disparaissaient l'une après l'autre, la ville entière

retombait dans son repos. En même temps, Christophe, qui avait dîné, se demandait en quel lieu il passerait cette nuit-là, dans une ville où il n'avait pas un ami, pas même un élève? Dormir à la belle étoile, il n'eût pas mieux demandé; mais son manteau était si clair, si étroit et si fragile! Et puis au moins s'il avait une botte de paille! Cependant il se levait, il renfermait dans son panier les débris de son repas, il remettait sa bouteille à sa place, et il murmurait, avec la reconnaissance des bons cœurs, la prière que ne fait jamais le riche après ses repas. — *Gratias agimus tibi!* Douce prière faite tout exprès pour le pauvre qui demande son pain de chaque jour.

Le frère Christophe était donc dans cet embarras d'un gîte, lorsqu'au plus fort de son embarras, le bon Christophe vint à penser qu'il était en effet un frère de la doctrine chrétienne, et qu'il voyageait pour les affaires de la communauté et par les ordres de ses supérieurs, et qu'ainsi il avait le droit de demander à ses frères de Lyon une place en leur lit, ou tout au moins une botte de leur paille. Restait seulement à savoir en quel

lieu et dans quelle maison demeuraient ses frères de Lyon?

Justement, plusieurs jeunes gens, échauffés par le vin, sortaient à l'instant même d'une maison voisine. Pour l'intelligence de la cruauté qui va suivre, il faut se rappeler que ceci se passait en pleine restauration, à ce moment terrible pour la royauté, où toute opposition à la royauté était devenue légitime. En ce temps-là, la réaction était partout. Deux temps passés, le passé de 89 et le passé de 1815 se défendaient à outrance contre les envahissements non pas du temps présent, mais d'un troisième passé, plus passé, plus vaincu, plus oublié que 89 et 1815, ces nobles passés d'hier, qui étaient si près d'être encore une fois le lendemain. Telle était la lutte! Et dans cette lutte, chacun apportait les armes qu'il jugeait les meilleures, ou plutôt chaque parti apportait toutes ses armes, car des deux côtés on voulait en finir pour long-temps. Ainsi, le roi apportait son obstination, sa noblesse, son clergé, sa force au dehors, ses alliés tout prêts à repasser le Rhin... et qui ne l'ont pas repassé; le peuple apportait

son esprit, son courage, sa faiblesse, son sarcasme, ses orateurs, son vieux Voltaire ; mieux que cela, il apportait sa patience, cette arme de Dieu et des peuples !

Quand donc ces jeunes gens de Lyon, espèces de méridionaux goguenards et mal élevés, qui savaient toutes les chansons de Béranger par cœur, et qui avaient fait leurs études catholiques dans les livres de Benjamin Constant, découvrirent au milieu de cette place de joies et de fêtes, en ce lieu, à cette heure, un panier sous le bras (de ce panier sortait la bienveillante bouteille qui n'eût pas mieux demandé que d'aller se reposer aux lèvres d'un pauvre homme), quand donc ces jeunes gens aperçurent notre frère Christophe, en longue soutane noire, en long rabat, la tête couverte du chapeau déshonoré de Bazile, ces jeunes gens ne surent d'abord que penser. D'ailleurs, il faut leur pardonner, ce pauvre Christophe s'offrit à eux dans la nuit sombre, ils ne virent ni sa figure ni son regard, ils ne virent que son habit et son ombre. Ainsi ils pensèrent entre eux qu'ils allaient être les témoins acharnés, impitoyables et bienheureux de

quelques-unes de ces grandes erreurs ecclésiastiques dont le journal d'opposition faisait ses délices chaque matin, et qui étaient son orgueil le plus littéraire et le plus philanthropique. Ils s'apprêtaient donc à aborder *M. l'abbé*, ne sachant pas encore quelle *vengeance* ils allaient en tirer, quand le frère Christophe, dans toute sa naïveté et dans toute l'innocence de son cœur, alla le premier au-devant de ce piége cruel.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, leur dit-il, j'arrive de bien loin, et je suis fatigué; je suis un pauvre frère ignorantin, comme vous voyez, messieurs, et je viens du village d'Ampuy rendre compte de ma conduite à mes supérieurs. La nuit est venue, et j'ai été surpris sous ces ombrages, sans savoir où j'irai coucher. De grâce, indiquez-moi la maison des frères de l'école chrétienne, que j'aille leur demander asile pour la nuit?

Ainsi il parla; et, sans nul doute, ce simple langage aurait apaisé de jeunes et innocents libéraux de sang-froid, mais ceux-ci étaient échauffés par le vin, et d'ailleurs, il se trouvait dans le nombre une de

ces fortes têtes pour lesquelles on dirait que le *Dictionnaire philosophique* a été imprimé tout exprès à l'envers ; race de bons vivants à qui il ne manque qu'un peu d'intelligence et de sens commun pour être des hommes de beaucoup de grâce et d'esprit ; esclaves intrépides et insipides de toutes les oppositions, héros aussi niais qu'exaltés de toutes les opinions ; bonnets rouges de tous les régimes ; et tous ces efforts, et tous ces dangers, uniquement pour faire preuve d'esprit, notez-le bien ! Ces gens-là, après avoir été l'orgueil de leur famille et la terreur de leur commissaire de police, finissent toujours d'ordinaire par être d'excellents commis voyageurs quelque part.

Ce fut donc l'homme d'esprit de la bande qui répondit au frère Christophe :

— Mon frère, lui dit-il très-poliment, vous ne pouviez pas mieux vous adresser ; la maison que vous demandez est voisine, elle est pleine de frères et de sœurs qui seront trop heureux et trop heureuses de donner l'hospitalité à vous, à votre bouteille et à votre panier. Je serai donc très-flatté, mon frère, de vous servir de guide cette nuit.

En même temps, il marchait devant Christophe, et celui-ci, simple et bon, qui plus d'une fois avait fait à pied des lieues entières pour remettre dans sa route un voyageur égaré, Christophe, incapable de mauvais soupçons, suivait ce jeune homme en le bénissant tout bas dans son cœur. Après quelques détours, ils arrivèrent ainsi à la porte d'une maison d'assez triste apparence pour tout le monde, mais qui parut un palais au frère Christophe. Au premier coup de marteau, une vieille femme vint ouvrir.

— Ma sœur, dit le loustic de la bande, je vous amène un pauvre frère ignorantin qui demande à passer la nuit dans votre maison.

A quoi la vieille répondit, en regardant Christophe de haut en bas :

— Entrez !

Christophe, arrivé au bout de ses peines, prit congé de ses nouveaux amis, et ceux-ci, en se retirant, lui disaient tout haut :

— Bonne nuit ! bonne nuit ! monsieur l'abbé !

Cependant la vieille femme, qui avait ouvert la porte de cette maison au frère Christophe, le con-

duisit en silence dans une fort petite chambre, assez mal meublée en velours d'Utrech; ce velours couvrait tant bien que mal deux ou trois fauteuils et un vieux canapé vermoulu, qui à coup sûr avaient servi à Dubois de Crancé, le terroriste, et sur lequel s'étendit le frère Christophe, après avoir fait sa prière, à genoux devant je ne sais quelle nudité rouge et violette, que le bon frère avait prise pour quelque madone italienne. Sa prière fut calme et longue : il remercia le Ciel qui l'avait protégé dans tout ce voyage, belle journée qui avait été pour lui une fête perpétuelle. En effet, n'avait-il pas trouvé auprès du ruisseau la mère de Prosper qui lui avait donné son pain et sa bénédiction? N'avait-il pas rencontré tout le long du chemin des oiseaux qui chantaient, et des hommes qui labouraient, et des fontaines jaillissantes, et de l'ombre sous les vieux arbres? de si beaux tapis de verdure à sa gauche et à sa droite? et au-dessus de sa tête un beau soleil tout joyeux qui le regardait? Et en effet, arrivé dans cette grande ville dont il n'avait aucune idée et qui de loin lui rappelait Babylone et Ninive, les deux

cités anéanties, n'avait-il pas retrouvé le Rhône, son beau fleuve? Même, le Rhône n'avait-il pas suspendu un instant son hymne éternel avec une rivière étrangère, pour le regarder, lui, Prosper? Et qui donc, sinon la Providence, l'avait conduit, comme par la main, dans cet élysée d'harmonie et de joies et de chansons avec accompagnement de lyres célestes; et sous ces ombrages frais où il s'était assis, où il avait pris ses repas du soir? Et qui donc lui avait amené là tout exprès ces nobles jeunes gens, à l'instant même où il avait le plus besoin de repos, pour lui indiquer cette maison hospitalière, la maison de ses frères? Et maintenant ils dorment, ajoutait-il, mais leur maison est restée ouverte pour moi, et ils m'ont reçu dans leur plus riche intérieur! Demain, nous dirons en commun la prière du matin!

Ainsi priant, ainsi rêvant, frère Christophe s'arrangea de son mieux sur le canapé souillé qu'il recouvrit de son manteau, pour ne pas le profaner, et bientôt il s'endormit comme s'endort toute conscience honnête, tout noble cœur, toute pensée pure et bienveillante à vingt ans.



III.

Il dormait à peine depuis un quart d'heure, le noble et chaste jeune homme, quand il fut réveillé en sursaut par une étrange vision : il lui sembla que, dans sa chambre, était entrée une femme ! Oui, par Satan ! une impudique femme toute nue ! toute nue, les cheveux épars sur tout son corps, excepté sur sa gorge ; elle tenait à la

main un flambeau qui jetait sur son visage tout rouge le nuage d'une fumée infecte. Cette créature de l'autre monde essayait en vain de sourire, le sommeil fermait ses yeux. Je ne sais quoi de blanc et de huileux lui servait de robe entr'ouverte! c'était un démon, à coup sûr, c'était un fantôme pour le moins. Jamais Christophe, le simple et naïf Christophe, n'avait vu, même dans les plus obcènes pages de l'antiquité qu'il avait lues avec tant d'innocence, quelque chose de plus affreux et de plus immonde. Cette masse horrible n'était d'aucun sexe et d'aucun pays et d'aucun âge, c'étaient des chairs mal nourries et pantelantes, c'était sur son visage un fard crasseux et sans éclat, c'était, sur toute cette créature anéantie, une misère si profonde, qu'il eût fallu un œil beaucoup plus exercé que l'œil du bon Christophe, pour aller chercher le vice primitif que recouvrait ce tuf de hideuse et crasseuse pauvreté. Que devint Christophe à cette vue? Je vous ai dit qu'il n'avait jamais eu peur de sa vie; mais que pensa-t-il? Il était là ébahi, étonné, stupéfait, il regardait, il s'était dressé debout sur son grabat de velours, il attendait.

Quand il fut bien réveillé, il entendit ce fantôme livide qui lui adressait la parole. Mais c'étaient là des paroles aussi étranges que la bouche qui les proférait. Évidemment, ces paroles et cette bouche étaient faites l'une pour l'autre; car, à coup sûr, toute autre bouche qui les eût prononcées se fût flétrie à l'instant même. Alors le pauvre frère, ne pouvant pas regarder et écouter à la fois, ferma les yeux; et, quand il eut fermé les yeux, il s'aperçut qu'on lui tenait un langage inintelligible, et il cherchait en lui-même à quelle langue d'enfer pouvait appartenir ce dialecte, et il se disait confusément qu'il avait lu autrefois quelques pages qui ressemblaient quelque peu à ce qu'il s'entendait raconter en ce moment. Mais où donc les avait-il lues ces horribles pages? N'était-ce pas dans le festin de Trimalcion? Et alors, voyant se dresser devant lui une de ces figures vineuses et fangeuses de Pétrone, qu'il avait entrevues à travers les orgies latines, le frère Christophe commença à se demander dans quelle caverne il était tombé?

Cependant une certaine rumeur se faisait entendre au dehors de cette horrible maison. Les jeunes

gens de la ville, très-heureux du succès présumé de leur bonne plaisanterie, avaient été en faire part à leurs amis de café et d'estaminet : leur nouvelle avait bientôt volé de bouche en bouche : *un prêtre ! un prêtre !* un prêtre à surprendre en flagrant délit ! un prêtre à calomnier ! un prêtre à charger de boue ! un prêtre à dévorer ! Chacun sortait de son lit, chacun s'habillait à la hâte... O les lâches ! Le glas de la cloche aurait annoncé pour l'incendie, que chacun d'eux se fût renfermé dans son lit et dans son sommeil !

Christophe entendit confusément ce bruit ; il comprit confusément ce que lui disait ce monstre nu, qui avait fini par se taire et par s'asseoir sur le bord de ce pauvre misérable et royal manteau de vertu et d'innocence. Au même instant, le bon frère entendit dans la chambre voisine des cris lamentables, qui lui firent oublier tout-à-fait la rumeur de la rue et le monstre féminin qui était là et qui s'endormait nonchalamment, n'en pouvant plus.

Car cette fois, c'était le cri redoutable et solennel d'une agonisante ; c'était le sanglot d'une

femme qui va mourir, et qui meurt sans espoir; Horrible cri qui ressemble à une menace! horrible moment celui-là! quand on voit une main avilie et jeune encore, qui soulève à grand'peine le fatal rideau de crêpe, derrière lequel est caché, à tout regard mortel, le fatal : *Peut-être!* d'Hamlet! Et cette mourante était là qui hurlait, qui se démenait dans la mort; son dernier instant descendait sombre et menaçant de ces lambris de débauche, sur ce grabat de débauche qui allait devenir un linceul cette nuit, pour reprendre son infâme métier le lendemain. Et cependant, dans cette maison, quand le dernier râle de cette femme perdue secouait les murailles lézardées, tout dormait, le vice repu et le vice à repaître! Le vice avait étendu ses vieux membres dans ses vieux draps, et il laissait mourir, à côté de lui, ce vice plus jeune, sauf à faire jeter demain son cadavre à la voirie! Par quelle puissance du cœur, Christophe, cet innocent, cet enfant, cet ignorant de toutes choses, comprit-il tout d'un coup toutes ces choses? Toujours est-il qu'il les comprit. Et alors, laissant à son sommeil et à son repos la

prostituée qu'on lui avait adressée, immonde complément de cette honteuse hospitalité, il ouvrit violemment la porte de ce boudoir infect, et quel spectacle! le boudoir devint hôpital. Une odeur nauséabonde de fièvre et de mort, long-temps comprimée dans ces murailles, s'éleva de partout, et alors, à la lueur d'une misérable chandelle qui se mourait aussi, que vit Christophe? Il aperçut une malheureuse femme sur laquelle la mort jetait lentement son linceul. Cette femme, que la mort et la souffrance avaient arrachée au vice, purification d'une heure, était redevenue, à son heure dernière, une femme comme toutes les autres. La mort avait ouvert ces yeux fermés par la débauche; la mort déliait cette langue liée par la débauche; la mort faisait battre, sous sa main de fer, ce cœur de pervertie qui n'avait battu que pour la débauche; la mort avait touché de son doigt ces oreilles souillées, ces lèvres infâmes, ce sein prostitué, ces mains tendues à l'aumône de la borne, ces pieds fangeux, cette tête couronnée de roses; la mort avait lavé tout ce cadavre; elle en avait ôté le vice et les cica-

trices, les soufflets et les baisers, les guenilles et les dentelles, la boue et le musc ; elle en avait fait purement et simplement un cadavre, c'est-à-dire, quelque chose que la main la plus pure peut toucher sans se souiller, quelque chose dont on peut fermer les yeux sans remords, dont on peut entendre la voix sans rougir, dont on peut prendre la main sans infamie; quelque chose pour lequel on doit prier, quelque chose que va défendre la douleur, c'est-à-dire, quelque chose de sacré et de solennel. Car ce sont là des caprices de la mort, elle jette sous son joug, qui est sa terrible faux, tout ce qui est grand et tout ce qui est petit, tout ce qui est vice et tout ce qui est vertu, tout ce qui est laideur et tout ce qui est beauté; et quand elle pèse dans ses mains toutes ces poussières, il se trouve qu'il y a bien peu de différence entre elles; la mort était donc la seule garde-malade qui veillait au chevet de cette malheureuse fille de joie, quand le frère Christophe s'avança près de son lit.

Hélas! depuis bientôt vingt-quatre heures que le froid mortel avait saisi cette femme, pas une voix humaine, pas même la voix de ses compagnes, ne

s'était fait entendre à son chevet ! Cette mort dérangeait toutes les terribles habitudes du vice, habitant de ces demeures ; elle embarrassait cette débauche réglée ; ce cadavre immobile gênait les autres cadavres mobiles dont il faisait partie ; on l'avait donc laissé là, sans lui dire : *Meurs!* Et en effet, obéissante jusqu'à la fin à ces voluptés de la foule qu'elle avait subies jusqu'à la fin, la patiente était morte en silence. Elle avait contenu ses cris d'angoisse pour ne pas troubler les cris de joie ; elle avait contenu sa prière, pour ne pas divulguer ses soupirs ; elle s'était faite morte avant le temps pour ne pas troubler le hasard de ces demeures dont elle savait la fragilité et le caprice ; elle expirait ainsi, sans se plaindre, au milieu des joies, au milieu des fêtes, au milieu des fleurs. Pendant qu'elle appelait en vain, sur sa lèvre livide, la goutte d'eau que demande Lazare, dans son enfer, elle entendait l'orgie qui hurlait au-dessus et au-dessous de sa tête ! Et à sa voix brûlante répondait l'ivresse hurlante... et à ses plaintes étouffées répondaient des éclats de rire ! Et si elle venait à penser que pas une main amie ne se-

rait là pour lui fermer les yeux ou pour recueillir son dernier soupir, elle entendait le bruit des baisers qui se donnaient presqu'à son chevet, baisers vendus et achetés, et elle, qui en avait tant vendu, voici qu'à son lit de mort elle ne pouvait pas en acheter un seul! Quelle fin et quelle vie! Quelle mort digne d'une telle vie! Et la malheureuse mourait ainsi; et ce grand cri qu'elle venait de jeter, elle l'avait contenu tout le jour dans sa poitrine, et ce fut la mort qui l'arracha de cette poitrine de feu, ce cri profond du désespoir! Et quand la mourante l'eut jeté, il lui sembla qu'elle était morte et que ses propriétaires allaient venir la prendre pour la précipiter par la fenêtre sur les immondices de la borne funeste où elle s'étalait le soir, dans ses jours de jeunesse et de beauté.

Mais quand, en ouvrant les yeux, la malheureuse vit à son chevet le bienveillant regard tout plein de pitié qui se posait sur elle; quand elle se vit à l'abri de ce chaste jeune homme dont elle n'avait jamais vu le pareil, même dans ses rêves de quinze ans; quand elle sentit battre pour la

première fois, à côté d'elle, un cœur qui ne battait que pour la vertu; quand elle comprit confusément qu'elle était là sous un regard chrétien, sous une pitié chrétienne, et aussi sous un pardon chrétien; la fièvre la quitta tout à coup, le calme revint à sa tête et à son cœur, ce calme inconnu depuis vingt ans; elle se montra, en un mot, telle que l'avait faite la mort, une femme qui voit l'éternité qui va s'ouvrir.

— Mon père, dit-elle, je crois en Dieu! bénissez-moi! pardon! je n'ai pas besoin de confession; vous voyez où je meurs; vous voyez qui je suis! Heureuses celles qui ont quelque chose à apprendre au prêtre qui vient les voir à leur lit de mort! Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Et de son côté, Christophe, prenant les deux mains de cette misérable, lui parlait du Dieu de l'Évangile, de ce Dieu qui pardonne; et, en récompense de toutes les souillures, de toutes les hontes, de tous les mépris que cette pauvre créature humaine tirait de sa fange pour les déposer aux pieds du Christ, le frère Christophe lui promettait le ciel.

En même temps, ce pauvre homme si bon, et qui ne songeait guère aux dangers qui l'attendaient, s'acquittait envers cette malheureuse de toutes les fonctions d'une garde-malade attentive, ou plutôt d'une véritable sœur de charité. Il humectait d'une eau fraîche ces lèvres brûlantes; il relevait ce lit défait; il donnait de l'air à cette chambre infecte, et même ce fut en ouvrant la fenêtre étroite et basse de ce triste réduit, que le frère Christophe aperçut dans l'ombre de la rue, cette foule bourdonnante, qui s'assemblait autour de la maison.

Or, voici ce que disait cette foule :

—Monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé! dormez-vous, monsieur l'abbé?

Et partout, dans la rue, on n'entendait que ces mots : — L'abbé! l'abbé ! l'abbé!

— Mon père, disait la mourante, croyez-vous que le Ciel me pardonne? et croyez-vous qu'au sortir de cet enfer mon ame passe dans un autre enfer?

— Ma fille, disait Christophe, la miséricorde de Dieu est infinie! il a bien pardonné à la Madeleine qui n'a pas tant souffert que vous!

Et toujours la foule, dans la rue, répétait en chœur :

— Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé! dormez-vous, monsieur l'abbé?

Mais, lui, tout entier à son œuvre, préparait à la mort cette pauvre femme, qui tremblait et qui le bénissait. Tout à coup cependant la porte de cette maison est enfoncée; la foule se précipite pour chercher le prêtre qu'on lui a dénoncé. A ce bruit affreux, toute la maison sort de son sommeil de fange; on arrive, on accourt, on entre. — Et l'on voit Christophe, aux genoux de ce lit de douleur, qui répétait, les mains jointes, la prière des agonisants.

A ce spectacle inattendu, la foule s'arrête; tous les jeunes gens qui étaient là et toutes ces malheureuses femmes qui étaient accourues dans le désordre de la nuit, font silence. Alors cette femme mourante, qu'avaient ranimée la prière et l'air du soir, s'appuyant sur l'épaule de Christophe, se releva, à demi sur son séant; son œil, creusé par le désespoir, jetait un sombre éclat; ses deux mains amaigries se croisaient sur son sein

flétri ; ses cheveux flottaient sur son front. Ainsi animée, elle était belle encore!

— Respect, dit-elle , à l'homme qui prie à genoux pour celle que vous avez perdue ! respect à celui qui ferme les yeux de celle que vous avez souillée! respect à celui qui a pris en pitié la mourante, dont vous avez dévoré la jeunesse et la vie ! respect à celui qui vient vous délivrer , à votre heure dernière , du remords d'avoir perdu une ame immortelle ! Respect pour lui! priez pour moi !

A ces mots, elle retomba sur sa couche.

— Un prêtre! un prêtre! s'écria Christophe , un prêtre, mes frères, par pitié !

La mourante regarda son sauveur pour la dernière fois :

— Vous êtes mon prêtre , dit-elle , vous êtes mon confesseur ! Adieu donc , et que votre main me ferme les yeux !

Elle expira. Ses compagnes se mirent à genoux; les jeunes gens de la ville se retirèrent en silence, honteux de ce guet-apens dont l'infamie retombait sur eux. Christophe fermait les yeux de

cette malheureuse créature de Dieu qui n'était plus ; après quoi il acheva les paroles des agonisants.

L'aurore le surprit encore à genoux.



IV.

C'est ainsi que le monde civilisé se montra pour la première fois à Christophe, dans toutes ses misères, dans toutes ses hontes, dans tous ses dégoûts. Cette nuit d'horreurs l'initia bien plus complétement et bien plus vite aux plus abominables infirmités de la nature humaine, que n'aurait pu le faire toute une vie passée même dans les

rangs les plus infâmes de la Préfecture-de-Police ; Christophe vit tout d'un coup, cette nuit-là, l'abaissement des femmes et la lâcheté des hommes, dans ce que cet abaissement a de plus affreux !

Quand tout son devoir fut accompli, c'est-à-dire quand sa dernière prière fut achevée, le bon Christophe sortit de cette maison, sans honte et sans peur, comme il y était entré. C'était la première fois peut-être qu'un homme de sang-froid franchissait ce seuil abominable, en plein jour, sans se couvrir la face de ses deux mains, et sans précipiter ses pas dans la rue. A peine le bon frère secoua-t-il son manteau ; après quoi, il s'achemina sur les hauteurs de Fourvières : c'était là en effet que demeurait ce maître souverain de sa destinée, qui l'avait fait venir en toute hâte à Lyon.

Les hauteurs de Fourvières sont simples et belles. La sainte montagne domine un des plus grands paysages qui se déploient sous le soleil : à ses pieds s'étend la ville, comme un entrelacement de petits nids d'oiseaux qui se sont réunis pour résister à l'orage ; tout au loin se découvrent les vastes plaines et les montagnes moins hautes, et les

grands arbres, parmi lesquels circule le grand fleuve, et les petits villages qui ont l'air si calmes et si reposés vus de loin. Aussi, à mesure qu'il gravissait la montagne, notre naïf aventurier sentait son cœur battre plus vite, son regard s'animait d'un enthousiasme inconnu; il voyait le monde à ses pieds pour la première fois. Pour la première fois il était au-dessus de la foule, au-dessus du bruit, au-dessus de toutes les vaines rumeurs des hommes. Hélas! jusqu'à présent, il avait toujours été au-dessous d'elles, n'était la nuit dernière qu'il avait passée tout entière au milieu de ses passions et de ses grincements de dents que maintenant il foulait à ses pieds.

Arrivé au sommet de la montagne, Christophe entra dans l'église. C'est une vieille église toute remplie d'*ex voto,* et qui compte plus d'un miracle; c'est une église à pèlerinage; il y a de belles femmes qui y viennent les pieds nus implorer le pardon des péchés de leur première jeunesse. Le matelot qui est venu le premier déposer à cet autel un bateau d'écorce d'arbres, ne se doutait guère qu'au-dessous de ce modeste navire, voté à la Vierge pen-

dant l'orage, flotteraient un jour tant d'orgueilleuses chevelures, précieux ornement de jeunes têtes de vingt ans : ainsi est faite l'église de Fourvières. C'est un mélange de toutes choses grandes et petites ; c'est un assemblage singulier de force et de faiblesse, de courage et de crainte, de vœux profanes et de désirs pour l'éternité ; de maladies de l'ame et de maladies du corps ; mais la sainte église est placée à une si grande hauteur, que toutes les faiblesses s'y purifient et y prennent je ne sais quel air de mystère et de grandeur qui les rend presque respectables. Il n'y a pas de temples sans respects sur les lieux hauts.

Dans l'église de Fourvières, le frère Christophe s'agenouilla au coin d'une petite chapelle sombre et déserte, sans *ex voto* et sans renommée. Cette chapelle avait été abandonnée à un vieux prêtre qui venait y dire la messe tous les jours, une messe obscure qui n'était qu'une prière isolée. Humble était l'autel, humble était le prêtre : l'autel était à peine couvert, et aussi le prêtre ; ils étaient ignorés l'un et l'autre ; ils étaient pauvres l'un et l'autre. Ce fut à cette chapelle que son humble esprit saint

guida Christophe ; il avait le sentiment de toutes les pieuses exceptions. Il était donc là, à genoux sur la pierre, quand le vieux prêtre entra tout seul dans la chapelle ; ce jour-là, il n'avait trouvé personne, ce qui ne l'étonnait pas, pour servir sa messe. Il venait donc à l'autel résigné et prêt à répondre lui-même à sa prière, et prêt à verser lui-même, sur ses mains nettes et tremblantes, l'eau bénite. Mais à peine le vieux prêtre eut-il vu Christophe à genoux, et dans cette attitude recueillie, mais non humiliée, que n'a pas l'hypocrite, qu'il lui fit signe de venir prier Dieu avec lui sur les degrés de l'autel. Christophe comprit cet ordre; il servit la messe du vieux prêtre. Ces deux hommes, qui ne s'étaient jamais rencontrés, accomplirent ensemble le redoutable sacrifice. Ils prièrent seuls, sans témoins, sans autre témoin que Dieu ; ces deux pauvres, si humbles de cœur, agenouillés dans cette pauvre chapelle, s'entendirent sans se parler. Sans doute le vieillard pria pour ce jeune homme qui savait prier loin du regard des hommes, et qui cherchait, pour s'y agenouiller, l'autel le plus désert ; Christophe pria pour l'ame de cette

femme misérable à laquelle il avait fermé les yeux.

Quand la messe fut finie, Christophe accompagna le saint prêtre jusqu'à une petite porte qui se referma sur lui, puis Christophe sortit de l'église; et, descendant à droite une avenue de petits arbres chétifs et battus par le vent, il se trouva devant une maison sévère et triste, et il frappa légèrement à une porte de chêne : la porte s'ouvrit, et Christophe se trouva dans une cour étroite, formée de hautes murailles. Cette cour servait d'antichambre à une vingtaine de jeunes gens en rabats, en soutanes, en longs manteaux, en chapeaux à trois cornes; ces jeunes gens avaient pour la plupart d'assez laids et tristes visages, dans lesquels il eût été facile, à un œil exercé, de découvrir les traces de bien des passions mauvaises : l'envie, l'avarice, l'ambition, et surtout cette lèpre de certains états privilégiés, la lèpre de la cour et de l'église, l'hypocrisie, cette maladie honteuse de la restauration.

Dans cette cour où entra Christophe, le silence était grand. Tous les hommes enfermés dans ces quatre murs se signaient, priaient, s'agenouil-

laient, comme gens qui savent qu'un œil les regarde et qu'une oreille les entend. Dans les prisons de Denys le tyran, un prisonnier qui aurait su être écouté de l'espion royal n'aurait pas agi avec plus de circonspection et plus de réserve. Ces pauvres séminaristes baissaient la tête, leur regard était baissé, leurs mains étaient jointes sur leur poitrine, le chapelet pendait à leurs mains, ils avaient sous le bras un épais bréviaire; quelques-uns étaient à genoux, dans une humiliation plus que chrétienne. A peine quelques regards furtifs furent-ils jetés à Christophe quand il entra dans cette cour; et encore ces regards le trouvèrent hardi et insolent, d'entrer ainsi la tête levée et le regard assuré. Hardi et insolent Christophe !

D'abord, il voulut demander à parler à M. le supérieur; mais, bien que sa voix fût naturellement douce et pure comme la voix d'un enfant de seize ans, toute cette basse cour trouva que celui-là était bien hardi de parler si haut. A la voix de Christophe, les corbeaux d'en haut s'en allèrent en criant, et les corbeaux d'en bas firent le signe de la croix. On ne lui répondit pas; on ne daigna

pas le regarder. Il y en eut de plus habiles, qui firent un détour pour ne pas passer à côté de cet homme effronté; cependant, comme de temps à autre un homme noir sortait de cette maison, et comme un autre homme noir y entrait, le bon Christophe comprit qu'avant d'entrer là, et de parler à son supérieur, il devait attendre, lui aussi, que son tour fût venu.

Or, c'était la première fois de sa vie qu'il était enfermé ainsi dans une cour. D'ailleurs, déjà, depuis vingt-quatre heures, Christophe, sans le savoir, avait goûté de la liberté, ce noble fruit si doux aux ames bien faites; il se trouvait donc bien mal à l'aise dans cette cour remplie d'un silence tout noir. D'abord il alla s'asseoir sur un vieux banc de pierre adossé contre la muraille; mais sur ce vieux banc étaient deux jeunes prêtres qui lisaient leur bréviaire, et, les yeux fixés sur leur bréviaire, ils se parlaient à eux-mêmes en mauvais latin, mais pas si mauvais que Christophe, l'ignorantin, n'entendît très-bien ce qu'ils se disaient.

— *Cave!* prends garde à cet homme qui écoute!

— Cet homme, c'est un frère ignorantin : *Homo omnium stultissimus.*

— *Rectè,* bien dit. Nous disions donc que tu voudrais avoir la cure de Saint-Galmier?

— *Optimè.* Si tu me pousses, je te donne la cure de Saint-Jean-le-Château : douze pièces de vin par an, du blé à revendre, des poules, un cheval, une maison toute blanche, et le reste : *Innuptæque puellæ.*

— *Ut libet.* Mais si tu vois le premier monseigneur, raconte-lui combien j'ai fait brûler de Voltaire, et de Rousseau, et de Benjamin Constant.

— Et toi, *Quæso,* n'oublie pas de lui dire combien j'ai refusé de sépultures chrétiennes, et combien d'ames j'ai envoyées en enfer.

— *O frater!* quelle triste vie !

— *O frater!* j'aimerais mieux être soldat.

Christophe se leva de ce banc, épouvanté de cette conversation en si triste morale et en si mauvais latin.

Alors il se mit à se promener de long en large; et, tout en se promenant, il comprenait que tou-

tes ces prières qu'on faisait autour de lui étaient menteuses, que toutes ces génuflexions étaient des génuflexions d'hypocrites ; partout il découvrait l'orgueil caché sous ces regards baissés, et tantôt il allait des prêtres aux frères ignorantins, et tantôt il allait des frères ignorantins aux prêtres ; et il comprenait sans peine que les uns méprisaient les autres, et que ceux-là étaient jaloux de ceux-ci, et, au-dessous de tous ces mépris et de toutes ces jalousies, il découvrait tant de plaies cachées, il voyait tant d'inquiétudes misérables, tant de mains tendues et tant de passions étouffées, uniquement pour avoir du pain, qu'il finit par les prendre tous en pitié, car il était bon, modeste et simple de cœur !

En moins d'une heure, Christophe les avait tous jugés ; mais bientôt cette triste étude le fatigua, lui, le naïf savant, qui n'aimait à étudier que les beaux livres au bord des beaux fleuves ; alors il se rappela qu'il avait dans sa poche des trésors, et il tira de sa poche, non pas un bréviaire, mais un Homère, un livre qui sentait son livre profane d'une lieue. Il en est des livres comme des hommes,

avec un peu d'habitude, vous pouvez les juger tous à leur physionomie. Les livres sont comme les hommes : l'un est riche et vide, l'autre est savant et sévère; il y a le livre de la petite-maîtresse, tout doré, mais sans cervelle; il y a le livre populaire, mais souillé, le livre du cabinet de lecture; enfin, il y a encore le livre que tenait le frère Christophe, le livre pauvre, mais décent; un lambeau au dehors, une perle au-dedans; le chef-d'œuvre mal vêtu, mais le chef-d'œuvre; les nobles pages dévorées nuit et jour, que le doigt n'a pas souillées, que le souffle n'a pas ternies, parce que ce souffle était pur, parce que cette main était honnête, parce qu'un bon livre ne peut être que le compagnon d'un honnête homme, parce qu'un livre, c'est un homme, et ce n'est pas mieux qu'un homme. N'avez-vous donc jamais vu, dans la boutique d'un bouquiniste, au milieu d'une liasse de bouquins poudreux, éclater et briller tout d'un coup quelque précieux petit volume dont la forme, dont la grace, dont l'odeur, dont la tenue décente et correcte, obtenaient tout d'un coup vos sympathies et vos

hommages? Tout d'abord vous allez à ce livre, tout comme dans une foule d'inconnus vous allez à une physionomie ouverte et prévenante, pour demander le nom de votre inconnu si simple et si grand esprit ; il vous dit qu'il s'appelle Lamartine! ainsi vous ouvrez le livre que vous venez d'acheter, et, à la première page vous trouvez inscrit en toutes lettres le nom de la marquise de Presle, le chaste amour de Louis XV, ou le nom du président Séguier.

Nos jeunes gens d'église, tout ignorants qu'ils étaient dans le fond de leur esprit, comprenaient confusément cette grande ressemblance d'un livre à un homme. Aussi, quand le bon Christophe fut bien plongé dans la lecture de son Homère, et quand sa belle figure fut bien rayonnante de ce poétique enthousiasme, voilà nos renards tonsurés qui s'approchent à pas de loups de cet homme et de ce livre, ne comprenant rien à la tranquille béatitude de cet homme, et voulant savoir quel était ce livre qu'on osait lire en ce lieu et qui donnait tant de bonheur. En effet, Christophe relisait, pour la centième fois peut-être depuis le

départ de Prosper, les tendres plaintes d'Achille, quand il apprend la mort de Patrocle. Touchante poésie si remplie de terreurs ! Et plus il lisait, plus il sentait retentir dans son ame les nobles accents de la muse antique, et plus il était observé de près par ses compagnons de sacerdoce, et plus il oubliait qu'il n'était que le frère ignorantin Christophe, qui attendait, au milieu de frères ignorantins comme lui, le bon plaisir de son supérieur.

Les choses en étaient là, et les psautiers et les bréviaires s'indignaient en silence de ne pas reconnaître l'*Iliade* (je le crois bien !), quand une sourde rumeur se répandit dans cette cour, ou, si vous aimez mieux, dans ce séminaire, tant cette cour était remplie des petites passions du séminaire ! Un nom circula d'abord ; le supérieur demandait : — *M. Christophe ?* Qui était M. Christophe ? qui s'appelle M. Christophe ? où est M. Christophe ? Christophe cependant assistait à la vengeance d'Achille, et déjà il se rassurait sur la cruauté de son héros, en pensant que tout à l'heure le vieux Priam va venir baiser la poussière des pieds

d'Achille, et que la prière du noble vieillard ne sera pas rejetée. Cependant, après avoir murmuré tout bas : — M. Christophe ! M. Christophe ! on commençait à murmurer tout haut : — M. Christophe? M. Christophe? Christophe était couvert des armes d'Achille ; il parlait avec Xanthe, son cheval. A la fin, une grosse main de sacristain tomba sur ses épaules, et une dure voix lui dit :

— On vous demande là-haut, monsieur !

Lui, pauvre et résigné, acheva son vers commencé ; c'était le dernier vers de la strophe homérique. Il ferma son livre avec soin ; il le remit dans sa poche, après quoi il se disposa à suivre l'homme violet qui l'avait interrompu. Les autres cependant s'étonnaient du sang-froid de Christophe et du peu d'empressement qu'il mettait à obéir à un ordre venu de si haut. Il est vrai qu'à la place de frère Christophe, ils auraient brisé en deux leur prière la plus fervente, pour obéir plus tôt à leur maître tout-puissant qui était là-haut !



V.

Le frère Christophe suivit le sacristain, son introducteur : il traversa silencieusement deux grandes salles froides et humides, qui sentaient l'encens; dans une de ces salles il rencontra le petit curé de Saint-Galmier ; celui-ci était radieux !

Christophe ne put s'empêcher de lui jeter tout bas un regard de mépris, avec ces mots : — *Sic*

itur ad astra! Mais le curé de Saint-Galmier ne comprenait que le latin du curé de Saint-Jean-le-Château ; et puis le curé de Saint-Galmier était si heureux cette fois! monseigneur avait rendu si complète justice à ses pieux incendies et à son zèle! Comment donc se serait-il inquiété du croassement d'un vil frère ignorantin?

Une dernière porte s'ouvrit devant Christophe : il entra la tête haute, car il avait naturellement la tête haute, et alors il se trouva en présence d'un homme singulier et étrange, dont il me serait bien impossible de vous donner une description.

C'était un petit homme sec, ridé, ardent et contrefait ; sa tête était plus grosse que son corps, son œil était si enfoncé dans sa tête, que d'abord on ne voyait à la place du regard, qu'une cavité profonde. La seule habitude de cet homme, son seul besoin, sa seule passion, c'était la volonté; la volonté, c'était aussi sa grande force. Il était né tout au bas de l'échelle sociale, mais il avait voulu monter. et il était monté ; il avait tant de volonté, qu'il n'était ni fourbe, ni menteur, ni lâche ; il allait droit à son but sans jamais dévier ; et ce but,

c'était l'asservissement de l'intelligence du grand nombre à l'intelligence de quelques-uns, et l'asservissement de ces intelligences d'élite à sa propre intelligence à lui, la plus haute de toutes les intelligences, parce qu'elle était servie par la plus ferme volonté. Dès sa jeunesse, et même avant qu'il fût sérieusement question de l'église dans le monde réel, cet homme avait compris qu'avec toute la volonté possible, il n'y a qu'une chose à vouloir, l'autorité! Il s'était dit que l'autorité, c'était l'esprit, c'était le génie, c'était la force. L'exemple de cette grande volonté qu'on appelait l'Empereur, avait porté à la tête de cet homme, comme il a porté aux plus pauvres têtes de ce siècle qui se sont crues des têtes de fer : ainsi il était. Comme il n'avait d'ordinaire qu'à manier les cires molles de l'église, comme il était le chef de la corporation lyonnaise, et que c'était de la cour de sa maison que partaient tous les membres secondaires du clergé, il n'avait guère trouvé de résistance dans sa vie : on lui obéissait à genoux; il n'avait pas encore dit : *Je veux!* qu'il était obéi; on lui obéissait avec tremblement; il était le maître de

toutes ces croyances en soutane ; il faisait battre à son gré tous ces cœurs sous la bure ; il arrangeait, il dérangeait, il gaspillait selon son caprice toutes ces existences éphémères qui recevaient de lui, et de lui seul, la vie et le mouvement ; il était si entièrement le maître, que le curé de paroisse tremblait à son nom, que l'évêque le redoutait, que l'archevêque de Lyon lui-même, le primat des Gaules, ce Napoléon tonsuré et exilé, n'osait pas lui envoyer sa bénédiction de Rome, son exil ; tel était l'homme : d'une activité infatigable, d'une persévérance incroyable ; un homme qui commandait pour commander, qui voulait pour vouloir, qui aimait l'autorité non pas comme moyen, mais parce que c'était l'autorité, et comme on aime la vertu ; en un mot, un homme qui, dans ces circonstances difficiles et dans cette haute position, n'était ni un hypocrite, ni un ambitieux.

Tel était l'homme sur lequel tomba Christophe : cet homme était assis, ou plutôt perdu, dans un immense fauteuil recouvert en cuir ; ses deux mains étaient posées sur une table chargée de papiers ; sa petite taille, courbée en deux, l'aurait fait prendre

pour quelque enfant myope et mal élevé ; il parlait tout bas et sa voix était claire et criarde ; ses cheveux étaient encore tout noirs et descendaient sur son col maigre, dont on pouvait entrevoir les tendons. Vous jugez si Christophe dominait cet homme de toute sa hauteur !

— Vous êtes M. Christophe? dit cet homme, sans lever ni la tête, ni les yeux, mais d'une voix assez calme, et de l'accent le plus naturel.

— Oui, monsieur, répondit Christophe.

A ce mot monsieur ! monsieur ! l'homme releva la tête ! Cette grosse tête était à peine au niveau du cœur de Christophe, ces deux gros yeux, qui erraient vaguement sur le papier, s'arrêtèrent sur les yeux de Christophe, qu'ils ne firent pas baisser. L'homme comprit tout de suite que son attitude nonchalante avait donné sur lui une supériorité marquée à ce grand jeune homme qui osait ainsi le regarder en face ! Il crut pouvoir réparer cette faute en disant à Chistophe : — Asseyez-vous !

C'était la première fois qu'il avait dit à un frère ignorantin : — Asseyez-vous !

Christophe, sans comprendre encore qu'il y eût

lutte entre lui et cet homme, prit un fauteuil : c'était le premier frère ignorantin qui se fût assis devant son supérieur !

Mais quand le frère Christophe fut assis dans ce fauteuil, le vieux prêtre fut bien étonné de le voir encore plus grand que quand il était debout. Il était si habitué à perdre à peine un coup d'œil sur ses tristes recrues ! Il était si habitué à leur parler de haut en bas, ou, ce qui revient au même, de bas en haut, que, se voyant tête à tête et face à face avec ce jeune homme qui le regardait simplement et silencieusement, sans haine comme sans amour, sans effroi ni étonnement, il sentit un instant qu'il allait rougir lui-même !

Heureusement il comprit aussi que le jeune homme qui était devant lui ne savait rien de ses angoisses, et, quelque peu rassuré, il reprit la conversation en ces termes :

— Vous êtes le frère Christophe?

— Oui, mon père !

— Vous étiez le frère de l'école d'Ampuy?

— Oui, mon père !

— En ce cas, frère Christophe, me direz-vous

si c'est bien à vous, le frère ignorantin de l'école d'Ampuy, que ces lettres sont adressées?

En même temps il montrait à Christophe la collection complète des lettres de Prosper.

Vous vous souvenez peut-être que Prosper Chavigni, arrivé à la fin de sa correspondance, avait remis ses lettres à un jeune prêtre du séminaire de Lyon qui avait promis de les faire passer au frère Christophe. Le jeune prêtre n'avait rien trouvé de mieux que de faire sa cour avec ces lettres à monseigneur le supérieur. Il les avait donc remises bien précieusement à son maître qui, en revanche, lui avait donné sa bénédiction, en attendant la cure de Saint-Galmier. Voilà comment les lettres de Prosper étaient tombées entre les mains de son supérieur. Et celui-ci, usant de son autorité ecclésiastique, avait porté un œil impitoyable dans cette naïve et chaude correspondance. Et vous jugez de l'étonnement de ce prêtre, quand il découvrit qu'il y avait, dans le nombre des frères ignorantins, un frère ignorantin qui avait un élève comme Prosper de Chavigny!

Voilà pourquoi aussi frère Christophe avait été

appelé, en toute hâte, pour venir rendre compte de sa conduite à qui de droit.

Mais lui, à la vue de ces lettres, et quand il reconnut l'écriture de son ami, de son élève bien-aimé, de son frère, de son enfant, il sentit son cœur se briser de joie, il sentit ses yeux se mouiller de larmes :

— Prosper ! dit-il, Prosper... mon enfant... mon ami... des lettres de lui !... il ne m'a donc pas oublié, Prosper ?

En même temps tout transporté, hors de lui, il se précipitait pour s'emparer de ces lettres ; mais le vieux prêtre l'arrêta d'un regard, et cette fois, c'était bien un regard d'homme tout-puissant : — Et savez-vous ce qu'il y a dans ces lettres ? lui dit-il.

Et savez-vous ce qu'il est devenu, votre élève ? savez-vous qu'il a tué un homme ? savez-vous qu'il a donné dans tous les vices et dans toutes les corruptions de tout genre ? savez-vous qu'il s'est damné cent fois par jour ? savez-vous que de vos mains impies il a passé dans d'autres mains impies, et que là on lui a appris le mensonge, le parricide,

l'athéisme, les voluptés de tout genre et le blasphème? savez-vous qu'il est perdu tout entier de corps et d'ame? Et c'est vous, malheureux! que cet enfant a choisi pour son complice? et c'est à vous qu'il raconte sans frémir toutes ces horreurs? et c'est vous qui avez élevé ainsi ce jeune homme, et qui l'avez préparé à toutes les détestables maximes de ce monde de vices et de corruption? et vous ne rougissez pas? et vous venez ici aussi calme que l'enfant à son jour de baptême? et vous entrez dans ces murs avec le front de la vertu? et vous osez vous asseoir devant moi? et même à présent, c'est à peine si vous êtes ému, quand je vous dis, quand je vous répète, que l'église n'a pas assez de foudres, et l'enfer pas assez de flammes, pour expier tous les péchés que contiennent ces lettres? En vérité, vous voilà aussi audacieux que votre ami Prosper!

En même temps, cet homme, hors de lui-même, et qui peut-être ne s'était pas mis dans sa vie une seule fois en colère, se levait tout droit sur son fauteuil et se promenait de long en large, étonné de n'être le maître de personne, de n'être pas même le maitre de sa fureur.

Quand il eut tout dit, Christophe, qui n'avait compris dans tout ceci que le malheur de Prosper, se mit à penser que peut-être Prosper avait besoin de ses secours, et que son enfant était proscrit, malheureux, perdu; alors il se retourna vers le prêtre qui revenait près de lui :

— Où est Prosper? lui dit-il.

— Il ne s'agit pas ici de Prosper, dit le prêtre, il ne s'agit pas ici d'un perdu, d'un damné, d'un vicieux; qu'il aille en paix, il n'est pas des nôtres! Mais il s'agit de vous, malheureux! il s'agit de vous, qui avez déchiré votre robe nuptiale, qui avez violé votre mandat, qui avez trahi vos vœux! il s'agit de votre châtiment en ce monde, si vous voulez éviter le châtiment dans l'éternité.

— Mon père, dit Christophe, je n'ai pas violé mes vœux, j'ai fait vœu de pauvreté et d'humilité chrétiennes; je n'ai pas trahi mon mandat, j'ai élevé les enfans des pauvres dans la crainte de Dieu; je n'ai pas déchiré ma robe, c'est la misère qui l'a déchirée. J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai prié; j'ai été seul, j'ai partagé mon pain avec le pauvre; ma conscience ne me reproche rien, mon père,

ne parlez donc pas de châtiment ici-bas; quel châtiment mortel trouverez-vous pour qui n'a rien à espérer ni à craindre? Quant aux châtiments du ciel, c'est à Dieu qui est le maître à récompenser et à punir.

— Mais, reprit le vieux prêtre, vous aviez juré aussi obéissance et ignorance, et pourtant vous avez étudié les lettres profanes, les sciences qui vous étaient défendues vous les avez apprises; vous avez rougi de n'être qu'un frère ignorantin, et vous vous êtes fait un docteur?

Le frère Christophe baissa la tête :

— Il est vrai, dit-il, que je n'ai pas pu fermer mes faibles yeux à la lumière; j'ai pris la science qui m'est venue comme un bienfait du ciel; mais, je vous prie, quel mal cela faisait-il que je fusse initié aux mystères de l'antiquité qui a fait saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et Bossuet? Et puis, faut-il tout vous dire, mon père? mon esprit était trop faible pour résister à ces grands poètes, à ces grands orateurs, à ces grands historiens, qui m'appelaient en si beau langage, et qui me tendaient leurs mains vénérables. Ils venaient à moi du fond de leur gloire, à moi si pauvre,

si abandonné! ils m'appelaient, et moi je leur ai dit : me voici! encore une fois, où est le crime? où est le péché? et de quel droit, moi qui avais la mission d'instruire les enfans du pauvre, n'aurais-je pas eu le droit de m'instruire moi-même sans me condamner à une damnation éternelle?

Ainsi parla-t-il. Et en même temps son jeune front resplendissait d'une si noble auréole, que le vieux prêtre en fut comme ébloui. Alors vous auriez vu cet homme presque ébranlé, fermer les yeux pour ne pas voir, et les oreilles pour ne pas entendre. Il tenait sa tête à deux mains dans l'attitude de la méditation ; il cherchait en lui-même le moyen de tirer parti de cette intelligence rebelle et de dompter cette indomptable volonté, d'autant plus indomptable, que lui, qui s'y connaissait, il ne retrouvait dans ce jeune homme aucun des signes de l'orgueil, ce grand péché qui a perdu les hommes.

— Mon frère, dit-il enfin à Christophe, votre confession m'a touché, et vous me voyez tout disposé à venir à votre aide, si vous voulez non pas m'obéir, mais tout simplement obéir. Vous ne pouvez plus être à présent ce que vous aviez juré

d'être toujours, un simple frère ignorantin; je ne veux pas cependant que vous soyez perdu pour l'Église; voici donc ce qui peut encore vous sauver : vous allez entrer au séminaire, et là, recommencer humblement vos études; et là vous oublierez toute science inutile, vous recueillerez votre esprit et vous courberez votre tête. Le jour où l'Église vous trouvera assez docile, elle vous pardonnera, elle vous donnera place dans le sacerdoce ou dans la chaire évangélique : alors vous serez humble et soumis dans notre Seigneur.

— Mon père, dit Christophe, je n'ai jamais aspiré aux redoutables honneurs du sacerdoce; aujourd'hui moins que jamais. Quand je n'étais qu'un frère de la doctrine chrétienne, je me disais parfois que je n'appartenais qu'à Dieu et à ma conscience, c'est assez pour moi de ces deux maîtres. Ce troisième maître, que vous appelez l'Église, me fait trop peur depuis que j'ai vu l'esclavage dans votre cour, prier Dieu des lèvres, non du cœur; depuis que je les ai entendus qui se parlaient entre eux dans un mauvais latin du bas-empire; non, je ne veux pas être d'une Église

qui reconnaît pour siens de pareils enfants. Ainsi, permettez que je reprenne le chemin de mon village, et que je rentre dans mon humble école, et surtout, mon père, rendez-moi les lettres de Prosper.

— Ceci est votre dernière réponse? dit l'abbé.

— C'est ma dernière réponse, répondit Christophe.

— Ainsi, vous refusez le pardon que je vous offre?

— A quoi bon le pardon à celui qui n'en a pas besoin?

— Endurci!

— Dites convaincu, mon père.

— Rebelle!

— Non pas rebelle, seulement j'ai suivi ma conscience.

— Maintemant donc écoutez en silence, Christophe, ce que je dois vous dire : — Vous ne faites plus partie de la communauté : — Vous n'êtes plus membre de la doctrine chrétienne : — Vous n'avez plus ni le pain, ni l'eau, ni le toit, ni l'habit, *victum et vestitum*, comme dit saint Paul.

— Vous n'avez plus le droit d'enseigner la jeunesse : — vous n'êtes plus rien que le dernier des hommes. — Allez donc et vivez en paix.

En même temps il montrait la porte à Christophe d'un geste impératif et d'un regard plein d'effroi.

— Monsieur, dit Christophe, j'accepte. Je renonce au toit, au pain, à l'eau, à l'habit et à l'enseignement; mais le ciel m'est témoin que tout ce que je perds aujourd'hui m'est arraché par la violence. Ainsi donc, je vais chercher le pain et l'habit que Dieu accorde à toute créature de ce monde qui sait travailler et prier.

En même temps le jeune homme se retirait, et déjà la terrible porte allait se refermer sur lui, quand tout d'un coup il revint sur ses pas :

— Au moins, dit-il à l'inflexible abbé qui le suivait du regard, les lettres de Prosper, les lettres de mon enfant m'appartiennent! Je les ai bien payées, Dieu merci! Et avant que personne pût s'y opposer, Christophe s'empara, sur le bureau où elle était exposée, de cette correspondance à laquelle il sacrifiait ainsi son travail, son toit et son pain de chaque jour.

Et il sortit cette fois pour ne plus rentrer dans cette maison.

L'abbé, que l'action de Christophe avait épouvanté, un peu remis de son désordre, se précipita à la fenêtre qui donnait sur la cour, et le corps à demi-penché, les mains étendues pour désigner sa victime, il s'écria : *Raca! raca!*

Au même instant Christophe traversait la cour, emportant sous son bras et dans son manteau les lettres de Prosper.

Raca! raca! A ce cri du maître, toutes les soutanes dressèrent leurs oreilles; elles accourent enflammées de colère autour de Christophe, et c'étaient mille voix aiguës qui criaient à Christophe : — *Raca! raca!*

Lui, Christophe, arrivé sur le seuil de la maison, fit volte-face en lançant à cette émeute de têtes rasées un sublime regard de pardon; il leur dit d'une voix douce et calme qui fit taire toutes ces voix criardes et furibondes :

— Il est écrit dans l'Évangile : Tu ne diras pas à ton frère : *Raca!*

Il sortit, il était libre; la porte de cet enfer venait de se refermer sur lui.



VI.

Christophe ne comprit pas tout d'un coup dans quelle liberté il venait d'entrer. Ce sentiment de la liberté avait été si fort comprimé chez le pauvre jeune homme, que ce fut d'abord dans son esprit quelque chose de vague et confus, comme est un rêve! Il savait seulement qu'il venait de soutenir une pénible lutte contre une volonté de fer.

il savait qu'il était sorti triomphant de cette lutte, mais qu'il y avait laissé son pain de chaque jour. Il savait encore qu'il venait de conquérir les lettres de son ami Prosper, et qu'enfin il allait apprendre ce qu'était devenue l'autre moitié de son cœur, qu'il avait perdue depuis si longtemps. Voilà tout ce que savait Christophe de sa condition précaire. Cependant il descendait lentement la haute montagne de Fourvières. Peu à peu il revenait dans cet océan de bruit et de fumée qu'on appelle la ville. En effet, toute cette longue journée Christophe l'avait passée à attendre dans la cour du séminaire, ou à se défendre contre son inflexible supérieur.

Il était cinq heures lorsque notre jeune homme, s'arrêtant presque au bas de la montagne, se souvint, pour la première fois, qu'il n'avait encore rien mangé de tout le jour. Ses provisions de la veille, sa corbeille encore si bien garnie, son morceau de pain, son veau froid et son sel, et cette bouteille à peine entamée, tout cela, Christophe l'avait oublié dans le lieu misérable où il avait cette nuit d'angoisses et de douleurs. Donc qu'al-

lait-il devenir? Et comment la Providence, la mère du pauvre, cette mère qui nourrit, qui protége et qui console, les mains toujours pleines, toujours ouvertes et toujours tendues, comment viendra-t-elle à mon secours à présent? pensait Christophe.

La Providence ne manque jamais à ceux qui croient en elle. A l'instant même où il se faisait humblement cette question : qui donc me donnera aujourd'hui mon pain de chaque jour? frère Christophe fut retiré de sa méditation par une main qui prenait la sienne. Cette main était celle d'un bon vieillard à cheveux blancs et d'une belle physionomie : — Mon jeune ami, dit le vieillard à Christophe, c'est vous qui ce matin n'avez pas refusé de servir la messe d'un vieux prêtre. Le vieux prêtre vous en remercie. D'où êtes-vous? d'où venez-vous? qui êtes-vous? Si j'en crois votre habit, vous êtes un frère de la doctrine chrétienne, vous en avez l'habit et l'humble pauvreté; mais, si j'ose le dire, vous n'en n'avez ni la tournure ni le regard. Ce matin même, au pied de l'autel, j'ai été frappé de la voix si religieuse qui

me répondait. A coup sûr ce n'était pas là la prière d'un homme qui prononce de saintes paroles, sans les comprendre. A coup sûr, vous saviez aussi bien que moi ce que notre prière disait au ciel! Mais pourquoi êtes-vous parti si vite? A peine eus-je fini ma prière d'actions de grâces que je me mis à votre recherche, vous étiez parti. Béni donc soit le ciel qui me fait vous rencontrer à la porte de ma maison, ne me ferez-vous pas bien la faveur d'y entrer, s'il vous plaît?

A ces paroles, Christophe, tournant la tête à droite et à gauche et ne voyant pas de maison, — Mon père, dit-il, je ne vois pas le seuil de votre porte. — Baissez la tête, mon fils, dit le prêtre en souriant; et en effet, Christophe découvrit à sa gauche plusieurs marches taillées grossièrement dans le roc. Ces marches conduisaient à la porte étroite d'une caverne si étroite, si cachée, si humblement adossée à la montagne, à la place où la montagne fait le coude, qu'il était impossible d'apercevoir cette cabane au premier regard. — Voici mon toit, mon fils, dit le vieillard, *hæc*

mea vota! En même temps il descendait l'escalier d'un pas aisé, Christophe le suivit.

Une table de chêne, un crucifix sur la muraille blanche, deux vieux fauteuils en bois de chêne, un petit lit dans un petit coin de cette cellule, deux grands coffres, quelques livres sur une tablette, une belle vierge dans un cadre d'or, le seul luxe de cette demeure, telle était la maison du vieux prêtre. C'était une pauvreté douce et tranquille, honorable et sainte. Quand la porte était fermée, le prêtre était séparé des hommes, et alors le regard enchanté se reposait magnifiquement sur le même panorama dont vous jouiriez au sommet de Fourvières. Ces bois, ces eaux, ces fleuves, ces mille clochers, ces prairies qui se perdent au loin, cette immensité lumineuse, ces fleurs, ces troupeaux, ces hommes, ce bruit qu'on entend là-bas dans le silence, ce silence à vos pieds qui représente tant de bruits, tel était le spectacle magnifique, immense, inépuisable, qui à chaque instant du jour et de la nuit récréait les yeux et l'esprit du solitaire. Cette échappée si grande et si belle dans le monde extérieur donnait

à cette humble cellule je ne sais quelle magnificence incroyable. Cette solitude était remplie. Ce silence était éloquent. Ce désert était peuplé. Le vieillard était là depuis longtemps tout seul avec Dieu ; la terre l'avait oublié, mais non pas le ciel. Sa pauvreté était sa défense, sa vieillesse était sa force. Ainsi placé entre la terre et le ciel, entre la ville et le temple, il était également loin du volcan et de la foudre ; il était à l'abri des passions et du fanatisme ; il était à égale distance des incrédules d'en bas et des prêtres d'en haut. C'était une pensée saine, un esprit calme, une conscience honnête, une piété raisonnable, une vertu sincère, un esprit humble, un cœur élevé, un bon vieux noble et indulgent prêtre de J.-C.

— Mon enfant, dit le vieillard à Christophe, voici l'heure du repas, la ville est loin encore, partagez, je vous prie, le dîner d'un solitaire, laissez-moi vous servir ce soir à mon tour comme vous m'avez servi ce matin. A tout autre jeune homme ma prière serait sans doute importune ; partager le dîner d'un vieillard, c'est jeûner avec lui ; mais vous me paraissez si simple et si bon,

que j'ai toute confiance en vous. Ainsi donc, vous acceptez.

En même temps il tirait d'une petite armoire, cachée dans le mur, des œufs durs, cuits de la veille, une salade cueillie le matin, un pain blanc qu'il avait acheté lui-même en descendant de la montagne, des olives de Provence, que de pauvres marins avaient apportées à Notre-Dame de *Bon-Secours*, un petit fromage qui venait d'Ampuy, comme Christophe, et enfin, pour compléter cette fête, un morceau de pain bénit, que lui avait donné un bon chanoine de Fourvières ; c'étaient là ses trésors. Une eau claire remplissait la cruche de grès. Quand tout cela fut bien étalé sur une belle serviette blanche, les deux amis se mirent à table, non pas vis-à-vis l'un de l'autre, mais à côté l'un de l'autre, et vis-à-vis le soleil, qui jetait au loin ses dernières et transparentes clartés. Le vieillard dit les grâces, le jeune homme répondit : *Amen*. Et les voilà, dînant de compagnie, avec la belle humeur de deux consciences honnêtes, qui s'épanchent l'une dans l'autre. Naturellement le frère Christophe raconta son his-

toire au vieux prêtre. Il lui dit comment il était lui Christophe, un pauvre enfant trouvé, élevé par indifférence, encore plus que par charité, dans un pauvre village. Comment il était devenu un pauvre frère ignorantin ; comment, malgré sa robe et son état, il avait trouvé pour ami un jeune homme à peu près de son âge, Prosper Chavigni, et comment ils étaient entrés l'un et l'autre dans toutes les études permises à tous les hommes, et qui lui étaient défendues à lui Christophe. Christophe dit aussi à son nouvel ami comment il avait perdu son ami Prosper ; comment il avait été si longtemps sans avoir de ses nouvelles, et comment enfin et pourquoi il venait d'être chassé du séminaire et privé de son titre et de son grade.

—Parce que je n'ai pas voulu abandonner mon enfant Prosper ! mon père, croyez-vous cela?

Ce simple récit parut toucher vivement le vieux prêtre. Il se demandait de son côté pourquoi tant de rigueurs envers cet honnête jeune homme? Puis après y avoir réfléchi quelque temps :

— Mon fils, lui dit-il, rien n'arrive aux honnêtes gens sans un décret de la Providence. Si

Dieu vous a tiré violemment de l'humble état où vous étiez plongé, c'est qu'il voulait sans doute que les nobles facultés de votre esprit ne fussent pas perdues dans une école de village. Si Dieu a permis que votre supérieur fût injuste et cruel pour vous, c'est que vous n'étiez pas fait pour le sacerdoce. Ah ! mon fils, quelle tâche à remplir ! Se faire prêtre au moment où l'Église est toute-puissante ! se faire prêtre au moment où il n'y a plus pour les prêtres de Dieu ni persécutions, ni outrages, ni injures, mais au contraire tous les encouragements et toutes les faveurs ! quelle tâche ! quelle tâche! Et comment ne pas se laisser enivrer par ces prospérités inattendues? Et comment rester humble d'esprit, humble de cœur au milieu de ce triomphe? Bénissez bien le ciel qui ne veut pas que vous entriez dans l'Église triomphante. Béni soit Dieu, qui vous fait devenir un homme de raison et de courage. Allez donc, soyez homme, frère Christophe; allez, pénétrez sans peur dans ce monde, qui a besoin de tous les hommes de cœur. Entrez-y par la grande porte et par la belle route; allez, le monde ne vous demandera ni d'où vous

venez, ni qui vous êtes; mais bien ce que vous êtes. Le monde vous demandera de l'honorer par vos vertus, et de le servir par vos lumières. Allez, allez chercher votre jeune ami Prosper, qui sans doute a grand besoin de son ami. Aidez-le à se sauver, vous, mon fils, et puis quand enfin vous vous serez fait votre place dans ce monde, qui ne demandera pas mieux que de vous en faire une, si vous la méritez, n'oubliez pas les jours de votre mauvaise fortune; et, quoi que les hommes fassent pour vous, tendez à votre tour une main secourable aux plus petits que vous.

Ainsi parla le bon vieillard, pendant que Christophe, ému et charmé, attaquait sans pitié ce frugal repas. Quand ils eurent achevé leur dîner, et quand il n'y eut plus ni un morceau de fromage, ni une olive, ni un morceau de pain, bénit ou non, sur la table :

— Ça, mon jeune homme, dit le vieillard, puisqu'il vous est défendu à l'avenir de porter cette longue robe, et ce rabat blanc, et ce chapeau à trois pointes, voulez-vous sans façon, changer avec moi ces habits contre d'autres habits qui sont

là, mes habits d'autrefois, quand j'étais grand et droit comme vous, et quand j'étais plus jeune? A dire vrai, ces habits-là sentent encore un peu le prélat et la sacristie; mais cependant ils ne vous exposeront pas, comme la nuit passée, aux cruelles plaisanteries des beaux-esprits de la province.

Ce disant, le vieillard tirait du fond d'un vieux bahut un habillement complet, moitié prêtre et moitié laïque. Pantalon de drap noir, habit noir très-ouvert, gilet noir très-long, cravate noire, et, ce qui ne fit pas moins de joie à Christophe, un chapeau rond, le chapeau de tout le monde, moins humble que celui qu'il avait porté jusqu'alors.

— Je fais mes adieux à mes vanités d'autrefois, disait le vieillard.

Enfin il n'y eut pas jusqu'à une honorable paire de bas de laine et une paire de gros souliers, dont le vieux prêtre ne gratifiât Christophe :

— Vous avez beaucoup à marcher, mon fils.

Puis voyant l'embarras du bon frère. — Soyez en paix, ajoutait-il, il ne vous arrive ici que ce qui est arrivé au prince Charles-Édouard. Vous

aussi, mon enfant, gagnez votre royaume, moi aussi je conserve vos vieux habits, je vous les rapporterai dans *votre palais de la Grande-Bretagne !*

Quand sa nouvelle toilette fut achevée, Christophe fut tout à fait un autre homme. La misère glissait sur lui, il est vrai, mais non pas sans laisser sur ce noble corps je ne sais quel triste reflet. A présent, revêtu de ce gros drap, habillé presque comme tout le monde, le frère Christophe avait un air de force et de liberté qu'il ne s'était jamais senti. Cette subite transition de la robe noire qu'il faut relever d'une main, à un costume plus net et plus simple, lui parut, sans qu'il pût s'en rendre compte, une révolution charmante. Dans cet habit, son corps était plus à l'aise, et partant, son ame était plus à l'aise dans son corps. Il avait enfin des bras et des jambes, et une poitrine; il venait même de conquérir sa tête, son *os sublime,* courbée si longtemps sous son chapeau équivoque. Son cou qui sortait si tristement de son rabat, maintenant captif dans sa cravate noire, avait pris je ne sais quelle grâce et quelle aisance inaccoutumées. En un mot, cette fois, et pour la

première fois de sa vie, frère Christophe sortait triomphant de ses langes ecclésiastiques; cette fois frère Christophe redevenait foule et peuple, rien ne le signalait plus dans son costume ni à l'attention ni à la haine publiques; il était un jeune homme comme tout jeune homme pauvre et modeste, timide et fort. Il marchait, il se retournait, il s'arrêtait. S'il y avait eu une glace dans la modeste cellule, je crois bien que mon frère Christophe s'y serait regardé.

Le vieux prêtre jouissait en silence de son ouvrage. — Voici, dit-il, qui va bien. Maintenant, jeune homme, vous n'appartenez qu'à vous et à Dieu. Faites en sorte d'obéir sur tout et toujours à ce dernier maître. On vous avait défendu de porter jamais ce chapeau, ce rabbat et cette robe; vous avez obéi en toute hâte, c'est bien. Reprenez donc votre argent (les gros écus de la mère de Prosper), vos beaux livres et votre manteau fidèle, qui n'attend plus que vos ordres, car je n'ai pas de manteau à vous donner, et puis, si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons nous promener ensemble autour de la ville. Quand vous serez vieux,

vous saurez combien c'est là un grand plaisir pour le vieillard, une longue promenade le soir.

Ils partirent donc ensemble, le vieillard et Christophe ; ils descendirent ensemble le versant de la montagne de Fourvières, l'un appuyé sur l'autre et causant familièrement comme de vieux amis. Arrivé au bas de la montagne, le vieillard, se tournant vers le jeune homme avec un doux sourire, — Je sais bien où vous porte votre instinct, lui dit-il. Cette ville est moitié Saône et moitié Rhône, et vous, enfant du Rhône, vous ne demandez pas mieux que de porter vos pas sur ce bruyant rivage dont vous avez entendu le doux murmure à votre berceau? Cependant, si vous voulez y mettre un peu de bonté, nous laisserons ce soir cette eau fougueuse pour cette eau limpide qui est là-bas, et qui a nom : la Saône. Pour moi, qui suis vieux, je préfère au flot qui gronde toujours, cette onde toujours calme et transparente. J'aime cette lenteur, j'aime ces longs circuits, j'aime tout ce rivage si tranquille. C'est là tout-à-fait la promenade d'un vieillard et d'un sage. Laissons le Rhône, le bruit, le flot violent à la jeunesse violente et

bruyante. Cette eau qui court en bouillonnant, c'est la jeunesse. Cette onde qui s'en va doucement, et par le plus long chemin, à son but, c'est la vieillesse. Venez donc sur mon rivage, mon enfant, et marchez sur mon sable; et d'ailleurs, ce Rhône que vous regrettez, il faudra le perdre demain. Je sais déjà pour quels rivages vous partirez demain. Dites adieu à votre Rhône, adieu aussi à la Saône tranquille, vous trouverez là-bas une rivière non moins tranquille, qu'on appelle la Seine. Donc il n'est pas inutile que vous assistiez vous-même à l'étrange spectacle d'un fleuve qui coule lentement au milieu des plus vives et des plus violentes passions des hommes. Plus d'une fois, quand vous serez à Paris, vous demanderez pourquoi donc ce n'est pas l'impétuosité du Rhône qui éveille ces masses si remplies de passions de tous genres, de misères et d'ambitions de toutes sortes? Certes, à un pareil amas d'opinions et d'immondices, ce n'était pas trop d'un fleuve comme le Rhône pour les balayer chaque matin. Le sort ne l'a pas voulu. Il a placé dans les murs les plus soulevés les fleuves

les plus tranquilles; il a fait naître le Rhône dans le silence d'un glacier. La Providence a voulu sans doute que dans les villes les plus populeuses quelque chose rappelât aux hommes que la paix et le calme sont les vrais biens de l'âme. Ainsi donc, venez avec moi saluer mon fleuve et mon rivage, et profitons des derniers rayons du soleil.

Les rives de la Saône sont en effet d'un doux aspect et d'une grande simplicité. Vous voyez cette onde qui s'en va doucement, à l'instant même où vous venez d'entendre mugir le flot qui l'appelle. En même temps vous côtoyez les plus belles campagnes. De vieux arbres s'élèvent à votre droite, chaque rocher de la rive porte à son flanc dompté une maison blanche entourée de verdure et de silence; sur le fleuve mille petites barques glissent lentement; on les prendrait de loin pour des gondoles vénitiennes, n'était leur blancheur et leur légèreté. Mille barques se croisent, c'est une famille qui quitte la ville et qui va chercher le repos, là-haut; femmes, enfants, jeunesse riante, vieillesse conteuse, le présent, l'avenir, le passé de la famille sont portés par le même flot.

Ce sont des barques qui descendent chargées de fruits et de fleurs, vous les voyez qui marchent. On dirait qu'à cette heure toute la ville quitte le Rhône indomptable pour fêter l'autre fleuve. Ainsi chaque fleuve a son lot. Le Rhône, c'est l'orgueil de la ville ; la Saône, c'est son bonheur ; le Rhône, c'est son cheval de course ou de guerre, son cheval de parade ou de bataille ; la Saône, c'est son cheval de voiture ou de labour ; le Rhône, c'est le bracelet d'or de cette ville superbe ; la Saône, c'est sa robe nuptiale ; le Rhône, c'est le bruit, c'est la fête ! la Saône, c'est le silence, c'est le travail, c'est aussi le repos. Demandez à la ville lequel de ses deux fleuves elle voudrait perdre ? — Elle dira adieu en pleurant à son Rhône : adieu mon orgueil, adieu ma beauté, adieu ma parure, adieu ma jeunesse ; mais enfin la ville si elle est une ville d'affaires, comme elle l'est en effet, dira adieu à son Rhône, et la ville aura raison.

Tels étaient à peu près les discours du bon vieillard à son jeune compagnon, mais plus simples, plus doux et plus honnêtes que je ne les fais là : la parole du vieux prêtre était un peu lente, un peu

solennelle, comme est le cours de la Saône, sa rivière favorite ; il s'arrêtait comme elle s'arrêtait; il revenait sur ses pas comme elle revenait sur ses pas ; il murmurait quand elle murmurait ; il savait toutes les histoires de ce rivage dont il s'était constitué le gardien. Arrivé à une certaine distance, le vieillard s'arrêta, et, s'asseyant sur une pierre du rivage :

— Voyez-vous, dit-il à son compagnon, voyez-vous cette voûte à moitié ouverte au haut de la montagne : *Aspice ut antrum,* comme dit Virgile, regardez bien, un vieux lierre en tapisse l'entrée, le seuil est couvert d'une mousse douce et sèche; regardez comment la lune qui se lève, allume peu à peu sa lampe d'argent au plafond de cette grotte paisible. Voyez ! peu à peu les ténèbres s'illuminent ; remarquez comme la lune jette sa lumière sur cette nappe d'eau, et comme l'eau, à son tour, rejette sa vive clarté sur la grotte et dans la grotte. C'est un beau spectacle, j'espère ; là tout est calme, fraîcheur, repos, silence, sommeil, bonheur. Savez-vous qui est le maître de cette grotte? savez-vous à qui elle appartient et qui

l'a découverte le premier, mon fils? savez-vous qui a été le Christophe Colomb de ce petit monde de ténèbres et de lumières, de bruit et de silence, suspendu ainsi entre la terre et le ciel?

C'est Jean-Jacques Rousseau, mon fils.

A ce grand nom de Jean-Jacques Rousseau, qui lui paraissait d'autant plus grand qu'il ne l'avait jamais entendu prononcer qu'avec des imprécations et des blasphèmes, Christophe regarda le vieux prêtre, et, ne trouvant sur ce doux visage ni indignation ni colère, mais au contraire une douce et sainte pitié, Christophe prit place aux côtés du vieillard, et là, le regard levé moins haut que le ciel, il regardait de toute son âme cette grotte mystérieuse, cet antre fatal d'où sont sortis plus de vérités et plus de sophismes qu'il n'en sortit jamais de l'antre de la Pythonisse.

— Oui, reprenait le vieillard, voyant que Christophe était plus que jamais attentif, c'est là que Rousseau, jeune encore, mais déjà tout rempli de cette éloquence qui a tant contribué à changer les opinions humaines, est venu reposer toute une nuit, faute d'un abri dans cette immense ville qui

dormait tranquillement à ses pieds, sans se douter quel grand révolutionnaire était là-haut! Oui, c'est de là que l'auteur de l'*Émile* put rêver pour la première fois, et à son aise, à l'inégalité des conditions parmi les hommes, et se demander tout haut dans son cœur, pourquoi en effet il était là, couché sur le sable, comme un vagabond ou comme un proscrit, pendant que tant d'autres, autour de lui, dormaient dans le duvet et dans la soie? O quelle nuit pour cette intelligence qui se réveillait enfin! quelle nuit pour cette parole qui allait éclater si haut dans le monde! pour cette philosophie qui allait remettre en question tant de choses! quelle nuit pour cet homme de génie qui s'en allait, pauvre et nu, à la destruction d'un trône et d'une croyance, du trône le plus solide et de la croyance la plus sainte! quelle nuit pour ce citoyen de Genève qui pouvait mourir là-haut de faim et de froid, et y rester mort des mois entiers sans sépulture! Et cependant, jeune homme, cela est si beau, la jeunesse! c'est une si grande force, le génie! on est si fort au-dessus des autres hommes, quand on espère!... L'espérance! l'espérance!

le grand but, le seul but, le but éternel, parce que toujours il recule et que jamais il n'est atteint. Aussi m'a-t-il semblé plus d'une fois, quand la lune se voilait et quand il faisait plus nuit qu'à présent sur ces hauteurs, que je voyais un autre jeune homme qui grimpait légèrement par les broussailles. Voyez, l'homme s'avance d'un pas timide, il marche comme un voleur, il a peur d'être découvert et d'être encore chassé de là avant demain. Le moindre vent qui agite la feuille, là-haut, le fait frémir; alors il s'arrête; il se blottit derrière le vieux lierre, et disparaît. Puis, peu à peu, le voilà qui se montre encore et qui glisse sur ses deux mains, comme un lézard qui rentre dans son trou; puis enfin, à la faveur d'un léger nuage, le voilà qui se tapit tout à fait dans son lit de sable et de mousse, il est le maître de sa maison; il est caché, il est tranquille, il est heureux. Et alors, de cette ouverture, il regarde la ville entrer peu à peu dans le repos. Alors aussi lui reviennent en foule tous ses rêves du grand chemin, toutes les visions riantes qui l'ont soutenu, qui l'ont entouré, qui l'ont encouragé dans sa marche; il en-

tend à ses oreilles mille préludes d'éloquence, d'harmonie et de poésie; son cœur bat plus vite dans sa poitrine émue. Déjà il entrevoit, lui, misérable, ce Paris de luxe et d'orgueil, de puissance et d'esprit, où il va jouer un si grand rôle. Déjà Louis XV, ce roi si fier, demande à l'entendre, et il s'enfuit devant Louis XV; déjà la maîtresse royale, plus que reine par la naissance, reine par le vice, lui tend la main, et cette main, que des rois voudraient toucher de leurs lèvres, il la repousse avec dédain. Songez-y bien, là-haut, dans ce rocher, Jean-Jacques Rousseau a creusé pour la première fois le nid profond de son orgueil; là-haut, sous cette voûte creusée par la pluie et par les racines des vieux arbres, Jean-Jacques Rousseau a trouvé cette misanthropie éloquente et sauvage qui a donné, même à son paradoxe, tout l'éclat et toute la force de la vérité; il est descendu de là-haut plus fier et plus superbe qu'il n'y était monté; il est descendu de là-haut tout prêt à se méfier des hommes et à les haïr : et que de larmes on se prend à répandre, quand on songe que si, par hasard, un bon vieux prêtre comme moi,

trouvant en sa route un jeune homme comme vous, lui eût ouvert ses bras et sa demeure; si cette ville stupide et ignorante n'eût pas laissé dans ce roc, sans souper et sans manteau, ce voyageur inconnu qui venait de Genève, peut-être, à l'heure qu'il est, l'église de France et la royauté de France auraient-elles à redouter un implacable ennemi de moins, et quel ennemi, juste ciel! un sophiste convaincu!

Pendant que le vieux prêtre parlait ainsi, Christophe, tout entier à ces paroles et à sa contemplation, entra peu à peu dans un ordre d'idées tout nouveau pour son esprit. Il venait de comprendre pour la première fois l'égalité humaine; mais tout au rebours de Jean-Jacques, il voyait l'inégalité parmi les hommes sous son côté indulgent et bienveillant. Il regardait cette caverne comme le Mahométant regarde la pierre sainte de laquelle Maho met s'est élevé dans le ciel. Il se disait qu'il fallait que le génie fût en effet une grande puissance, puisque le génie de Jean-Jacques Rousseau était parti de là! Le ciel se serait ouvert que le frère Christophe n'aurait pas été plus ému.

Comme son jeune compagnon gardait le silence, le vieux prêtre reprit : — J'ai tort peut-être, mon enfant, de vous parler avec cet enthousiasme d'un écrivain proscrit par l'église ; mais j'ai beaucoup vécu, et j'ai toujours vu que les proscriptions sont injustes et inutiles, surtout les proscriptions contre le génie. J'ai donc toujours parlé avec respect des deux choses les plus respectables en ce monde après la vertu, l'éloquence et le génie. Bien plus, quand j'ai vu s'égarer et se perdre une de ces raisons impérieuses qui sont à bon droit l'orgueil de l'humanité, j'ai toujours cherché à m'expliquer ses tristes égarements, et j'ai toujours trouvé que le grand homme égaré pouvait dire comme le Sylla de Montesquieu : — *C'est la faute des événements et non la mienne !* Pardonnez-moi donc mon fanatisme ; mais il se fait tard, rentrons, s'il vous plaît, à la maison.

Et ils rentrèrent. Et ils parcoururent justement, le vieillard et le jeune homme, ces mêmes bords témoins silencieux du terrible voyage du cardinal de Richelieu, quand l'inflexible homme rouge s'en vint en personne à Lyon, pour remorquer à sa suite

M. de Thou et M. Cinq-Mars, ses deux victimes. C'était le même chemin, c'étaient les mêmes rivages, et dans l'onde c'était le même murmure mélancolique et plaintif. Tristes souvenirs! Mais au contraire, c'était un doux spectacle, ce vieux prêtre si humble et si bon, s'appuyant familièrement sur le bras de ce jeune homme, le regardant avec bonté et l'encourageant de toute sa simple éloquence, à ne jamais désespérer ni des hommes ni de Dieu.

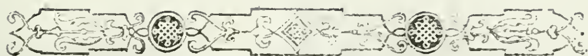
Quand ils eurent remonté à mi côte la montagne de Fourvières, — Voici mon toit, dit le vieillard à Prosper, voulez-vous dormir cette nuit à mes côtés?

— Mon père, dit Christophe, j'ai un asile assuré pour cette nuit. D'ailleurs, je dois partir demain avant l'aurore. Ainsi, mon père, recevez les adieux de votre enfant, et bénissez-le.

— Adieu, Christophe, dit le vieillard; adieu, mon fils, marche dans ce monde d'un pas ferme et sûr; marche toujours en ligne droite, quel que soit le chemin que prendront tes rivaux et tes émules. Adieu, Christophe; souviens-toi du vieil-

lard dans tes disgrâces, et souviens-t'en dans tes prières, il ne t'oubliera pas dans les siennes. Adieu, noble enfant que je n'ai vu qu'un jour, et que j'aimerai toute ma vie.

Alors ces deux hommes s'embrassèrent, et ils se quittèrent pour ne plus se revoir.



VII.

Vous savez déjà quel était l'asile que Christophe s'était assuré pour la nuit. Il s'était dit à lui-même qu'il n'abuserait pas de l'hospitalité de son vieil ami, dont le lit était trop étroit pour eux deux. N'avait-il pas, lui Christophe, sur le bord de l'eau et sous le ciel étoilé, cette admirable alcôve de Jean-Jacques Rousseau? Il se hâta donc de redescendre

une seconde fois la montagne, et d'un pas léger il regagna le rivage. Grâce à la lune il eut bientôt retrouvé le petit sentier qui conduit à la grotte. La grotte était tapissée de lierre, de fougère et de mousse. C'était le plus joli petit nid qui eût jamais abrité un homme. Christophe, s'enveloppant de son manteau, s'étendit au fond de cet antre favorable, puis bientôt il s'endormit au murmure du fleuve; il s'endormit du sommeil de Jean-Jacques Rousseau, quand le petit Jean-Jacques n'avait que vingt ans, et bien avant qu'il n'eût jeté du haut de l'arbre ces belles cerises que vous savez dans le sein de mademoiselle Gallet!

Quel doux sommeil! Quel honnête repos! Vous savez si notre ami Christophe en avait besoin! Son voyage à pied le premier jour, cette terrible nuit passée au chevet d'une mourante, et quelle mourante! cette lutte acharnée soutenue avec tant de modestie et de sang-froid contre la volonté de son supérieur; cette liberté retrouvée si soudainement, ce changement d'habit entre les mains d'un vieux prêtre qui avec l'autorité du bon sens faisait un homme comme tout le monde, de ce jeune lévite,

et enfin, et surtout, et toujours ces nouvelles qu'il venait de recevoir de Prosper! Les lettres de Prosper sont là qui lui servent d'oreiller; il les lira demain après sa prière! Toutes ces émotions douces et pénibles, toutes ces révolutions soudaines et inespérées dans sa fortune, ce passé qui s'en va comme un songe, et cet avenir qui lui vient comme un songe, c'étaient là de grandes fatigues pour ce jeune esprit et pour ce jeune corps!

Mais son sommeil fut doux et calme; il n'y a que les passions mauvaises qui vous empêchent longtemps de dormir. Le bonheur vous prend dans ses bras et vous berce en vous chantant ses chansons les plus joyeuses. Toujours vous finissez par vous endormir d'un doux sommeil sur le sein de cet ami bienveillant, que vous êtes sûr de retrouver au réveil. Ainsi dormait Christophe. Les heures de la nuit glissèrent sur son front et le couvraient de leur vacillante clarté comme d'une gaze diaphane. L'étoile du berger jeta sur ce jeune homme endormi son plus doux sourire; la grande ourse le regarda sans colère; Vénus déposa près de lui le plus brillant rayon de sa cou-

ronne ; la voie lactée, ce chemin du ciel, parsema sous ses pas ses diamants et ses fleurs ; toute l'armée céleste, dans son plus brillant attirail, défila devant Christophe. Toutes les Nymphes de là-haut secouèrent en son honneur leurs brillantes écharpes de pourpre et d'or ; ce furent là-haut mille joyeux concerts en l'honneur de cette pauvre créature qui dormait du sommeil des justes. L'Aurore elle-même n'osa pas toucher de son doigt de rose les paupières de ce jeune homme qui dormait là, se confiant aux astres du ciel, aux eaux du fleuve, aux arbres du rivage ; les astres, les flots, les arbres, les fleurs, ces astres d'ici-bas, les astres, ces fleurs d'en haut, protégèrent à l'envi son sommeil.

Quand enfin Christophe ouvrit les yeux, le soleil jetait déjà sur tout ce frais paysage quelques-uns de ces chauds rayons, qui tout d'abord donnent la vie à l'âme et au corps. D'abord Christophe eut peur. Il pensa qu'il avait peut-être trop dormi et que les enfants du village l'attendaient à l'école ; mais quand il se revit lui-même tel qu'il s'était endormi la veille, quand il comprit qu'il était

bien lui, Christophe, Christophe comme tout le monde, homme de la foule, libre et maître de sa volonté; quand il se revit dans son nouvel habit d'indépendance, quand il sentit toutes chaudes encore, et portant encore l'empreinte de son sommeil, les lettres de Prosper, alors il comprit qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, et qu'en effet il devait commencer sa prière par ces trois mots favoris de l'empereur : *Te Deum laudamus!*

Mais avant de quitter son asile de la nuit, notre ami Christophe inscrivit son humble nom tout au bas de la grotte; il pensa avec raison qu'il devait se montrer reconnaissant pour une hospitalité si facile. Il écrivit donc son nom — Christophe — comme Jean-Jacques Rousseau avait écrit le sien ; puis il descendit sur le rivage, et là, penché sur l'eau, il commença ses ablutions du matin. L'eau était si douce, le soleil était déjà si chaud, le vent se taisait si bien, il y avait tant de calme partout sur ces bords, que notre ami, ayant jeté bas ses vêtements, prit son bain du matin, comme c'était son habitude, dans le Rhône. Mais, cette fois, quelle différence! Il allait et venait à son gré; il

était le maître du flot qui le portait. Ses bras nerveux remontaient légèrement ce courant peu rapide; en vain le flot poussait le flot, Christophe restait immobile dans ce berceau mobile; il s'épanouissait à ce soleil levant, et il te rendait grâces, ô mon Dieu! à toi qui lui avais donné de l'eau ici, du soleil là-haut, et, sur le rivage, des habits, les vers d'Homère, et surtout les lettres de Prosper.

En ce moment passa sur la Saône le lourd bateau qui, en ce temps-là quand on niait encore la vapeur, servait à transporter voyageurs et marchandises de Lyon à Châlons. Ce même voyage, qui est aujourd'hui une promenade à vol d'oiseau, un bateau qui marche sur un chemin qui marche, était autrefois une lente traversée. Tous les quarts d'heure on avait à craindre un écueil. Le bateau marchait à tâtons et pas à pas; il avait peur des sables; il avait peur de l'eau trop haute; il avait peur des vents trop vifs; il avait peur de tout; il avait donc besoin et grand besoin d'un pilote de sang-froid. Ce jour-là le pilote avait bu plus que de coutume, et le bateau était parti plus tard qu'à l'ordinaire :

— Holà ! cria une voix à Christophe, l'eau est-elle haute, camarade, à cet endroit?

Christophe, enfant du Rhône :

— Prends garde, cria-t-il, tu vas toucher !

Et il disait cela avec l'accent d'un vrai marinier; mais il était trop tard, le bateau toucha, et alors ce fut toute une confusion sur ce pauvre coche embourbé. Les matelots juraient, les passagers criaient, les femmes arrangeaient leurs cheveux, les chiens hurlaient, le patron regardait, le pilote demandait à boire, et Christophe d'accourir en nageant autour du malheureux navire embourbé.

— Hoé, l'ami! cria le patron Jean à Christophe, aide-nous, sonde, combien d'eau?

Et Christophe d'indiquer la droite, et d'ordonner que chacun se portât à l'autre bout du navire, et de guider cette innocente manœuvre nautique comme il l'avait souvent fait dans le Rhône dans de plus grands périls. La manœuvre de Christophe réussit, le bateau soulagé se releva, l'eau le prit, et Christophe, oubliant sa nudité, sa chaste nudité de vingt ans, sautait à bord, et voyant le

gouvernail inoccupé, il s'en empara d'une main forte, et voilà mon vaisseau tout-à-fait rendu à sa libre allure, grâce à ce pauvre frère ignorantin qui se baignait.

Vous dire la joie du navire, qui se croyait arrêté pour vingt-quatre heures au moins, vous dire l'empressement des hommes et la curiosité des femmes pour savoir qui était ce triton aux cheveux noirs et à la peau blanche, sorti tout exprès de l'intérieur des mers pour remettre à flot le navire, je ne saurais; mais ce fut surtout le patron Jean qui fut enchanté :

— Pardieu, jeune homme, dit-il, tu es un brave marin! pardieu sans toi nous touchions sur le banc de sable; pardieu! si tu voulais, tu serais mon pilote, à la place de cet ivrogne, qui a pensé nous perdre. Sois notre pilote, veux-tu? et tope là.

— Avant tout, dit Christophe, où allez-vous?

— A Châlons, dit le patron, où nous arriverons demain, si tu veux.

— Mais, dit Christophe, je vais à Paris, de ce pas.

— Châlons, c'est le chemin de Paris, dit le pilote.

— Eh bien! soit, reprit Christophe, je serai ton timonier jusqu'à Châlons; mais laisse-moi aller chercher mes habits qui sont là-bas.

Holà! Pierre, cria le patron Jean à un petit mousse, prends le bachot, et va-t'en chercher les habits qui sont là-bas, et n'oublie rien; après quoi il ajouta : En route!

Et le bateau descendait pendant que la petite barque remontait. Pierre eut bientôt ramassé les habits de Christophe, et il s'en revint à la vérité plus vite qu'il n'était allé.

Mais, ô malheur! pendant que Pierre jetait au nouveau pilote ses vêtements, l'un après l'autre, le premier vêtement d'abord, puis le second, puis son chapeau, puis les autres, puis son manteau et enfin son habit,

De la poche entr'ouverte de cet habit, un paquet tomba dans l'eau profonde!

D'abord Christophe pensa que c'était son Ho-

mère, et il bénit le ciel, qui n'avait pas voulu qu'il perdît, sans les lire, les lettres de Prosper.

O douleur! c'étaient justement les lettres de Prosper, que l'eau emportait dans ses profondeurs, et le pauvre Christophe n'en avait pas lu une seule ligne! Et maintenant il n'avait plus une seule ligne qui pût lui faire retrouver cet enfant tant aimé! En même temps il se penchait sur la rivière, il cherchait à retrouver son trésor; il voulait se mettre de nouveau à la nage; mais le bateau avait marché, le courant s'était enfui, les lettres de Prosper étaient perdues à jamais pour Christophe, ô douleur!

Et cependant là encore était le doigt de la Providence. Si en effet, mon frère Christophe, vous aviez pu lire tout d'un coup toute l'histoire de Prosper; si votre honnête regard eût plongé sans avertissement dans cet abîme, si votre oreille eût entendu bourdonner toute cette fausse et menteuse morale, si vous aviez été forcé de juger les hommes sous le même point de vue que Prosper, si vous aviez touché de vos mains si pures leur ambition et leur égoïsme, ces saignantes plaies; ô

mon frère! votre raison aurait succombé à cette horrible lecture, on vous eût ramassé, fou de peur et de chagrin, sur la grande route de Paris.

— Mais pourquoi donc as-tu tant de chagrin? disait le patron Jean à Christophe. Si c'est ton passe-port que tu as perdu, nous en aurons un autre; si c'est ta bourse, voici la mienne, prends. A moins cependant que ce ne soit une fortune en billets de banque; mais je ne le crois pas, mon pauvre garçon.

— Hélas! disait Christophe, ce sont les lettres de mon ami Prosper! A présent, qui me dira où je le retrouverai et ce qu'il est devenu?

— Tu n'as perdu que des lettres? disait le patron Jean : tope là, tu es un brave! Quant à l'ami Prosper, figure-toi bien, mon fils, que si le bon Dieu veut absolument que tu le retrouves, tu le retrouveras tôt ou tard, ici-bas ou là-haut. — En avant donc! et tiens ferme le gouvernail.

Cette dernière parole consola quelque peu Christophe. Il n'avait jamais prononcé en vain le nom de Dieu; c'était un mot qui avait toute puissance sur son cœur. Il se résigna donc; et, debout au

gouvernail, il murmura les vers de Virgile : *Palinurus in undâ* — Il les avait entendu si souvent répéter à Prosper !

Quant aux lecteurs qui veulent tout savoir, il faut bien leur dire comment cette précieuse correspondance de Prosper s'est retrouvée, et comment nous avons pu en imprimer quelques fragments. La correspondance avait plu au jeune abbé à qui Prosper l'avait confiée ; et le jeune abbé, qui voulait faire son chemin dans l'église, avait copié les lettres les plus intéressantes de Prosper avant de remettre la correspondance entière au directeur du petit séminaire de Lyon.

Ces lettres ont si bien profité au jeune abbé qu'il est devenu grand-vicaire du diocèse, et qu'il espère bien n'en pas rester là.

Mais reprenons notre récit.



VIII.

Le voyage de Christophe de Lyon à Châlons fut pour lui une fête perpétuelle. Jusqu'à présent il n'avait jamais vécu qu'avec des enfants, dont il était le pédagogue, c'est-à-dire qui étaient son fléau, et dont il était le fléau; à présent, il vivait avec des hommes qui n'avaient pas peur de lui et dont il n'avait pas peur; il vivait avec des égaux, c'est-à-

dire avec des amis. Jusqu'alors il n'avait guère profité de sa jeunesse, ou plutôt sa belle jeunesse avait été si fort comprimée et humiliée par tout ce qui l'entourait, qu'à peine se doutait-il de toute la joie que donne la société des hommes. Douces causeries, railleries sans fiel, chansons joyeuses, mille propos de bonne humeur, et puis surtout le pain qu'on brise ensemble et les verres qui s'entrechoquent! Bonheurs inaperçus pour nous tous les heureux du monde; bonheurs inconnus pour Christophe. Il arriva donc à Châlons mollement porté sur la vague, et si heureux dans son apprentissage de pilote, que le bateau ne toucha pas une seule fois. Le patron Jean était enchanté.

— Camarade, dit-il à Christophe le lendemain de leur arrivée, je ne suis qu'un marin d'eau douce et un honnête marchand; mais j'ai bien compris que vous n'étiez pas fait pour être longtemps des nôtres, quoique vous soyez un bon jeune homme. Vous avez quelque chose là sur le front et dans les yeux qui me dit que vous n'êtes pas destiné à aller sans fin et sans cesse de Lyon à Châlons et de Châlons à Lyon, pour voir toujours la même eau

et le même sable. Je ne vous conseille donc pas mon service. Cependant, si vous ne voulez qu'un bon maître et une bonne barque, le patron Jean et le vaisseau l'*Aimable Agathe,* qui est le nom de ma femme, ne vous manqueront pas.

— Patron Jean, dit Christophe, je serais heureux d'avoir un patron comme vous. Vous m'avez tendu la main au milieu de l'eau, vous m'avez confié votre barque, vous m'avez passé, vous m'avez nourri, et maintenant vous m'offrez plus que je n'ai eu dans toute ma vie, un maître et des compagnons! Merci, patron Jean. Ne croyez pas que cela me fasse peur d'aller sans fin et sans cesse de Lyon à Châlons et de Châlons à Lyon, bien qu'à vrai dire j'aime mieux le Rhône. Mon Dieu! on fait aussi bien son salut d'ici là et de là ici, qu'à courir le monde; et, tel que vous me voyez, je n'aurais jamais eu tant d'espace, de liberté et de soleil. Mais, tenez, patron Jean, vous avez raison : à présent que me voilà sur la route, il faut que je marche devant moi. Je ne sais ce qui me pousse, mais quelque chose me pousse en effet. En avant donc! et à la garde de Dieu! Il

faut d'ailleurs que j'aille au secours de mon ami, qui est là-bas, et qui, dit-on, a déjà tué un homme. Adieu, patron Jean. Et si on retrouve mes lettres dans la rivière, envoyez-les de ma part à madame Chavigni, à Ampuy-sur-le-Rhône; c'est la mère de Prosper.

Patron Jean tendant alors une main vigoureuse à son nouvel ami, le força d'accepter quelques petits écus, que le frère Christophe prit en rougissant. En même temps, tous les marins de la barque accoururent pour donner l'accolade à leur nouveau compagnon, qu'ils allaient déjà perdre. —Adieu, Christophe! adieu, Christophe!— Tiens, Christophe! disait l'un, voici ma gourde pleine d'eau-de-vie. — Tiens! disait l'autre, voici mon bâton d'épine. — Tiens! disait un troisième, prends aussi cette besace qui est bien remplie. En même temps, on remplissait les verres; les verres remplis se vidaient à la santé de Christophe. On reconduisit Christophe jusqu'au bout de la ville, et bien au loin sur la route. Puis on se dit adieu encore une fois, on s'embrassa encore une fois : jamais Christophe n'avait été embrassé par tant

d'amis à la fois; aussi son cœur était rempli.

Et il ne songea pas un seul instant, le pauvre jeune homme, à comparer les paysans d'Ampuy aux bateliers de la Saône; ces paysans qu'il avait aimés si long temps, et qui s'étaient cachés pour ne pas le voir partir; ces bateliers avec lesquels il n'avait vécu qu'un seul jour, et qui se dépouillaient pour leur nouveau camarade. Avant de les quitter, Christophe leur avait demandé le chemin de Paris: ils avaient répondu, comme cette voix de Bossuet, mais avec moins de solennité : — *Marche! marche!* et tout droit ton chemin.

Donc il marcha tout droit son chemin. L'espérance le conduisait, et la route est belle. Il avait pour lui la jeunesse, et les beaux rêves qu'elle sème autour d'elle d'une main si libérale, et la route fut belle. Il portait son bâton noueux sur une épaule : il n'avait pas besoin de bâton pour assurer sa marche; sa gourde remplie à son côté restait remplie; il n'avait pas besoin d'eau-de-vie pour se donner du cœur. Ce qui faisait son courage, savez-vous, c'était la certitude où il était d'avoir été aimé et protégé par ce vieux prêtre de Fourvières et par

ces jeunes matelots de la Saône : à présent, Prosper n'était plus le seul enfant qui l'eût aimé ; mais Prosper était le premier. Il pensait donc à Prosper, il pensait donc au vieux curé, il pensait donc aux jeunes matelots, et il marchait, il marchait toujours, tantôt rêvant, tantôt se parlant tout haut, tantôt déclamant de beaux vers ou se récitant à lui-même quelque noble morceau de prose, et toujours rendant grâces au Ciel qui l'avait fait si heureux.

A ses côtés, passait tout un monde dans des attitudes biens diverses et pour des causes bien différentes. La calèche rapide, qui porte dans son flanc tant de passions ennuyées, tant d'originalités effacées, tant d'ambitions déçues, tant de vanités mesquines, tant de projets décevants qui passent comme la poussière sous les pieds des chevaux. La lourde diligence remplie d'affaires, et d'intrigues et de calculs, et de vices bourgeois ; le cheval de poste qui galoppe portant en croupe tous les ennuis, toutes les jalousies, toutes les intrigues, toutes les vanités des grandes routes (*sedet atra cura*, avait dit Christophe) ; le forçat qu'on traîne

au bagne, le soldat qu'on mène à la gloire, les troupeaux qu'on pousse à l'abattoir, le lait qui circule porté sur la tête des laitières, les rouliers qui parcourent la route pas à pas chargés de gros bagages, et cette civilisation qui va si vite, tout cela passait à droite et à gauche de Christophe, tout cela enveloppé dans la même poussière ou brûlé du même soleil. Mais calèche ou voiture publique, cheval de poste ou de roulier, mais soldat ou forçat, mais Perrette elle-même qui ne se sent pas d'aise, portant sur sa tête le pot au lait de sa fortune, personne n'allait comme Christophe, du même pas, ni de la même espérance, ni de la même confiance au ciel; c'est qu'en effet Christophe avait cet avantage sur tous les passans de la grande route, il ne savait pas où il allait.

Il allait donc tout droit son chemin au jour le jour, dînant sur l'herbe et couchant dans le foin. Trouvait-il sur sa route un laboureur fatigué, il labourait à sa place, et le laboureur lui ouvrait sa grange pour la nuit. Partout autour de lui Christophe répandait mille petits bienfaits qu'on lui payait par mille grandes bénédictions. Lui, sans

pain, il avait un morceau de pain pour tous les pauvres ; les pauvres, bien souvent, hésitaient à recevoir cette noble aumône. Pour avoir une juste idée des charmes poétiques de ce long voyage, il faudrait l'avoir entendu raconter comme moi, dans un beau château de Normandie, l'hiver au coin d'un feu, et auprès d'une table que n'eût pas dédaignée Guillaume-le-Conquérant.

Cependant Christophe n'avançait guère. Le chemin semblait s'allonger devant ses pas. Il faut dire aussi qu'à mesure qu'il avançait, il se trouvait saisi d'un certain malaise qu'il ne pouvait guère définir. — Quand tu seras à Paris, se demandait-il à lui-même, que feras-tu? Paris, c'est plus grand que Lyon, dix fois, *sic canibus catulos, sic matribus hœdos.* — Paris, c'est l'*urbem antiquam Romæ* des Bucoliques ; et comment trouveras-tu à vivre, ou seulement à respirer, mon pauvre Christophe? Arrivé à ce point d'interrogation, Christophe n'avait pas d'autre manière de se tirer de cette difficulté que par une citation :

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit !

Comme il se déclamait à lui-même toutes les *Bucoliques*, Christophe fut retiré de sa méditation à haute voix par un grand bruit de chiens et de cors dans la forêt qu'il traversait.

Il traversait une belle et grande forêt toute remplie d'arbres séculaires : le vieux feuillage s'agitait sur sa tête ; à ses pieds, d'énormes quartiers de roche, qu'on eût dits apportés là par les géants, et couverts d'une mousse épaisse et verte, l'invitaient au repos. Paris était loin encore, et déjà les ressources de notre voyageur étaient entièrement épuisées : il avait donné aux pauvres du chemin son pain et ses pièces de monnaie ; il avait prêté son manteau noir à un comédien ambulant, pour jouer Bazile, et le comédien avait gardé le manteau ; il avait vendu son Homère, son Horace et son Virgile, pour venir au secours d'une pauvre femme, à pied, qui portait son enfant sur ses bras ; il avait payé la place de cette femme dans la diligence, et il en avait été récompensé par un sourire de son enfant. Enfin, la pluie avait plus d'une fois percé son chapeau et ses habits, ses souliers tout neufs étaient usés ; les hommes n'étaient plus assez

riches ni assez humains pour sauver Christophe ; le tour de la Providence était venu.

Donc les chiens aboyaient au loin, le cor sonnait, la chasse traversait la vieille forêt. Le cerf courait, volait dans la plaine, un vieux cerf que l'empire avait laissé en repos et que la restauration avait traqué dans son fourré, car la restauration avait ramené avec elle deux grands luxes auxquels nous ne songions plus depuis longtemps, la chasse et la messe. En avant donc ! les chiens aboient, le cerf vole, les chevaux vont au galop. A ce bruit nouveau pour lui, Christophe prêtait l'oreille ; il s'était arrêté, et il attendait ce qui devait venir : tout à coup il voit passer le cerf, une noble bête, comme le cerf du jeune Ascagne, au quatrième livre. Le cerf passa aussi rapide qu'une flèche ; il passa près de Christophe sans le voir, ou plutôt sans le craindre ; Christophe le suivait encore des yeux, quand tout à coup voici les chiens qui passent à leur tour. Arrivée près de Christophe, la meute s'arrête ; elle hésite, elle a perdu la trace. Il fallait les voir, tous ces chiens dévorans, le nez tendu, éperdus, appelant la curée qui fuyait,

En même temps, après la meute, accourait la meute des chasseurs, bouillants jeunes gens, ivres de joie. A leur gré, leurs chevaux rapides n'allaient pas assez vite ; ils auraient voulu être montés sur autant de cerfs pour poursuivre, pour atteindre, pour mettre à mort ce cerf dix-cors qui s'enfuyait. Halali! halali! les chevaux hennissaient, les chasseurs criaient, les chiens hurlaient, les cors retentissaient ; Christophe regardait, calme dans tout ce bruit, et laissait à peine échapper ce léger et charmant sourire qu'excitaient en lui les passions futiles des hommes, ces passions qu'il ne connaissait pas.

— Où est le cerf? où a passé le cerf? se mit à crier, parmi les chasseurs, un jeune homme, en habit rouge, plus pétulant que les autres. C'était un petit jeune homme tout blond et tout animé ; son ardeur l'emportait comme son cheval ; enfant de ce siècle qui commence à 1804, ce jeune homme avait grandi au milieu du bruit des armes, comme un enfant du pauvre destiné à être un soldat de l'empereur ; seulement un beau matin, quand revint la vieille royauté, ce jeune homme s'était souvenu

qu'il était né gentilhomme, ce noble sang qu'il avait dans les veines, destiné à être répandu sans façon, mais non pas sans gloire, sur quelques-uns des nombreux champs de bataille que la France arrosait de son sang, était devenu tout d'un coup le seul espoir d'un des plus vieux noms de la monarchie. Que de vieillards, que l'exil nous a rendus avec des cheveux blancs, fantômes énervés et impuissants, se sont estimés heureux de trouver quelque part un fils de leur race au milieu de cette plébéienne nation française oubliée et méconnue si longtemps!

Ainsi était le jeune Ernest de Chabriant : longtemps il avait été un jeune homme comme tous les autres jeunes gens nés sous l'empire, une révolution en avait fait tout d'un coup un gentilhomme, tout d'un coup il s'était fait l'espoir d'une famille presque éteinte; ce nouvel état n'avait pas étonné le jeune Ernest; seulement il avait réuni les folies de sa première position aux prodigalités et aux folies de son nouvel état dans le monde; il avait réuni ses deux jeunesses, sa jeunesse de l'empire et sa jeunesse de la restauration. Il avait accouplé l'un à l'au-

tre, tant bien que mal, son oncle, le duc de Chabriant et son père, le citoyen Chabriant; il avait confondu dans son esprit M. de Mestre et Voltaire, les doctrines de la *Quotidienne* et le *Contrat Social*. Ainsi, il était doublement fougueux et doublement volontaire, doublement guoguenard et doublement sceptique, à la fois et tour à tour peuple et marquis, sceptique et chrétien, Ernest Chabriant et Ernest de Chabriant. Ce jour-là, malheureusement pour Christophe, c'était Ernest de Chabriant qui était à cheval à la poursuite du cerf.

— Où est le cerf? demanda Ernest; en même temps, s'approchant de Christophe : — Me diras-tu où est le cerf? Ce disant, il frappait de l'éperon son cheval, et il le retenait par la bride, l'animal se cabrait, écumait, était furieux!

— Je ne vous dirai pas où est le cerf, répondit Christophe, la tête haute et l'air assuré, je ne suis pas un des chiens de votre meute, monsieur!

Je ne sais ce qui arriva et quelle fureur s'empara de l'ame ardente du jeune et nouveau marquis, toujours est-il qu'il leva sa cravache, et

qu'en un clin d'œil notre pauvre Christophe tombait foulé aux pieds de ce cheval.

— Le cerf est sauvé, disait Christophe en tombant.

Il arriva ensuite que le jeune Ernest fut emporté par son cheval; chiens et chasseurs le suivirent en aboyant; on fit lever un autre cerf et tout fut dit.

Mais le ciel ne voulut pas que notre héros mourût ainsi, sans pitié et sans secours, au milieu d'un bois, comme une bête malfaisante qu'on ne daigne pas ramasser. A la suite de ces jeunes gens emportés par leur passion nouvelle, à la suite de ces marquis de la veille, que la chasse avait réveillés en sursaut au milieu de leur égoïsme bourgeois, il y avait bien aussi quelques belles ames de vieille date dans de jeunes corps. Ce jour-là, grâce à Dieu, si M. le marquis de Chabriant était à cheval, sa belle et jeune cousine, Louise de Chabriant, était en calèche qui venait après lui.

Qu'il me soit permis de ne dire qu'un mot de mademoiselle Louise de Chabriant : elle ressemblait à votre second amour, mon noble jeune homme qui me lisez, mais elle était bien plus

belle! Grande ame, grande intelligence, grand courage, la tête et le regard à l'avenant : voila Louise! Par le passé de sa famille, elle appartenait au vieux temps de la France, mais en effet elle était née sous les abeilles d'or de l'empire, entre une abeille et une fleur de lis, si bien qu'elle était à la fois noble et plébéienne, noble cœur, mais courage plébéien, comprenant d'autant mieux l'égalité, qu'elle avait le droit de n'avoir pas d'égaux; jeune fille par l'âge, mais jeune femme par le sang-froid; habituée de bonne heure à tous les extrêmes, comme une enfant qui a vu tomber l'empire et reparaître la vieille royauté; elle s'était de bonne heure montrée indulgente pour tous les revers comme pour tous les triomphes; elle avait tant vu de misères subites et tant de grandeurs subites, qu'il n'y avait plus une seule grandeur qui ne lui causât de l'effroi, plus une seule misère qui ne lui laissât de l'espérance. La bonté de son cœur était donc chez elle le double résultat de la nature et de l'éducation, si bien que cette bonté inépuisable, dans toute une longue carrière de beauté et d'esprit, ne se démentit jamais.

Ce fut Louise qui recueillit, ou plutôt qui ramassa au pied de l'arbre où il était tombé, foulé aux pieds des chevaux, notre humble et malheureux ami Christophe. Cet homme, blessé si indignement, c'était la proie de mademoiselle Louise de Chabriant, c'était son cerf dix-cors, c'était son halali de chaque jour; elle était à la piste des misères, comme son cousin était à la piste des vieux cerfs : donc, elle plaça Christophe, son butin, dans sa calèche, et elle le ramena au château. Le cerf et Christophe entrèrent en même temps dans la grande cour d'honneur, blessés tous deux par le même chasseur; seulement le cerf était blessé à mort.

Mademoiselle de Chabriant ne fit aucun reproche à son cousin, elle le savait emporté et colère, et d'ailleurs elle eût été toute honteuse d'avoir même le droit de faire un reproche à cette insolente prospérité en habit rouge, qui foulait un homme aux pieds de ses chevaux, pour marcher plus vite contre un cerf qui s'enfuyait. Par les ordres de sa protectrice, Christophe fut transporté dans la meilleure chambre, sinon dans la plus belle chambre du

château ; et là, cette jeune et belle personne prodigua tous ses soins à ce pauvre inconnu qui pouvait bien n'être en effet qu'un mendiant de grand chemin. Christophe avait été violemment blessé, mais sa jeunesse le sauva. Il y a des corps si jeunes et si forts, que la vie y jette ses racines les plus profondes : ni le fer, ni le feu ne sauraient entamer ces chairs honnêtes et vigoureuses que l'ame enveloppe comme d'une sainte armure! Ainsi était Christophe ! son corps était sain et sauf comme sa conscience. La fièvre voulut en vain saisir à deux mains ce jeune homme, la fièvre s'avoua bientôt vaincue; en vain le délire monta à ce jeune cerveau, le délire fit bientôt place à ce bon sens si net et si droit, le bon sens de la vertu; en vain le mal voulut agiter ce cœur, ce cœur resta calme comme cette conscience; sous les pieds de ce cheval furieux dix hommes vulgaires seraient morts, mais Christophe en sortit intact. Vingt jours après cet accident, il se promenait lentement dans le jardin du château, appuyé sur le bras de son chaste sauveur, mademoiselle de Chabriant.

Mais quel fut l'étonnement de cette jeune et

belle personne, quand elle découvrit quel jeune homme elle avait sauvé sous ces pauvres habits, et quelle noble intelligence elle avait ramassée dans cette mare sanglante, sous les pieds du cheval de son cousin! Que devint-elle, quand, au lieu d'un mendiant de grand chemin qu'elle croyait avoir ramassé, elle trouva ce beau jeune homme dont le regard était déjà si plein de feu, dont le sourire était un si intelligent sourire, dont la voix était une voix si pénétrante et si douce? Et que devint-elle aussi quand elle découvrit un à un tous les trésors de cette science qui s'ignorait elle-même? Naïfs et poétiques transports, admiration de vingt ans; l'ignorance d'un enfant et la connaissance pratique d'un vieillard, un frère ignorantin et un savant du premier ordre; une éloquence naïve, simple, inspirée, les plus beaux élans de la vertu, une grande modération de jugement et de pensée : tel était Christophe. En même temps, je vous laisse à croire, quel respect Christophe avait pour elle! c'était une admiration si profonde et si entière, qu'à peine osait-il s'appuyer sur le bras qu'on lui prêtait. Louise

regardait Christophe, étonnée, confondue, ravie, et elle se disait à elle-même qu'elle n'avait rien vu de plus naïf, de plus simple, de plus intelligent et de plus beau.

Mais plus tard, grâce à Dieu, vous entendrez mademoiselle de Chabriant elle-même raconter toute cette histoire. Sachez seulement que de ce jour elle adopta Christophe comme son frère, ou plutôt comme son enfant; et bien plus, elle le fit adopter par son oncle, le duc de Chabriant, et quand son oncle se fut assuré à quel homme, à quelle intelligence, à quelle modeste innocence, à quelle vertu originale il avait affaire, le vieux duc se dit à lui-même qu'il devait bénir le malheur ou le hasard qui lui avait donné ce jeune homme. C'était aussi ce que se disait Louise chaque jour.

M. le duc de Chabriant n'était pas seulement un émigré de l'armée de Condé, qui venait de Coblentz, et qui avait suivi les chances de la royauté d'Hartwel, c'était encore un homme d'un singulier esprit, mais un homme d'esprit, sans conteste. Gentilhomme de vieille date, il avait beaucoup perdu de son estime pour les arbres généalogiques, depuis qu'il avait vu que sous les

plus vieux arbres de ce genre on n'est pas à l'abri de la foudre; mais, au contraire, que la foudre vous découvre à cette ombre, et qu'elle vous frappe même au pied de votre arbre, et que l'arbre peut tomber sur celui qu'il abrite, malgré les racines les plus profondes. De cette méfiance où il était entré à propos des distinctions nobiliaires, M. le duc en était venu facilement à penser que les hommes avaient en effet en eux-mêmes, par eux-mêmes, et indépendamment de leur origine, une valeur réelle, incontestable, et que cette valeur, qui leur était personnelle, était en effet la véritable valeur de tous les hommes. Il s'était donc mis, un peu tard, il est vrai, à valoir quelque chose par lui-même; c'est pourquoi il avait étudié avec soin les affaires les plus compliquées de son temps, comme le plus sûr moyen d'être le premier dans cette vieille carrière des affaires, où son nom seul ne l'aurait pas soutenu tout un jour. Il s'était donc mis à remuer les hommes, les intérêts et les consciences, au lieu de déployer ses vieux parchemins et d'étaler au grand jour tous ses titres. Il se disait à lui-même qu'il serait toujours temps de remettre ses titres en lumière, une fois qu'il au-

rait bien prouvé à la France et à son maître qu'il avait le droit, au besoin, de n'être pas un gentilhomme, et qu'il était un homme utile, comme il était duc et pair de France. Cet homme était donc à la fois gentilhomme et homme d'affaires. Il tenait à la fois à la vieille génération par ses titres, et à la génération présente par ses travaux.

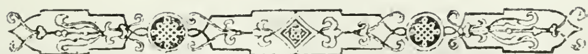
Voilà comment il se trouvait placé entre son neveu et sa nièce, arbitre presque désintéressé de toutes leurs différences de caractère; pour lui son neveu c'était le passé, c'était le fondement de sa maison reblanchie à neuf. Sa nièce, au contraire, c'était le présent, c'était la sympathie de la multitude, et le dévouement de la foule; et il était là, au milieu de ces deux penchants, indifférent en apparence à tout ce qu'il pouvait voir, aussi prompt à féliciter le jeune marquis de Chabriant de quelque trait d'insolence seigneuriale, qu'à pleurer d'attendrissement sur les mains bienfaisantes de sa nièce, quand sa nièce avait enrichi l'histoire des Chabriant d'une belle action de plus.

Le vieux duc ne fut donc pas longtemps à adopter le frère Christophe, et à lui donner une bonne place dans son amitié et dans son estime. Christo-

phe n'avait-il pas été foulé par les chevaux du jeune marquis? Christophe n'avait-il pas été sauvé par les soins de Louise? Christophe n'était-il pas à la fois un monument brisé et rétabli de l'insolence de l'un, et de la bienfaisance de l'autre? A ce compte, Christophe ne satisfaisait-il pas doublement la vanité nobiliaire et la vanité bourgeoise de M. le duc de Chabriant?

Mais nous n'avons guère le temps d'entrer dans tous les détails de cette histoire, et d'ailleurs, ne les devinez-vous pas? êtes-vous donc assez loin de votre jeunesse pour comprendre le cœur de Christophe et son étonnement muet, quand il se vit le commensal de Louise, et bientôt le confident de son père? Ne voyez-vous pas d'ici le noble esprit de Louise qui regarde Christophe comme sa créature, comme son ouvrage, comme l'enfant de génie qu'elle a trouvé au milieu de la forêt, et faut-il donc tout vous dire, mon cher lecteur?

Cependant une autre scène nous réclame, nous allons entrer dans le monde parisien, autour duquel nous tournons depuis si longtemps, Prosper Chavigni, le frère Christophe, mademoiselle de Chabriant, et moi, leur indigne historien.



IX.

Par une soirée d'hiver, quand tout Paris est livré à la pluie qui tombe et au bruit des voitures, quand toute fenêtre s'illumine pour le bal, pour le jeu, pour la fête, pour les mille causeries du soir; quand toute intrigue est suspendue et que l'intrigue de l'amour commence; les salons de madame la comtesse de Macla se préparaient à recevoir leurs

hôtes nombreux de chaque semaine. Le salon de madame de Macla était un rendez-vous hebdomadaire de toute la politique parisienne. Importante demeure, où les affaires les plus graves se négociaient sous un sourire, où la diplomatie se glissait jusque dans l'avant-deux d'une contredanse, où les deux chambres étaient représentées aussi bien que le cours de la Bourse, cette puissance qui sert de contre-poids aux deux autres. Chez madame de Macla se réunissaient en même temps, comme dans un centre commun d'esprit, de bonne grâce et de bon goût, sinon de bienveillance et d'indulgence, les jeunes gens et les vieillards. Les vieillards s'y trouvaient bien, parce qu'ils retrouvaient en ces lieux les belles manières de leurs beaux jours; les jeunes gens tenaient à honneur d'y être reçus, parce que c'était là un honneur qui ne s'accordait pas à tout jeune homme.

Là celui qui était sage prêtait l'oreille et gardait le silence; là, à défaut d'un grand nom, d'une grande fortune ou d'un grand pouvoir, on ne pouvait se tirer d'affaire que par une grande modestie et par une grande raison. Chaque habitant de ce

domaine voulait bien avoir l'air de traiter avec tous ses hôtes sur le pied de l'égalité, mais à condition que personne ne le prendrait au mot. Difficile était cette maison pour qui n'aurait pas eu une immense réserve ou une profonde connaissance des hommes et des affaires de ce temps-là.

Madame la comtesse de Macla avait l'habitude, les jours de réception, de descendre, dans ses salons, de fort bonne heure, pour recevoir ses amis les plus intimes quelques instants avant la foule des visiteurs. Ce jour-là elle était donc toute seule avec son oncle l'évêque, sa vieille cousine, madame de Wascanson, et le jeune colonel, que nous avons déjà entrevu dans la seconde partie de cette histoire. En un mot, par le plus grand des hasards, ou plutôt par le plus simple des hasards, car c'était une maison très-correcte et très-réglée, madame de Macla cette fois encore était seule avec les mêmes personnes qui avaient accueilli Prosper Chavigni une première fois déjà, il y avait à peine dix-huit mois; seulement madame la comtesse était parée et sa cousine aussi, seulement monseigneur l'évêque avait mis son plus

beau costume, seulement le jeune colonel était plus jeune et plus triomphant que jamais. A vrai dire le grand triomphe du clergé et de la noblesse avait toujours été en augmentant depuis l'arrivée de Prosper. Plus que jamais le peuple paraissait soumis; plus que jamais la nation paraissait croyante et dévouée; plus que jamais on eût dit que l'armée avait oublié les souvenirs de gloire de l'empire. A présent les maîtres de la société moderne n'en étaient plus à l'espérance, ils avaient touché le but. Ils n'en étaient plus à avoir peur des instincts populaires ou à les flatter en tremblant, ils leur avaient imposé silence pour jamais, croyaient-ils. Cet évêque, cette comtesse, ce colonel, c'est-à-dire, l'église, la cour et l'armée, avaient encore fait plus de progrès dans leur voie, que n'en avait fait dans la sienne le petit Prosper Chavigni, devenu le chevalier Prosper de Chavigny.

En effet, à peine madame la comtesse était-elle descendue dans son salon, qu'un domestique de sa maison vint annoncer : — M. le baron de la Bertenache !

— Toujours cet homme, dit l'évêque, et quel besoin, ma nièce, avez-vous donc de recevoir dans l'intimité de pareilles gens?

— Il dit aussi, ajouta le même domestique, qui n'était autre que Gaspard Touzon, *la Bête*, passé de la cuisine à l'écurie, et de l'écurie à l'antichambre, faute de génie, qu'il faut annoncer à Madame, M. le chevalier Prosper de Chavigny; mais Madame sait bien ce que je veux dire, c'est ce petit Chavigni d'Ampuy, le fils de Jean Chavigni.

— Faites entrer M. le baron de la Bertenache et M. le chevalier Prosper de Chavigny, dit gravement madame de Macla.

Et ils entrèrent dans le salon, l'oncle et le neveu. Le baron Honoré avait toujours un air assuré et modeste à la fois, à l'aide duquel il était partout à sa place. Mais le jeune homme, mais Prosper! il était si interdit et si tremblant, qu'il ne trouva rien de mieux, pour se donner un maintien, que d'entrer dans ce salon comme s'il fût entré à la place d'armes. Le baron Honoré présenta Prosper à madame la comtesse et à monseigneur, comme son neveu, comme un jeune

homme pour lequel il implorait un peu de leur bienveillance et de leur protection. Prosper salua Monseigneur et madame la comtesse comme un jeune homme qui n'a besoin ni de leur protection, ni de leur bienveillance.

— Nous avons déjà beaucoup entendu parler de Monsieur, dit madame de Wascanson au baron Honoré; n'est-ce pas lui qui a tué un maître d'armes?

Vous jugez du sourire de Monseigneur.

L'ironie de ces quatre personnages, cette ironie cachée, imperceptible, qu'on devine dans un geste du petit doigt, cette moquerie qui voltige sur les lèvres, mais si bas, si bas, qu'on ne voit même pas son souffle; ce coup d'œil méprisant qui n'est pas même du mépris, ce quelque chose sans nom qui venait de le frapper au visage, lui Prosper! cette froide politesse qui voulait dire: — Entrez donc, puisque la porte est ouverte; et : — Prenez un siége, puisqu'il y a des siéges! ce fut là un terrible moment pour Prosper; plus terrible, grand Dieu! mille fois plus terrible que lorsqu'il était entré il y a dix-huit mois dans cette

même chambre, pauvre et nu, abandonné de tous, sans appui, sans nom, et sans autre protection que celle de ce même Gaspard Touzon qu'il avait reconnu dans l'antichambre. En ce temps-là, Prosper était au-dessus de l'humiliation; il était humble, il était impossible de le mépriser, il était honnête et pauvre. En ce temps-là, on lui accordait à peine un regard, mais c'était un regard d'indifférence; aujourd'hui encore, on lui donne à peine un regard, mais c'est un regard de dédain. Il est vrai de dire que la société le trouvait beau, que M. l'évêque pensa tout bas qu'il en aurait fait un beau diacre, M. le colonel qu'il n'avait pas de plus beau sergent-major; mais ce fut le tout, et ce regret fut à peine un regret.

Ce jour-là le baron partagea la disgrâce de son neveu; lui qu'on recevait si bien d'ordinaire, il fut reçu froidement; la belle comtesse oublia de lui tendre la main, comme c'était son habitude, et jamais elle n'avait eu à parler à son oncle, devant témoin et à voix basse, d'affaires plus intéressantes et plus compliquées. Le baron de la Bertenache, qui savait aussi bien se taire que parler, se

taisait avec un merveilleux sang-froid ; mais Prosper, qui ne savait pas même parler, et qui savait encore moins se taire, Prosper se demandait en lui-même, si ce mépris si amer, cette impolitesse si polie, c'était là en effet le monde, ce monde qu'il avait appelé de tous ses vœux, et si c'était là le monde, qu'était-il donc venu y chercher?

Cependant à chaque instant arrivaient l'un après l'autre les amis de madame la comtesse. Les noms les plus sonores de la cour et de la ville, quelques beaux-esprits, aristocratie qui marche l'égale de toutes les autres, de nobles dames, à la noble démarche, des gens qui tous se connaissaient, se parlaient et se saluaient cordialement, prenaient place dans ce cercle brillant, où peu à peu, par le soin même des autres et non par sa modestie, et relégué au dernier rang, à chaque nouveau venu, Prosper s'éloignait du point central où il était entré; si bien qu'au bout d'un quart d'heure, il était parfaitement oublié de tous.

Déjà la conversation de générale qu'elle était devenait particulière, et plus la conversation s'en-

gageait, et plus Prosper se sentait isolé et misérable ; car il ne savait pas un mot de tout ce qui se disait autour de lui ; ces grands noms, qu'il avait entendus retentir dans l'histoire passée, il n'en savait pas un seul, et déjà il cherchait à s'enfuir, quand le même Gaspard Touzon, reparaissant pour la vingtième fois au moins, annonça : *M. le duc de Chabriant !* Et dans sa voix, il y avait cette inflexion de respect, qu'impose toujours un grand nom, même au laquais qui l'annonce. M. le duc de Chabriant n'était pas seul. Il tenait par la main une jeune et belle personne de dix-huit ans, à peu près, d'un si noble maintien et d'un si intelligent regard, que tous les yeux se portèrent sur elle. Mademoiselle de Chabriant avait ce soir une robe blanche qui laissait voir son beau cou et les précieux commencements de deux blanches épaules, chastement, entièrement voilées. Sa taille mince, élancée, svelte, était la taille d'une jeune fille qui va être une femme. Elle marchait comme une personne habituée à tous les hommages et à tous les respects, et cependant dans son salut et dans son sourire il y

avait tant de modestie, de bonne grâce et de réserve, qu'on lui pardonnait facilement cet air naturel de grandeur. Sa tête était haute. Son front était élevé, et presque embarrassé de ses épais cheveux noirs; elle avait ce beau teint brun et coloré qui est un signe de force et d'intelligence; on ne pouvait pas se lasser de la voir, et ceux qui pouvaient saluer son passage étaient fiers de la saluer.

Aussitôt qu'elle aperçut mademoiselle de Chabriant, la comtesse de Macla accourut au-devant d'elle avec l'honorable empressement d'une belle femme qui comprend très-bien qu'il y a de si grandes beautés, réunies à tant de jeunesse, qu'elles sont hors de toute rivalité.

— Eh bon jour! ma Louise, lui dit-elle, et quelle joie de vous voir! et qu'êtes-vous donc devenue, méchante? Et avez-vous enfin abandonné vos grands bois? Mais dites-moi quel est ce beau jeune homme qui vous suit de si près et qui a l'air si interdit?

A cette question, le beau visage de Louise pâlit quelque peu, mais c'était une si innocente pâleur,

que personne n'y prit garde, pas même les femmes.

— Madame, répondit le duc de Chabriant en présentant Christophe à la comtesse, permettez-moi de vous présenter l'inséparable de ma fille; je vous réponds de lui corps pour corps, et je puis vous assurer que c'est un noble jeune homme!

Comme M. de Chabriant parlait ainsi, sa fille se retira un peu en arrière de son père, pour faire place à son protégé, et le montrer dans son jour le plus favorable. A cette recommandation, partie de si haut, toute la société tourna la tête, et elle découvrit alors un grand jeune homme si simple et si tranquille, d'une physionomie si franche et si ouverte qu'il eût été le bien venu partout, même sans les recommandations de M. le duc de Chabriant.

Quand elle vit son protégé si favorablement accueilli, mademoiselle de Chabriant reprit sa belle et gracieuse humeur. En même temps les salons se remplissaient et la soirée commençait à devenir plus bruyante, quand un incident inattendu pensa donner à cette soirée un intérêt pres-

que dramatique, mais qui, heureusement pour Prosper, passa presque inaperçu.

Voici le fait : A peine Christophe, car c'était lui, était-il entré dans ces riches salons, conduit en laisse, pour ainsi dire, par son sauveur, mademoiselle de Chabriant, qu'il avait découvert, avec le regard de l'amitié, un jeune homme assis tout au bout de l'appartement, et à qui personne ne prenait garde. Le cœur du frère Christophe avait tressailli à cette vue. La vie de château et sa familiarité dans cette noble maison dont il était devenu le commensal nécessaire, n'avaient fait oublier au frère Christophe ni ses amitiés ni son village. A peine était-il entré à Paris à la suite, ou pour mieux dire escorté de mademoiselle de Chabriant, que le bon Christophe s'était mis en quête de son ami, Prosper Chavigni. Mais où le prendre? où le trouver? Vous savez que les lettres de Prosper étaient tombées dans la Saône avant que celui à qui elles étaient adressées en pût lire un seul mot. Il n'avait donc pas retrouvé Prosper, mais partout il l'avait cherché. Il n'avait pas vu dans la rue un jeune homme pauvre et rustique sans

songer à Prosper. Jugez donc de l'étonnement de Christophe, quand il découvrit son ami dans ce noble salon ! Mais était-ce donc bien lui, Prosper Chavigny, le jeune homme d'Ampuy? Ce jeune homme si élégant, si bien peigné, ce gentilhomme aux belles manières, était-ce bien Prosper? Et cependant c'était son visage, un peu pâli, il est vrai ; c'étaient ses beaux cheveux noirs et bouclés, et, il est vrai, moins touffus ; c'était son même sourire, mais moins naïf ; c'était son même regard, mais plus assuré ; c'était sa jeune taille, mais moins droite ; c'était sa main plus blanche, c'était son pied plus petit ; et il le regardait avec des yeux humides, et il eût donné tout au monde, même un ordre ou un regard de mademoiselle de Chabriant, pour se jeter dans les bras de son ami. Il hésitait, il tremblait ! à la fin, n'en pouvant plus, il fut tout droit à Prosper, et avec un regard, comme en ont les anges, il lui dit :

— Est-ce toi, Prosper? je suis Christophe !

Et alors le cœur revint à Prosper ; l'enfant d'Ampuy se retrouva sous les habits du dandy parisien,

les larmes revinrent à ses yeux qui ne pleuraient plus; ses bras raidis se détendirent, ils s'embrassèrent avec effusion dans le coin de ce salon où personne ne les vit s'embrasser; quand je dis personne, je me trompe, il y avait mademoiselle de Chabriant.

Assise sur un vaste sofa, et tout entière en apparence aux hommages et aux respects qui l'entouraient, Louise suivait du regard et de l'ame cette touchante reconnaissance de deux amis partis de si bas, et se retrouvant tout d'un coup au milieu de ce grand monde de fortune, de luxe et de pouvoir. Quand le frère Christophe se fut bien assuré que c'était bien son Prosper, cet élégant jeune homme, et quand Prosper se fut bien assuré que c'était là Christophe, ce cavalier de mademoiselle de Chabriant, ces deux hommes, qui avaient déjà l'instinct de toutes les convenances, se perdirent dans la foule, pour ne pas donner leur émotion en spectacle. Plus tard, dans la soirée, quand chacun fut à son jeu ou à la conversation, Christophe présenta son ami Prosper à mademoiselle de Chabriant.

— Si tu savais, lui disait-il devant sa bienfaitrice, voilà celle qui m'a sauvé!

Et comme il disait cela, le pauvre Christophe! Puis il voulut savoir l'histoire de Prosper, et mademoiselle de Chabriant voulut l'entendre. Et ce fut alors, ô douleur! alors, pour la première fois, que Prosper comprit qu'il n'avait rien à dire de sa vie privée, et pas une explication à donner de sa fortune. Il se troubla, il rougit, il avait peur de mademoiselle de Chabriant.

Dans le flux et reflux d'une conversation parisienne, quand tant d'intérêts sont en présence, il arrive souvent que la curiosité se porte de côté et d'autre, qu'elle va de çà et de là, d'un homme à un autre homme; plus d'une fois, dans le cours de cette soirée, l'intérêt revint à Christophe. Le duc de Chabriant le désigna du geste au ministre et le ministre le suivit d'un regard bienveillant; plus d'une femme passa devant le groupe où il était pour le mieux voir; la comtesse de Macla elle-même le prit à part et lui parla longtemps, pendant que Prosper, immobile, muet, cherchait en vain une contenance, et que de regrets il avait

alors d'être venu si tôt dans ce monde, où il était à peine un meuble de plus !

Que cette soirée lui parut longue et qu'il se trouva petit et misérable, et comme il eût été envieux de Christophe, si Christophe eût été moins bon, moins simple et moins naturel.

A la fin, le baron Honoré fit signe à son neveu que l'heure de la retraite était venue. Comme l'oncle et le neveu descendaient l'escalier, mademoiselle de Chabriant le descendait aussi avec son père ; elle avait pris le bras de Christophe, et elle répondit par un gracieux regard au salut de Prosper et de son oncle ; seulement Prosper crut remarquer que M. le duc de Chabriant le suivait des yeux d'un air d'intérêt et de pitié, et il l'entendit qui disait à sa fille : — C'est bien dommage, en vérité !

Une fois dans la voiture de son oncle :

— Çà, mon oncle, lui dit Prosper, est-ce bien là le monde? suis-je donc bien entré dans cette belle société pour laquelle vous m'avez préparé avec tant de peine et de sollicitude? et trouvez-vous que j'y aie fait une bonne figure, ce soir?

— Mon neveu, répondit le baron Honoré avec le plus complet laissé-aller, je ne vous cache pas qu'en effet votre début n'a pas été heureux. Bien plus, vous avez trompé toutes mes espérances; vous n'avez été ni un jeune homme naïf, ni un homme comme il faut; point d'aplomb, point d'assurance, quelque chose de gauche et d'empesé, ou bien trop d'assurance; ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Vous rougissiez, vous pâlissiez, vous étiez triste, et le monde ne veut pas qu'on soit triste quand on se trouve tête à tête avec lui. Et puis vous n'avez su ni plaire aux jeunes gens, ni séduire les vieillards. Et puis au lieu de vous pousser tout simplement auprès de quelque femme sur le retour, comme ce devait être votre intérêt, vous allez, en véritable étourdi, vous mettre en contemplation devant la plus élégante fille, qui porte le plus grand nom; vous débutez tout d'un coup par mademoiselle Louise de Chabriant, et vous la regardez avec de grands yeux ébahis qui voulaient dire : — Mademoiselle, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que vous! Mademoiselle, aucune des femmes qui sont là si parées et si bien posées

ne vaut pas seulement votre petit doigt ! Par Dieu, c'était bien le moyen de vous concilier à la fois les jeunes gens et les vieillards, les hommes et les femmes, d'autant plus que c'est à peine si cette belle Chabriant vous a remarqué! Et vous dites, mon neveu, que le monde vous paraît triste, je le crois bien, par le Ciel ! le monde est triste pour celui qui ne se mêle ni aux passions, ni aux intérêts du monde ; pour celui qui va dans le monde sans plan et sans but, uniquement pour regarder la fille d'un duc, qui est belle et qui est une grande héritière, le monde est triste. Autant vaudrait vous ennuyer à regarder du haut des tours de Notre-Dame l'abîme qui est à vos pieds; je le crois bien que le monde est triste, quand il n'a pour vous ni un sourire ni un regard, quand il n'a pour vous ni haine ni amour, ni estime ni mépris. Oui, j'aimerais mieux encore la haine et le mépris du monde, que son indifférence; c'est cette indifférence qui vous pèse et qui vous fait honte, à l'heure qu'il est. Et puis, voyez le malheur, vous avez débuté le même soir avec un concurrent bien habile; avez-vous remarqué ce beau jeune

homme que traînait à sa suite mademoiselle de Chabriant! En voilà un plus habile que vous; quel air simple et modeste! quelle profonde réserve! et quel beau patronage il a choisi! Et comme il a trouvé moyen de se faire présenter aux plus grands seigneurs, par cette belle personne qu'on eût prise pour sa marraine! ou je ne me connais pas en ambition, ou certes, voilà un jeune homme qui est en train de faire un beau chemin. A peine est-il entré qu'on est allé au-devant de lui; à peine a-t-il parlé qu'on l'a écouté. Il a souri deux ou trois fois, on a approuvé son sourire; on a tout approuvé. Et comme il avait l'art de ne pas quitter un seul instant l'ombre de sa protectrice! Et comme il s'est toujours tenu à portée de son regard et de sa robe! Et comme il sait se faire petit, si petit, que mademoiselle de Chabriant a pu le protéger toujours en toute sûreté de conscience; et comme cela nous a paru naturel à tous, une si jeune fille, présentant un si jeune homme! Et comme il est aimé, ou plutôt comme il est estimé de M. le duc! Et comme avec tout cela, il n'a pas l'air d'un hypocrite ou d'un men-

teur? Par le Ciel! c'est un habile homme, et je voudrais pour beaucoup avoir son nom, et dans tous les cas je vous le propose comme le modèle d'ambition le plus simple, le plus naïf, le plus parfait, que j'aie jamais rencontré de ma vie et de mes jours!

— Voilà bien de vos jugements, mon oncle, reprit Prosper. Cet ambitieux, comme vous dites, c'est tout simplement Christophe, le frère ignorantin.

— C'est là Christophe! s'écria le baron. En ce cas, mon neveu, je commence à croire que souvent la géométrie a raison, et que le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre, c'est la ligne droite. Christophe, tu dis? Et en effet, il faudrait que ce fût là un grand scélérat pour avoir si bien attrapé tous les dehors de la probité et de la candeur! Christophe! cet homme arrivera à tout. Souviens-toi de ce que je te dis, marche avec lui; quitte-moi, va-t'en avec ton ami, prends-le par la main et il te mènera avec lui partout où le mènera mademoiselle de Chabriant. Christophe! tel que tu le vois, humble et modeste,

il est déjà sorti de la foule, et toi plus que jamais tu es de la foule. Ce Christophe, cet ignorantin, où donc a-t-il pris ce ferme regard, et ce noble front, et cette douce voix? Christophe! Mon neveu, vous avez eu tort de quitter ce maître-là et de me prendre pour votre maître. Je le vois bien, je suis de la vieille école de l'ambition, j'appartiens à la vieille routine de l'art de parvenir. Le succès de Christophe me fait peur. Arriver tout simplement, tout naïvement, tout bêtement dans le monde, et réussir! C'est étrange! Et toi, si bien élevé, si habile, si brave, si bonne lame, passer à peine le seuil de cette maison dont je t'ouvrais les portes. Toi, mon élève, toi, mon idéal! je m'y perds. Christophe! Christophe!

Maintenant, mon neveu, voulez-vous que je vous donne un conseil, un dernier conseil? puisque vous ne pouvez pas vous produire au grand jour, puisque la société d'en haut vous est fermée, produisez-vous dans la société d'en bas; il y a dans la civilisation parisienne, certaines clartés douteuses qui valent mieux que le soleil. Ainsi, dès demain, si vous voulez, je vous ferai entrer dans

une autre société que vous ne connaissez pas et dans laquelle je vous assure que vous serez le bien-venu, et dans laquelle vous ferez, si vous le voulez, des progrès rapides. Vous avez entendu parler du Tunnel, sous la Tamise, c'est un pont creusé sous les flots. Eh bien! je vous ferai pénétrer demain dans le Tunnel social. Laissez les autres voguer à pleines voiles sur ces flots semés d'écueils; sous notre pont souterrain vous irez sans danger et plus vite. L'orage est en haut, la sécurité est en bas; le soleil vous éclaire, mais il vous brûle; le demi-jour vous cache et vous protége. Ainsi donc, encore une fois, ayez bon courage, le monde ne veut pas de vous tel que vous êtes, il ne veut pas vous ouvrir une seule porte, je vous ferai entrer, moi, par une porte inconnue, ce n'est pas tout-à-fait un arc-de-triomphe, mais c'est une brèche faite si habilement, qu'il n'y a que les plus habiles et les plus hardis qui y peu- vent entrer; vous me suivrez demain, mon neveu.



X.

Comment vous dire l'horrible nuit que passa Prosper? quelle était la nouvelle destinée que lui faisait son oncle? et dans quel nouveau mystère allait-il pénétrer? Il n'osait pas s'interroger lui-même, il se sentait emporté malgré lui par un funeste courant qu'il avait soupçonné plus d'une fois, même en nageant dans l'eau tranquille de la

prospérité. Le jour venu, il se leva à la hâte, puis il se rendit chez le baron Honoré, pour attendre son réveil. Le baron dormait du paisible sommeil d'un homme qui n'a plus rien à faire avec le remords. Sa maison était calme comme la conscience d'un honnête homme. Aucun des signes du désordre ou de la mauvaise conscience ne se retrouvaient dans cette demeure. Des valets empressés et silencieux au-dedans, pas un créancier au dehors. Ce grand calme rassure quelque peu Prosper, et il attendit moins impatiemment le réveil du baron.

Quand le baron se réveilla, il parut étonné de voir son neveu, chez lui, de si bonne heure. Évidemment il se souvenait à peine de la conversation de la veille, et quand Prosper vint à la lui rappeler : Ah! dit-il, tu tiens à entrer enfin dans les affaires sérieuses! Tu le veux absolument? Cela te déplaît de n'avoir pas autre chose à faire qu'à jouir doucement de la vie, et à circuler au bois de Boulogne sur ton cheval? Tu le veux? Tu es bien décidé à entrer tout d'un coup dans nos mystères? Au fait, vous avez là une belle impatience, mon-

neveu ; mais, bon gré mal gré, il faut que vous attendiez encore. Il est beaucoup trop matin pour que nous nous mettions à l'œuvre ; rien n'est prêt pour nous recevoir. C'est à peine si, à l'heure qu'il est, la ville se met à l'ouvrage pour nous tailler notre besogne. Attends donc que toutes les intrigues sortent de leur lit, que toutes les ambitions se réveillent ; notre tâche se compose de toutes les pensées cachées, de tous les desseins secrets, de toutes les passions voilées ; mais encore pour soulever le masque de la vie parisienne, faut-il que Paris ait mis son masque ; à l'heure qu'il est, Paris, le Paris qui aime et qui pense, et qui intrigue, est encore tout nu entre deux draps.

Et plus son oncle parlait, et moins Prosper comprenait ce langage ; jamais l'ironie insatiable de cet homme ne lui avait paru plus inquiétante, à présent elle lui était odieuse. Que la journée parut longue à Prosper ! il allait, il venait, il revenait, son oncle lisait dans un de ses beaux livres, mollement enfoncé dans son fauteuil. Trois heures sonnées, le baron remit son livre à sa place, il prit son chapeau et sa canne, puis il

dit à son neveu : Vous le voulez? vous allez me suivre; mais cette fois suivez-moi à distance et comme un homme qui n'est pas de ma suite. Il ne faut pas qu'on nous remarque dans la rue; nous ne sommes plus ni vous, ni moi; nous sommes deux êtres sans nom et sans forme, deux ombres qui glissent. Mettez donc votre chapeau sur vos yeux, cachez-moi ce gilet blanc sous votre habit boutonné, laissez là cette élégante cravache, ôtez ces éperons, vous n'êtes plus un élégant qui va à la parade; maintenant marchons et souvenez-vous que vous entrez dans une des nécessités de la vie, que le monde vous a mal reçu hier, et que si vous me suivez dans ma route, c'est le monde qui l'a voulu.

A ce discours étrange, Prosper sentait ses forces l'abandonner; cependant il fit un effort de courage et il suivit son oncle. Le baron marchait dans la rue de l'air le plus aisé et le plus naturel. Il s'arrêtait comme un homme qui prend le plus long, et qui s'amuse de tous les accidents des rues de Paris, fréquents hasards de chaque instant, qui réunissent de tous les coins du monde les contras-

tes les plus opposés. Il souriait aux jolies filles, il écoutait les chansons de l'orgue, il s'arrêtait à tous les magasins bien achalandés, il allait ainsi de rues en rues, passant d'une rue remplie à une rue moins remplie, d'une grande rue à une rue étroite, des riches galeries du Palais-Royal à la Halle-au-Blé, puis tout d'un coup et comme un homme qui a oublié quelque chose, il prit sa course, et tout d'une haleine il s'arrêta dans une rue presque déserte. Un grand mur occupait toute cette rue, au coin de ce grand mur il y avait une petite porte, la porte s'ouvrit toute seule et se referma sans bruit sur le baron et sur Prosper.

Prosper vit alors qu'il s'était glissé furtivement dans une grande maison, dont l'entrée principale devait donner sur une autre rue. Dans cette maison, les mêmes précautions furent prises que dans la rue. Le baron allait en toute hâte par mille passages obscurs, par mille détours inattendus. Ils marchèrent ainsi, l'un l'autre et sans se parler, jusqu'au sommet de l'édifice, et après avoir traversé un certain grenier encombré de vieux papiers et de meubles de rebut, ils se mirent à descendre

un autre escalier ; ils descendirent encore plus d'étages qu'ils n'en avaient monté, et enfin après cette course fatigante entre ces quatre murailles silencieuses et inhabitées, ils entrèrent dans une vaste cave éclairée par des lampes. Au milieu de ce sombre appartement, il y avait une immense table recouverte d'un tapis, autour de cette table quatre ou cinq hommes étaient assis dans le plus grand recueillement.

En un mot, ils étaient dans le cabinet noir !

Car c'est là une des lâchetés inutiles de la restauration d'avoir violé le secret des lettres, d'avoir brisé les sceaux fragiles de ces mystères confiés à l'honneur de l'administration publique. Le baron Honoré était le président de cette dictature occulte, et c'est là qu'il introduisait son neveu, ce jeune et loyal Prosper.

Prosper ne comprit pas tout d'abord ce que cela voulait dire. Son oncle lui fit signe de s'asseoir à ses côtés et il s'assit près de son oncle. Cependant on apportait à chaque instant sur cette table délatrice, d'immenses monceaux de lettres. Dans ces lettres, chacun des hommes silencieux qui étaient

là faisait son choix ; il en prenait à peu près une sur mille. La lettre choisie était ouverte aussitôt avec une horrible habileté. Si c'était un simple cachet, la vapeur avait bien vite détaché le papier de son lien fragile ; si c'était une cire armoriée, une autre cire prenait d'abord l'empreinte de ces armes, le feu faisait le reste ; la cire cédait à la chaleur traîtresse, le papier livrait ses confidences, après quoi tout se remettait à sa place ; le simple cachet à l'épître bourgeoise, ses armes et sa couronne à la noble missive ; l'instant d'après, on enlevait ce paquet de lettres pour en rapporter d'autres. Cela se faisait avec le plus grand ordre et la plus grande célérité. On eût dit à leur sang-froid que ces messieurs accomplissaient un devoir.

En même temps le baron Honoré donnait ses instructions à son neveu, sans vouloir remarquer la rougeur qui montait à ce noble visage.

— Monsieur, lui disait-il, dans toutes les lettres que vous voyez là, il n'est peut-être pas trois lettres dont il nous importe de savoir le contenu ; et dans ces trois lettres, il n'y a peut-être pas trois mots qu'il nous importe de savoir. Ceci vous re-

présente à merveille les différentes conversations qui ont lieu parmi les hommes. Que de bavardages misérables et inutiles pour un mot qui porte ! Ainsi vous voyez que les mystères convenus du public ne risquent rien avec nous. Toutes ces lettres seraient naturellement tout ouvertes que nous ne daignerions pas y jeter un coup d'œil. Moi, qui vous parle, je sais sans les ouvrir ce que contiennent ces lettres, à un mot près, comme je sais sans les entendre ce que se disent deux portières sur leurs portes ou deux bourgeoises dans ce qu'elles appellent leur salon ; comme je sais ce que se disent une femme qui parle à son amant, ou un mari qui parle à sa femme. Toutes les affaires et toutes les intrigues de ce monde se ressemblent, comme tous les noms du calendrier sont à peu près les mêmes noms. Donc nous laissons passer sans nous en inquiéter les trois monnaies courantes parmi les hommes : l'amour, l'argent et l'ambition. Il me semble que j'entends sortir de ces amas insipides de lettres sans nom et sans forme, mille murmures confus qui sont en effet le murmure de l'humanité civilisée, des vœux d'a-

mour, des serments de fidélité, des prières, des trahisons, des menaces, des rendez-vous nocturnes, des cris : *Ah mon ami! Ah monstre! Ah monsieur! Ah madame! Ah monseigneur!* Ce sont des marchands qui vendent, des acheteurs qui achètent, des gens qui changent de la soie contre du coton, et de la renommée contre de l'argent. Il y a là des malades qui tendent la main de leur lit de misère, des enfants qui ruinent leur père en leur parlant de l'honneur, des femmes qui déshonorent tranquillement leurs maris, en copiant des fragments de lettres de madame de Sévigné; il y a là des petites filles qui s'amusent à faire l'amour avec des officiers qui leur écrivent : *Moi, t'oublier, mon ange!* Il y a des jeunes gens qui essaient l'amour avec de vieilles duchesses, à qui ils écrivent : *Chère et belle maman!* Laissons passer tout cela, messieurs, liberté à toutes ces passions comme à toutes ces phrases stéréotypées, à tout ce prosaïsme misérable, à tous ces vers couleur de rose qu'on s'envoie d'un bout du monde à l'autre, liberté à la lettre de change et à la lettre adultère qui sont les plus grands bénéfices de la poste aux lettres, liberté à tout ce qui

est plainte, murmure, prière, menace du vulgaire; liberté aux petits, aux faibles, aux braves, aux ambitieux de pacotille, liberté à l'opposition de café, d'estaminet et du cabinet de lecture, liberté, même à nos femmes quand elles écrivent à nos voisins, n'est-ce pas, M. Domengeot? Liberté à tout le monde, puisque ainsi le veut la Charte; seulement si quelque ennemi de la tranquillité publique se glissait par hasard parmi ces innocents parleurs qui confient leurs innocents secrets à ces innocents papiers, qui donc oserait dire que nous ne sommes pas dans notre droit en jetant un sage et prudent coup d'œil dans ces ames dissimulées? Il est défendu d'écouter aux portes, je le sais bien; mais qui de nous aurait la force de ne pas prêter l'oreille à une conversation où il serait mis sur le tapis? Or, messieurs, voici toute la bonne ville de Paris, et toute la France et toute l'Europe qui mettent leur conversation sur ce tapis, et nous ne prêterions pas l'oreille à ce qui se dit là de toutes les affaires de ce monde? Et dans ces trente-deux millions d'hommes, nous n'aurions pas la curiosité de savoir qui donc est notre ami et qui donc

est notre ennemi ? Mais cela ne serait ni logique, ni sage, ni philosophique, ni politique, n'est-ce pas, mon neveu?

Prosper ne répondait rien, il croyait rêver. En même temps le baron, tout entier à son œuvre, faisait un choix dans le premier choix de ses dignes collègues. Il ne se trompait ni sur la forme, ni sur le fond de la lettre, ni sur le nom de l'auteur. C'était un homme qui savait son métier à ne pas se tromper une fois sur cent mille. Il savait tous les noms connus et à connaître de tous les politiques et de tous les faiseurs d'affaires de l'Europe. Et non-seulement il connaissait les noms de ces gens-là, mais il en savait tous les amis, tous les ennemis, tous les ascendants et descendants, il savait leurs pensées, leurs passions, leurs ambitions, leurs amours ; il savait lire tous les chiffres et comprendre toutes les allusions et compléter toutes les initiales. On eût dit qu'il s'était assis à tous les chevets le matin et le soir, qu'il avait vu ouvrir et refermer tous les coffres-forts, qu'il était intervenu dans tous les tête-à-tête. Cette honnête science l'amusait ; elle l'amusait comme un conte bien fait

comme une comédie bien jouée. Il était ravi de tenir l'un après l'autre, dans sa main droite, tous les grands hommes du jour, et de les surprendre dans le déshabillé de leur égoïsme, comme le valet de chambre qui réveille son maître le matin. Comme il s'amusait des hommes, et comme il les trouvait petits, ridicules, misérables et menteurs! Et comme il riait tout bas en lui-même de les voir ainsi se contredire et renfermer deux mensonges opposés, dans deux enveloppes différentes, que le même courrier devait emporter sur le dos de son cheval! Comme il voyait les hommes fourbes, lâches, menteurs, traîtres à leurs amitiés, parjures à leurs amours, mendiants, vicieux, poltrons, hypocrites, flatteurs et rampants, voleurs, idiots et vils! C'était son heure de triomphe, c'était la belle heure de sa vie, et cet homme, en mettant à nu toutes les plaies cachées de la société, se vengeait de cette même société qui l'avait forcé à n'être qu'un espion.

A la fin Prosper, qui croyait toujours rêver, se pencha vers son oncle et lui dit tout bas :

— Mais, mon oncle, ce que vous faites là est infâme!

Et il y avait sur son visage tant d'indignation et d'épouvante, qu'il fut impossible que le baron ne les vît pas. Mais toujours avec le même sang-froid, le baron répondit à son neveu sans qu'on pût l'entendre :

— Silence ! vous avez voulu venir ici, vous y êtes. Quant à faire de l'indignation, Monsieur, je vous donnerai à lire un célèbre discours de Mirabeau sur le même sujet, qui vous épargnera beaucoup d'invention et d'éloquence. Et pourtant, si vous m'en croyez, vous ferez votre coup d'essai sur cette petite lettre que voici.

En même temps le baron Honoré plaçait sous les yeux de Prosper une honnête et douce petite enveloppe sans parfum, sans recherche ; on lisait sur l'adresse : — *A Mademoiselle Lucy de Chabriant, à Londres, rue du Régent.*

A ce nom de Chabriant, le nom de cette jeune et belle fille à qui il avait rêvé toute la nuit dans ses courts instants de sommeil, Prosper parut sortir de ce rêve pénible, mais pour entrer dans une horrible réalité. *Mademoiselle de Chabriant!* C'était mademoiselle Louise de Chabriant

à coup sûr qui écrivait cette lettre, et sans doute elle y parlait de Prosper. Quoi donc! lui, Prosper, à l'instant même, il pouvait pénétrer ainsi tout d'un coup dans les secrets les plus cachés de cette jeune et belle personne? Quoi donc! il allait la connaître telle qu'elle était, cette transparente jeune fille dont il était séparé par un abîme! Il pouvait être le maître de ses pensées les plus intimes, de ses confidences les plus familières, lui, l'inconnu d'avant-hier, si méprisé, si perdu dans la foule, pour qui la foule n'avait eu ni une pensée, ni un regard! Lui, il allait se trouver tête à tête avec mademoiselle de Chabriant, et elle allait l'entendre parler comme si elle parlait à son confesseur! Telles étaient ses pensées. Ses mains tremblaient, la sueur coulait de son front, son cœur se gonflait dans sa poitrine, il tenait cette lettre dans ses deux mains, et il se disait en frémissant :

— O! c'est une chose horrible et contagieuse, le crime!

Et en effet, il faut bien que ce soit là une horrible contagion! car déjà il eût donné sa vie pour pouvoir

lire au travers de l'enveloppe légère, seulement le nom de Louise, et ne pas y lire le nom de Christophe. Telles étaient les angoisses de ce malheureux jeune homme; son oncle les voyait sans le regarder. Il suivait peu à peu les progrès de la passion qui entraînait Prosper; il décachetait les lettres, il les recachetait, et comme Prosper venait de laisser retomber sur la table la lettre de mademoiselle de Chabriant, le baron prit cette lettre, il l'exposa à la vapeur du vase, l'enveloppe céda, le baron déplia la lettre de mademoiselle de Chabriant et il la plaça toute ouverte devant Prosper.

Alors Prosper fut vaincu. Pendant que son oncle passait tranquillement à un nouveau triage, Prosper prit cette lettre toute grande ouverte et il lut ou plutôt il crut lire les plus simples et les plus naïves confidences d'une jeune personne bien élevée à une jeune personne de son âge :

— « Chère Lucy, disait mademoiselle de Chabriant à sa sœur aînée, je recommande à tes bons soins un honnête jeune homme, ami de notre famille, que mon oncle envoie en Angleterre, et qui est chargé d'une mission importante. — Mon

oncle veut savoir, dit-il, une fois pour toutes, si par hasard, dans les affaires de ce monde, la plus grande probité et le talent le plus vrai ne vaudraient pas autant que la ruse et l'intrigue; c'est pourquoi mon oncle a choisi M. Christophe. »

Et la lettre était longue, et mademoiselle de Chabriant racontait à sa sœur comment ce jeune homme qu'elle avait trouvé foulé aux pieds des chevaux (elle ne disait pas aux pieds de quels chevaux), avait été jugé par son oncle comme un savant et galant homme, qui pouvait arriver à tout. — Elle disait aussi combien il était bon, simple, naïf, honnête, — et combien il a besoin d'être encouragé, ma bonne Lucy, car il ne ressemble en rien aux jeunes gens qui nous entourent; figure-toi que, pas plus tard que hier soir, chez madame de Macla, où mon père l'a présenté, il a obtenu le plus grand succès. On l'a trouvé noble et beau. Il a peu parlé; mais il a si bien parlé! Le ministre a fait compliment à mon père de son protégé. —Il part demain, entends-tu? demain! Ainsi, il arrivera à Londres un jour après ma lettre. — J'ai passé cette nuit à t'écrire pour que ce pauvre

jeune homme n'arrive pas au dépourvu. — Mon Dieu! s'il allait ne pas réussir! et pourtant je le connais, il est brave et ferme. »

Puis elle ajoutait plus bas :

— « Il y avait aussi à cette soirée un beau jeune homme qui s'est trouvé être un ami de M. Christophe. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans; ils se sont embrassés de tout leur cœur, et ils ont eu une grande joie de se revoir. Ce bon Christophe, il aime ce jeune homme comme un frère! — Il est seulement fâcheux que cet ami de Christophe n'ait pas gardé son bon naturel. Après le premier instant d'effusion il est redevenu roide et guindé comme un homme sans état dans le monde. Au fait, c'est grand dommage, comme dit mon père, qu'il soit le neveu et l'élève d'un certain baron de la Bertenache, que tout le monde reçoit et que personne n'estime. Christophe nous a pourtant bien assurés de la rare probité et de la sincérité de son ami Prosper, mais au fait, que nous importe? »

La lettre de mademoiselle de Chabriant se terminait par mille recommandations inquiètes et

bienveillantes de cette belle Louise à sa chère Lucy.

— « Surtout, Lucy, présente-le bien à notre tante la duchesse, ce noble orgueil; elle sera, j'imagine, bien étonnée de recevoir un diplomate nommé Christophe! »

Quand il eut lu cette lettre, Prosper baissa la tête comme un homme qui vient de s'entendre condamner à être exposé au gibet et marqué d'un fer chaud. Son oncle reprit la lettre et la replaça dans son enveloppe; puis, tout en remettant le cachet avec la douce et chaste initiale *L,* il donna un petit coup d'épaule à son neveu :

— *Je tiens mon infâme*! lui dit-il.

Heureusement la séance fut levée, Prosper serait mort d'un coup de sang.



XI.

A peine Prosper fut-il sorti de cet antre infâme, qu'il prit sa course comme un meurtrier. Le baron ne fit rien pour le retenir, il se croyait sûr de son neveu, à présent. Arrivé chez lui, Prosper voulut pleurer, il n'eut pas une larme; il restait là interdit, éperdu, mourant; il voulait fuir; mais où fuir? dans quel abîme retomber? Et à

présent, comment osera-t-il se rejeter dans les bras de la misère? Ce moment-là fut plus cruel qu'on ne saurait le dire, terrible moment dans la vie d'un homme, quand il se trouve entre la misère et le crime, entre la fausse honte et le déshonneur; alors il se jeta sur son lit et il crut mourir!

Il était plongé dans ce grand désespoir, quand il entendit sa porte s'ouvrir d'une façon si douce et si amicale, qu'il lui sembla que l'espérance en personne ne serait pas entrée chez lui autrement. C'était l'espérance, en effet, c'était Christophe. Il venait dire adieu à son ami, car il partait le même soir, à neuf heures.

— Adieu, Prosper, disait Christophe! toi que j'ai retrouvé hier, je te dis adieu aujourd'hui.

A la vue de son ami, Prosper avait repris courage. Il était sorti tout d'un coup de cet abattement, et tout en écrivant quelques mots sur sa table :

— Tu vas en Angleterre, disait-il à Christophe?

— Comment le sais-tu, Prosper?

— Et tu as une lettre de mademoiselle de Chabriant, à sa sœur aînée, Lucy de Chabriant?

— J'avais l'ordre, répondit Christophe, de ne dire à personne, pas même à toi, où m'envoyait M. le duc. J'ignore qui t'a si bien instruit, mais puisqu'il en est ainsi, je dois avertir celui qui m'y envoie de ne pas compter sur le secret. Disant ces mots, Christophe allait sortir.

— Arrête! s'écria Prosper. Que vas-tu faire? Tu vas te perdre et tu vas me perdre! Je te jure sur l'honneur que ton secret sera gardé et que personne ne le sait que moi. — Christophe, mon ami! tu peux partir.

Et en même temps Prosper appelait son domestique :

— Jean, lui dit-il, vous irez chez M. le baron Honoré de la Bertenache, et vous lui direz que j'ai laissé là une lettre pour lui, et que tout ce qui est ici lui appartient, et que je pars pour ne pas revenir.

Puis il entraîna Christophe dans la rue :

— Viens, Christophe, lui dit-il.

Une fois dans la rue, Christophe arrêta Prosper ?

— Où vas-tu, Prosper? et pourquoi ce désespoir? Et qu'as-tu dit? que tu partais? que tu disais adieu à ton oncle? que tu renonçais à ta fortune? Mais, cela n'est pas possible, n'est-ce pas?

—Et pourtant rien n'est plus vrai, Christophe, Tu me vois à présent seul, ruiné, sans espoir, sans famille, sans toit et sans pain; plus pauvre que le plus pauvre mendiant de la rue; voilà à quelle misère les bontés de mon oncle m'ont réduit!

—Non, Prosper, disait Christophe, il n'en sera pas ainsi; je n'ai rien, je ne suis rien, mais j'ai une protectrice qui te tendra la main comme elle me l'a tendue. Elle est si bonne! Veux-tu que je te mène à elle, Prosper? Veux-tu que je lui dise de t'envoyer à Londres à ma place, tu feras mieux que moi, j'en suis sûr? Allons, allons, du courage, mon enfant, la Providence est grande. Tiens d'abord, voici, pour commencer, de l'argent que t'envoie ta mère, et que je t'ai gardé bien fidèle-

ment, parmi les dangers et les misères du grand chemin.

En même temps l'innocent Christophe tirait de sa poche les écus de six francs tout neufs que lui avait remis madame Chavigny le jour de son départ. A la vue de ce pauvre et noble argent maternel, qui représentait tant de travail et d'économie, à la vue de ces pièces d'une monnaie passée de mode dont Paris voulait à peine, et qu'il eût rougi de donner même à un pauvre, hier encore, lui, Prosper, Prosper se sentit ému jusqu'aux larmes; et il laissait ce noble argent dans la noble main de Christophe, et il pensait à tout ce que Christophe avait souffert plutôt que de toucher à cet argent!

— Mais prends donc ton argent et viens avec moi chez ma noble maîtresse, disait Christophe.

En ce moment Prosper était peut-être sur le grand chemin de la vertu. Il pouvait suivre Christophe; il pouvait aller implorer le secours de mademoiselle de Chabriant, il pouvait, au besoin, se faire le domestique de son ami et suivre pas à

pas sa fortune; je ne sais quelle mauvaise honte l'arrêta. Il avait été si mal dressé par son oncle, et le sophisme était déjà entré si avant dans son cœur, qu'il avait peur des fortunes qui se font lentement et qui demandent du labeur. Il voulait une fortune rapide, soudaine, et cependant une fortune honnête, mais honnête dans les idées du monde. S'il ne voulait pas s'en reposer sur l'infamie pour parvenir, il ne voulait pas non plus se fier à son mérite, et tout d'un coup l'idée lui vint qu'entre l'infamie et le travail, il y avait pour lui un moyen-terme de faire sa fortune, et que ce moyen, c'était le hasard. Triste idée; mais elle devait venir à ce jeune homme à défaut d'une idée plus funeste! Le hasard, ce roc mouvant auquel s'acrochent toutes les ambitions misérables; marée décevante, au-dessus de laquelle peu surnagent. Justement, à force d'avoir marché sans savoir où ils allaient, ils se trouvaient, Christophe et Prosper, au coin de la rue de Richelieu, à la porte d'une maison habitée par le plus horrible suppôt du hasard. Déjà la maison était éclatante de lumières; tout se préparait là-dedans pour la ruine et pour le sui-

cide de chaque jour. L'habitant de cette demeure s'appelle le Jeu.

— Christophe, dit Prosper à son ami, si tu m'aimes en effet, et si en effet tu veux me sauver, montons là-haut.

Et ils entrèrent dans la maison de jeu.

Pour entrer à la maison de jeu, il y a des conditions qu'il faut remplir. Il faut être majeur ou du moins avoir l'air majeur, autrement la maison vous est fermée. Le Jeu est un bourgeois très-rangé et très-correct, il ne veut pas l'argent non adulte, peut-être parce qu'il sait que les non-adultes ont peu d'argent; le Jeu prend très-volontiers l'argent du père de famille, mais il méprise les menus plaisirs de son fils. A la porte de l'hôtel splendide où il a choisi son domicile, le Jeu examine de la tête aux pieds tous ceux qui entrent chez lui; il regarde surtout la poche des hommes et la toilette des femmes; il faut à cet aimable seigneur une poche bien garnie et une toilette bien décente. Entrez, riches et belles! la femme excite l'or, l'or s'échappe à la voix de la femme; quand la femme agite son éventail, tire son mouchoir brodé ou fait

crier la soie de son soulier, l'or ne se contient pas, il se remue, il s'agite, il faut qu'il sorte. Aussi vous êtes sûr de trouver de l'or partout où il y a des femmes, et réciproquement des femmes partout où il y a de l'or.

Quand ils eurent monté l'escalier de la maison Christophe et Prosper, le Jeu, les toisant d'un air goguenard, les regarda des pieds à la tête, et comme ils avaient l'air assez jeunes l'un et l'autre, le Jeu leur dit :

— Quel âge avez-vous, jeunes gens?

— Nous avons mille louis, répondit Prosper.

C'est là un âge que respecte toujours le Jeu. La porte s'ouvrit à deux battants, et les valets du Jeu prirent à l'avance le chapeau de nos deux joueurs ; c'est la seule chose qu'on soit à peu près sûr de remporter en sortant de là.

Arrivés dans le salon principal, les deux amis se regardèrent interdits ! Qu'allaient-ils faire? Prosper le savait à peine ; mais Christophe lui n'avait nulle idée qu'on pût gagner de l'or au moyen d'une boule d'enfant qui tourne dans une roue, au moyen d'une carte rouge ou noire, il l'ignorait ;

seulement il trouvait que ces salons étaient bien riches, et il se proposait d'en faire la description à mademoiselle de Chabriant.

Prosper comprit cependant qu'il fallait apprendre à Christophe de quoi il s'agissait :

— Écoute, lui dit-il, tu es un enfant innocent et simple; le Ciel sera pour toi. Ton âme est calme et paisible, le jeu aura peur de toi. Tu n'as que des intérêts honnêtes, tu déconcerteras le hasard. Tu tiens entre tes mains ma fortune ou ma misère. Écoute donc, voici l'argent de ma mère, ma noble mere (et il portait cet argent à ses lèvres).

Tiens! tu vas voir là-bas des couleurs sur une table rouge et noire; chaque couleur prend votre argent ou le double; ce n'est pas cela qu'il nous faut. Il ne s'agit pas de doubler notre argent. Que ferions-nous de deux fois vingt-quatre francs! Il faut que tu ailles, les yeux fermés, sur ce tapis là-bas; tu verras des numéros sur ce tapis, soixante-seize numéros, entends-tu? Soixante-seize chances sur une, pour être tout-à-fait un mendiant de la rue. N'importe, il le faut, c'est mon sort; si tu ne joues pas, je joue

Allons, as-tu du cœur? Veux-tu bien jouer ce jeu-là pour moi et pour toi, le veux-tu? le veux-tu? le veux-tu?

— Je le veux, dit Christophe. Tu dis donc qu'il n'y a qu'à mettre cet argent au hasard sur un des numéros de cette table qui est là-bas?



XII.

Ce soir-là il y avait bal et fête à Frascati, c'était grand jeu. Le maître du logis, le Jeu, avait invité l'Opéra à venir prendre ses ébats autour de la roulette ; c'était une ronde infernale. L'or sonnait sous les râteaux, et le violon chantait sous l'archet. Les femmes montraient leur gorge nue ; et les hommes se meurtrissaient le sein. On ne

regardait pas les femmes parées, on regardait l'hôte du logis, le Jeu. On ne regardait pas ces fleurs, cette gaze, cet or, ces diamants, ces bas à jour; on regardait le Jeu tout sec; on courtisait le Jeu, on baisait le bas de sa robe fangeuse; on regardait avidement sa poitrine étique et son œil cave, à côté de ces femmes si belles et si jeunes et de ces seins si frais. Les femmes elles-mêmes ne regardaient pas les femmes; elles regardaient le Jeu. Les femmes n'avaient pas un seul coup d'œil pour les glaces transparentes, elles regardaient le Jeu. Le Jeu, hideux sultan, était là dans son sérail, jetant son mouchoir à la première venue. C'était à voir hideux et sublime! La corruption s'oubliait; le vice s'oubliait, tout s'oubliait pour plaire au maître. Le Jeu, silencieux vieillard, ne daignait pas même témoigner un désir, pas même sourire, pas même voir; le Jeu était aussi préoccupé que les autres; il regardait le jeu!

Quand donc Christophe entra dans cette vaste salle, aussi simple et aussi calme que s'il fût entré dans sa petite classse d'Ampuy, pas une femme ne vit Christophe. Les rangs étaient serrés autour de

la table. Christophe prit son argent, et, par-dessus les fraîches épaules d'une danseuse, il le jeta sur un chiffre, au coin du tapis; il ne vit pas même sur quel chiffre. Que lui importait le chiffre? Prosper lui avait dit : Jette là cet argent! et il l'avait jeté. A peine comprenait-il pourquoi, et il lui eût été bien difficile de répondre si on lui eût demandé ce qui allait arriver?

Cependant ces écus de six livres, jetés avec tant de sang-froid, attirèrent quelque attention sur Christophe. Il avait l'air si peu ému, que le Jeu pensa que c'était un honnête garçon qui voulait se débarrasser de cette monnaie ridicule.

Christophe gagna. Il franchit d'un seul coup ces soixante-seize chances ; il gagna.

Calculez la somme.

La danseuse calcula si bien et si vite qu'elle se retourna vers Christophe, et qu'elle lui fit un très-agréable sourire. Mais Christophe ne la regardait pas.

Quand le Jeu vit que le nouveau-venu était en fonds, il lui donna une place à sa table, il lui fit apporter un fauteuil pour qu'il fût plus à l'aise ; Chris-

tophe prit place, et alors commença entre lui et le Jeu une lutte singulière. La lutte de deux joueurs aussi calmes l'un que l'autre, la jetée d'un dé d'ivoire contre un autre dé, la lutte du hasard contre le hasard. Le Jeu avait changé en or l'argent de Christophe, Christophe jeta son or sur la table du Jeu comme il avait jeté son argent. Bientôt après, le Jeu changea l'or de Christophe contre des billets de banque. Le sang-froid de Christophe redoubla, et il jeta son papier comme il avait jeté son or. Même il ne comprenait guère à quoi pouvait être bon ce papier, au bas duquel on lit : *Peine de mort !* Horribles mots qu'on dirait être écrits par le Jeu en personne sur la pierre d'un tombeau de Clamart. Et cependant, à chaque minute nouvelle, Christophe amoncelait devant lui une fortune. Et cependant, à le regarder de bien près, comme le regardaient les femmes et les joueurs qui étaient là, on ne pouvait rien découvrir sur son visage, sinon une espèce d'ennui et de dégoût, que nul en ce lieu ne pouvait s'expliquer, pas même le Jeu. Que va dire mademoiselle de Chabriant ? pensait Christophe.

Mais le Jeu, voyant ce jeune homme qui se mettait si peu en peine de ses faveurs, s'amusait à l'en accabler.

Ce vieillard, qu'on appelle le Jeu, a de si étranges caprices! C'est un de ces vils scélérats gorgés d'or, n'aimant que l'or, toujours prêts à égorger leur femme ou à vendre leurs filles pour de l'or, que vous voyez souvent et en même temps dans les deux extrêmes. Une fois que le Jeu, cet avare usurier, est devenu prodigue, sauve qui peut! Tout à l'heure il a fait vendre à l'encan le berceau de l'enfant, il a forcé le père de famille à porter au Mont-de-Piété les instruments de son travail; il a jeté la misère et le désespoir dans deux ou trois générations passées, présentes ou à venir : il a vu d'un œil sec ces grincements de dents et ces pleurs, et ce pain tout sec. C'est un misérable si avide et si ignoble, le Jeu! C'est un stoïcien si épouvantable et si cruel, le Jeu! Il rit en silence, il se passionne en silence, il vole en silence. Amenez-lui une belle femme ou un vieillard ignoble, il prendra avec le même sang-froid la dépouille du vieillard et la dépouille de la belle femme; il arrachera au vieillard ses faux cheveux, son faux râtelier, son

habit, son épée inutile et rouillée, jusqu'au gant qui recouvre sa main de bois. Il arrachera à la belle femme son cachemire, sa blanche dentelle; il détachera son collier de perles de son cou de perles; il brisera la boucle d'or à sa fragile oreille pour en avoir le rubis; il meurtrira ses doigts effilés et délicats, chargés de gages d'amour, pour fondre au creuset ces gages d'amour; et une fois le vieillard tout nu et la belle femme toute nue : A la porte, le vieillard! dira le Jeu; à la porte, la belle femme! dira le Jeu. Oh! c'est un impitoyable scélérat! Vous aurez beau le supplier, pauvre belle femme toute nue, vous aurez beau vous mettre à genoux devant lui et lui tendre vos bras dépouillés de leurs bracelets, et vos mains dépouillées de leurs bagues, et votre sein privé de parure, et lui demander asile pour la nuit ou seulement le manteau de son cocher pour vous couvrir! asile, manteau de livrée et même la pitié, cette chose qui ne coûte rien, le vieillard vous refusera tout! Il s'appelle le Jeu!

Et cependant, comme je le disais, le Jeu, ce vieillard toujours jeune, a de singuliers caprices;

cette nuit-là, il a dépouillé tout le monde tant qu'il a pu ; le diplomate et la danseuse, ces deux extrémités sociales qui se donnent la main sans rougir, ni l'un ni l'autre, de leur égalité d'une heure. A présent le voilà qui entasse l'or devant notre jeune homme. Prends-en, en voici; prends de l'or! Christophe entassait l'or devant lui, sans choix, sans plan, comme autrefois, quand il était enfant, il ramassait, sur les bords du Rhône, les petits cailloux.

A l'heure qu'il est, Christophe jouerait encore et gagnerait encore de l'or, si Prosper ne lui eût pas frappé sur l'épaule, en lui disant : — C'est assez!

— Tu as bien fait, disait Christophe, car voici déjà dix heures; j'ai sommeil, et il faut que je sois levé demain avant le soleil.

Il remit à Prosper cinq ou six poignées de ces billets et de cet or; après quoi il se secoua les mains, comme un homme qui a touché de la vile poussière, et qui peut donner la main à mademoiselle de Chabriant.

Les femmes et les joueurs, entendant cet homme

si riche qui parlait d'aller dormir, se regardèrent entre eux épouvantés !

Christophe et Prosper reprirent leur chapeau et descendirent l'escalier. Comme ils traversaient la cour, Prosper rencontra son oncle, qui lui dit tout bas :

— Vous êtes un joueur, et vous n'avez pas voulu être un espion !

Prosper ramena Christophe jusqu'à l'hôtel Chabriant.

— Et maintenant, que vas-tu devenir? disait Christophe ?

— A présent je suis le maître du monde, répondait Prosper.



XIII.

Naturellement, Prosper était moins calme que Christophe. Cette fortune inattendue, cette fortune qui était à lui, lui donnait à penser. A présent que fera-t-il, et comment pourra-t-il forcer ce monde, qui n'a pas voulu de lui, à l'accepter enfin?

Ceci fut le sujet d'un long dialogue que Prosper

tint avec lui-même, en se promenant lentement sur les boulevarts.

Véritablement, se disait-il, il ne s'agit pas ici de déclamer contre la société qui ne te devait rien, ni contre ton oncle qui ne t'a donné que ce qu'il avait. De quel droit en effet voudrais-tu qu'un espion, un briseur de cachets fît de toi un galant homme? De quel droit aussi voulais-tu que les hommes fissent quelque chose pour toi, toi qui ne pouvais rien faire pour les hommes? Le monde est un commerce dans lequel il faut donner quelque chose pour recevoir quelque chose, et encore, comme dans tous les commerces, faut-il avoir une position avantageuse pour débiter sa marchandise. Tes plaintes contre l'état social sont injustes; elles sont plus qu'injustes, elles sont inutiles. De quel droit, je te prie, voudrais-tu que toi, négociant de la petite ville d'Ampuy-sur-le-Rhône, tu fusses aussi achalandé qu'un autre négociant comme toi de la rue Vivienne? A quoi profiterait à celui-ci sa belle boutique, devant laquelle passe toute la ville, s'il ne doit pas y mieux réussir que toi dans ton échoppe d'Ampuy, obscurément appuyée contre

les murs de l'église? Ne te plains donc pas, Prosper, de ce que tu appelles ta mauvaise fortune, c'est une chose juste et nécessaire; juste, parce que les hommes ne t'accordent encore que ce que tu t'es donné à toi-même; nécessaire, parce que la mauvaise fortune présente, te sera plus tard une sauvegarde pour ta bonne fortune à venir.

—Heureusement, reprenait Prosper, mais Prosper le joueur, qu'à présent j'ai ouvert, moi aussi, ma boutique dans un beau quartier. Frascati est une belle et somptueuse boutique, c'est là l'emplacement que j'ai choisi. Vive Dieu! les chalands et les jolies filles de comptoir ne me manqueront pas!

— Et c'est là justement, répondait Prosper l'avisé à l'autre Prosper, et c'est là justement ce qu'il faut éviter. Le jeu, vois-tu, c'est une ressource comme la corde à laquelle on va se pendre; il est arrivé une fois ou deux que la corde a cassé, et que le supplicié en tombant a fait rouler un trésor à ses pieds; mais la chose est rare. Presque toujours la corde tient bon, et le pendu reste à la corde jusqu'au lendemain. Ainsi donc plus de jeu

pour toi, qui es de la foule et qui ne pourrais plus jouer que comme joue la foule, en tremblant, le remords au cœur, et poursuivi des mille et une terreurs d'existence, qui gâtent encore plus le jeu d'un homme que le sang-froid et le refait de la banque contre laquelle il joue. D'ailleurs, le vice secondaire n'a jamais été un moyen de fortune, même à Paris. Même à Paris, il n'y a jamais eu que ceux qui étaient à la tête d'un vice qui en ont retiré fortune et gloire quelquefois ; les subalternes, en fait de vices, ont toujours fini misérablement. Le fermier des jeux va en carrosse, le ponteur expire à l'hôpital : ne pense donc plus à retourner au jeu. Puisqu'il t'a souri une fois quand tu ne songeais pas à lui plaire, ne songe plus à lui redemander ses trompeuses faveurs ; sois donc un homme, et sache profiter de la fortune !

Tu as gagné 150,000 francs, cette nuit, avec l'argent de ta mère ; garde-les comme si c'était l'héritage de ta mère ; retourne à Ampuy, Prosper, retourne à ce village où chacun te connaît et te salue ; va te reposer de ton année de jeunesse sous les vieux pins avec lesquels on a

fait ton berceau, avec lesquels on fera ta bière; marie tes 150,000 francs, à 30,000 que t'apportera la fille du médecin ou du maire de ton village. Vous serez riches et heureux autant qu'un ménage peut être riche et heureux à Ampuy, où vous êtes nés; vous aurez des enfants qui prendront après vous les 150,000 francs de leur père, les 30,000 francs de leur mère; vous aurez les plaisirs du dimanche, les fêtes de la famille, les inquiétudes de la paternité, toutes les douleurs de l'enfantement, toutes les joies de ce paradis terrestre qu'on appelle un mariage bourgeois. Tu marieras tes sœurs, et ta mère te bénira. Cela n'est-il pas bien sage et bien heureux, Prosper?

A quoi l'autre Prosper, le Prosper parisien, répondait en toute hâte : —Le village! le village! suis-je donc fait pour le village? Eh! de quel droit m'imposer cette vie bourgeoise que j'ai rejetée une fois déjà et qui ne peut plus me réussir? Retourner à Ampuy, après avoir passé par Frascati, c'est impossible! Relever les murs de ma maison paternelle avec l'argent des joueurs, c'est impossible! Marier cet infâme argent à la chaste dot

d'une innocente fiancée, c'est impossible! Ce serait là un accouplement horrible; ce serait là un grand crime et une grande honte. Non, non, je ne vais plus aux bords du Rhône, non non! Je ne veux plus m'exposer à entendre toute ma vie les rugissements des passions parisiennes, de l'ambition parisienne, de la folie parisienne; non, non! je ne veux pas regretter ces nuits étincelantes de mille feux pendant les obscures nuits de douze heures de mon village; non, non, je ne veux pas pleurer toute ma vie ce bruit extravagant de la foule, plongé que je serai dans le monotone silence de ma maison recouverte d'ardoises et revêtue d'un cep de vigne. Il y a deux jours encore, quelque honnête homme serait venu et m'aurait donné cette fortune, il me l'aurait donnée innocente et pure, que je serais allé, avec joie et bonheur, loin, bien loin de la ville pour y jouir en paix, jusqu'au dernier jour, de ma pauvre fortune; mais à présent que la fortune a perdu son innocence pour moi, la médiocrité de la fortune a perdu tout son charme; à présent que je ne puis plus avoir une fortune honnête, il faut que je sois le maître d'une grande

fortune, il faut que je me mette à la tête d'un vice : donc va pour le vice! puisque aussi bien la vertu ne me réussit pas.

— Prends garde, Prosper, prends garde, disait la conscience, prends garde de devenir infâme, tu as appris aujourd'hui même que c'est un pas glissant. Elle est bien légère, sais-tu, la limite qui sépare le vice de l'infamie, la grande fortune du déshonneur? prends garde! Prosper.

— Aussi vrai que je suis encore un honnête homme à présent, répondait Prosper, je ne cesserai jamais d'être un honnête homme! ne crains pas que je sorte de mon principe de vertu qui est gravé là dans mon âme; mais je veux sortir de ma médiocrité bourgeoise, je le veux à tout prix, je veux entrer dans le monde à tout prix; que ce soit le hasard ou mon esprit qui m'en fournisse les moyens, peu m'importe. Déjà le hasard m'a bien servi ce soir, j'imagine; il m'a fait riche pour un jour, c'est tout ce que je veux. Il m'a offert le premier échelon pour m'élever, c'est à moi de trouver les échelons suivants, c'est à moi de bien finir ce que le hasard a si bien commencé.

Tel fut ce monologue dans lequel le bon et le mauvais principe de Prosper se défendirent l'un l'autre avec tant de chaleur. Comme cela était prévu, le mauvais principe l'emporta. Le village fut vaincu par la ville, la paix bourgeoise céda le pas à l'ambition.

Allons, se dit-il, il faudra que je rentre dans le monde par une nouvelle porte. Grand Dieu, protége-moi cette fois comme tu as protégé Christophe! Fais-moi seulement trouver une femme aussi belle que mademoiselle de Chabriant!



XIV.

Le lendemain de ce jour mémorable, Christophe et Prosper sortirent de Paris, presque à la même heure, mais par deux chemins différents. Christophe avait pressé dans ses mains la main de Louise, et il emportait dans son âme du bonheur pour toute sa vie. Prosper partait seul, sans sou-

venir, sans amour, sans regrets et presque sans but. Ce fut avec une rage qui tenait du désespoir, qu'il prit congé de cette grande ville, où il n'avait pu devenir quelque chose, ni par la misère, ni par l'opulence; ni par le vice, ni par la vertu; et qui en dernier résultat ne lui avait offert que de l'infamie. Maintenant il allait chercher avec haine une vengeance contre ce Paris qui n'avait pas secondé son ambition après l'avoir soulevée.

Mais avant de passer les portes, il fit arrêter ses chevaux, et du fond de sa voiture il se mit à regarder Paris avec autant de mépris qu'il put en trouver dans son regard et dans son âme; car il voulait lui rendre mépris pour mépris, dédains pour dédains; car il voulait montrer à cette ville égoïste combien il l'avait comprise, et combien il s'était initié aux mystères de son admiration et de ses respects. Naguère il était arrivé à ce Paris, ignorant des choses de ce monde, timide comme un pauvre enfant à son premier rendez-vous d'amour chez une vieille femme; naguère il avait sollicité à mains jointes les plus légères faveurs de cette immense prostituée, Paris; mais les moindres fa-

veurs lui avaient été refusées ; mais lui, jeune et beau, n'avait pas obtenu un sourire, pas un regard, pas un geste qui lui dît : *Je te sais là!* rien! Il avait frappé à toutes les portes, pas une porte ne s'était ouverte ; il avait vu venir à lui la misère, hideuse et lente, pas un bras ne s'était étendu entre lui et la misère ; il avait mis au service de ce monde impur tout ce qu'il avait d'esprit, de génie, de talent et d'âme, et dans ce monde personne n'avait accepté ni son âme ni son génie, personne n'avait vu ni ses larmes ni son désespoir. Il n'y avait dans cette immense ville qu'un espion, qui était son oncle, qui lui eût tendu une main charitable, mais pour en faire un espion comme lui, et une autre personne infâme, qu'on appelle le Jeu, qui lui eût fait un bon accueil, mais sans doute pour le dévaliser plus tard! Ainsi donc avant de partir, il jeta, non pas une malédiction sur Paris, mais un dernier regard qui valait une malédiction.

Où il allait chercher sa vengeance? Je vais vous le dire, il allait en Italie. Il n'y a en effet aujourd'hui qu'une nation dans le monde assez finie, assez heu-

reuse, assez esclave pour qu'un homme d'esprit et de sens y puisse encore trouver facilement ce que cherchait Prosper; cette nation, c'est l'Italie. Comme chacun est noble là, et qu'ils naissent tous fils de princes par la volonté du ciel, l'Italie a remplacé la noblesse par l'art; comme tout le monde est pauvre en Italie, l'Italie a fait de la beauté sa richesse. Après avoir passé par toutes les grandeurs, l'Italie s'est arrêtée enfin dans la seule grandeur impérissable, la supériorité de la pensée et de la forme; elle a remplacé la liberté de l'aristocratie qui lui manquait par la liberté de l'artiste, par la supériorité de l'artiste, toutes deux immortelles. Noble et beau pays! si triomphant dans sa défaite! Les Italiens de nos jours ne ressemblent pas mal à ces nobles exilés de la Sibérie, qui comprennent tous les malheurs et qui se mettent au niveau de tous les événements, à force de dénûment et de malheurs personnels! l'Italie, riant exil de l'artiste, l'Italie, vaste désert de l'artiste! voyez-les tous, comme ils passent les Alpes à pied, un bâton à la main! Ils s'en vont chercher sous le beau ciel bleu là-bas, et au murmure des lacs, le pre-

mier échelon de leur gloire. L'artiste est un oiseau de passage qui vient oublier sous le chaud soleil les nuages grisâtres du Nord. L'Italie! l'Italie! terre féconde en grands hommes, c'est la terre bonne mère que touchait le géant épuisé, et dont le contact lui donnait des forces toutes nouvelles et un cœur tout nouveau!

Mais Prosper n'y allait pas en artiste; il était déjà trop savant et trop vicieux pour être un artiste : il faisait le voyage d'Italie comme personne ne l'a fait, excepté les prêtres, depuis long-temps, dans un but d'ambition toute matérielle. L'Italie, pour lui, c'était l'antichambre du ministre de l'intérieur, rien de plus; il faisait ce grand détour pour arriver plus vite au conseil d'état, le malheureux! Il eût brisé Saint-Pierre de Rome pour attirer l'attention d'un huissier de la chambre, le malheureux! Plus d'Italie pour lui, plus de Rome! plus Naples, plus Venise! plus rien de ce monde épanoui là-bas depuis Virgile, monde toujours nouveau, le malheureux! Il connaît trop Paris pour se plaire à Rome, il sait trop la France pour comprendre l'Italie; il est trop poursuivi par les

préoccupations ambitieuses pour s'abandonner aux préoccupations d'artiste. Aussi c'était pitié de le voir errant dans ces belles ruines sans les comprendre, sans s'y intéresser, sans les voir.

De nos jours le positif a tué l'idéal, le monde réel a tué le monde poétique. Ce jeune homme que vous avez vu si naïf et si heureux à son premier voyage sur le Rhône, admirant les moindres pierres du grand chemin, le voilà au milieu de Rome sans admiration et sans poésie. Il a passé à travers l'Allemagne pour aller à Rome, Venise aussi, il vit Venise comme il avait vu Rome, il trouva que c'était une ville entourée d'eau, où le fait étouffait l'idée, où la réalité tuait la pensée. Il prit en pitié cette mer, qui est l'univers pour les nations florissantes, qui est une prison pour les peuples appauvris; comme aussi à Inspruck, il s'amusa du tombeau des empereurs d'Autriche, il trouva partout sur son chemin une sotte odeur de vieux saints et de foins nouveaux; il monta les montagnes du Tyrol, jusqu'au moment où les femmes ne *te* saluent plus, mais vous saluent; dans la ville de Trente, il s'amusa à rechercher les vieilles robes

des membres du concile sur les fraîches épaules de tant de jeunes filles moitié agneaux et moitié roses, qui le regardaient en ricanant; à Vérone, au milieu de tous ces souvenirs mêlés et confondus de Rome, de Byzance et de la Germanie, non loin de la maison des Capulets et des tombeaux de la famille Scaliger, il alla voir jouer une farce italienne, et il applaudit beaucoup *Pantalon* et *Trufaldino*. A Milan, il eut à peine un coup d'œil pour ce dôme achevé par Bonaparte; de Milan à Marengo il n'y a qu'un pas, c'est là que Bonaparte s'énivra si fort à la coupe de la gloire, qu'il fit ce rêve éveillé de premier consul, d'empereur et de maître du monde, jusqu'à ce qu'il se réveillât à Sainte-Hélène. Marengo! sur ce champ de bataille tout sanglant, la liberté italienne célébra son mariage avec la liberté française. Hymen d'un jour! Mais à quoi bon vous raconter tous les blasphèmes de Prosper? Ne vous ai-je pas dit que ce qu'il était venu chercher en Italie, ce n'était pas l'Italie?

Il s'était dit en partant que, puisque la société française était ainsi faite, qu'on pouvait y réussir

par tous les moyens extraordinaires, ce moyen-là fût-il un vice, il saurait, lui aussi, trouver son vice pour réussir. En général, le vice qui réussit, tout difficile qu'il est à rencontrer, est plus facile encore à découvrir que la vertu qui réussit. Ajoutez à cela que c'est un moyen plus éclatant, le vice. On le voit tout de suite, on l'estime, on le fête, on le juge à sa juste valeur. Il se montre, et tout à coup les flatteurs et les courtisans lui arrivent en foule; il commande, et la foule obéit; il passe, et la foule se range. La foule sourit avec le sourire du vice, elle pleure avec ses larmes, elle s'emporte avec sa colère, elle s'agenouille quand il prie, elle blasphème quand il blasphème; le vice est le dieu de la foule; c'est plus que son dieu, c'est son héros. La foule est faite pour le vice; elle le connaît, elle le sent, elle l'apprécie, surtout elle l'aime; heureux qui peut commander en maître au maître souverain de la foule, le vice! Tel était le plan secret de Prosper.

Mais où le trouver le vice qui règne en maître? comment, malgré les plus grandes précautions, ne pas tomber sur un vice vulgaire? comment en

imposer à la foule qui se connaît si bien en supériorités de ce genre? Ces sortes de calculs sont les plus dangereux de tous. Le vice qui réussit, c'est du succès; le vice qui se trompe, c'est de l'infamie. Comment réussir?

Je vous ai dit que Prosper y allait de sang-froid. Il voulait réussir à tout prix : aussi fut-il attentif à outrance. Cette molle société italienne, ces plaisirs faciles, et cette poésie légère comme l'air, et qui entre dans l'âme par tous les pores, comme la senteur des roses; cette langue toute habillée de satin et d'or, chargée de perles et qui chante en dansant; ces chefs-d'œuvre sous le soleil et sous la terre, tout vivants, tout émanés de la lumière d'en haut; ces vieux siècles imberbes encore, grâce à la pureté de l'air, ce calme officiel dans cet univers qui remue; ces passions si jeunes dans ce monde si vieux; cet assemblage inouï de prestiges et de réalités, rien de tout cela ne put distraire Prosper de son étude et de son but. Il voulait trouver un vice auquel tous les hommes fussent forcés de rendre hommage, il le trouva. Ce fut un beau jour pour lui.

Il avait été longtemps à sa recherche. Il avait fouillé avec soin la haute et la basse société, sans faire lever l'animal qu'il cherchait à la trace. Il trouvait bien, il est vrai, à chaque pas des vices séducteurs au premier abord; mais, vus de près, il se trouva que c'étaient des vices trop abandonnés à l'heure présente, des vices heureux d'être des vices, sans ambition, sans prévoyance, sans souci, sans courage, des vices passionnés, des vices amoureux, des vices de femmes italiennes, véritablement. Que faire avec de pareils vices? Comment les gouverner? comment leur faire comprendre un plan quelque peu difficile? comment les amener à un but éloigné quelque peu? Quelles ressources devaient lui offrir ces cires molles qui ne veulent être pétries que par le plaisir d'aujourd'hui, sans jamais songer au lendemain? Le vice de l'Italie est comme ses poëmes, disait Prosper, il est éclatant, il est jeune, il est spontané, il ne dure qu'un jour.

Or, il voulait un vice qui pût durer longtemps; il voulait un vice qui pût résister à la furie française; il voulait un vice de sang-froid surtout et

prévoyant, je vous ai déjà dit qu'il le trouva.

Comment il le trouva et où il le trouva, peu nous importe. Qui le sait d'ailleurs? je n'en sais rien pour ma part. Le trouva-t-il agenouillé à la chapelle devant les vierges de Raphaël ou les Christs de Salvator? Le trouva-t-il au théâtre, penché sur le bord d'une loge, l'âme et les yeux ouverts à la musique de Rossini? Le trouva-t-il dans quelque villa en ruines, au milieu d'un bosquet de jasmin, toujours jeune parmi les ruines? Était-il l'enfant d'un prince, la nièce d'un prélat, la fille d'un réfugié, ou bien le nourrisson d'un couvent ou d'un théâtre, qui le sait?

Peut-être était-il tout cela à la fois, prince, prélat, politique frondeur, artiste et moine, grande dame et danseuse. Car c'était un vice du premier ordre, un vice de pur sang italien; et dans le vice italien il y a de tout cela, noblesse, clergé, art et poésie, et vagabondage de tout genre. Pour tout dire, c'était un vice aussi beau que la vertu.

Moi qui vous parle, je l'ai connue la femme qui consentit à suivre Prosper et à s'abandonner à lui corps et âme, et à lui servir dans sa course nou-

velle comme ces beaux fruits d'or avaient servi le rival de la belle Atalante. Il est en effet impossible d'être plus séduisante et plus belle. L'œil est noir, le cheveu est noir, la peau blanche, le cil très-long, la dent éclate, la lèvre aussi; le sein bat, l'épaule est ronde et glissante, veloutée à l'œil, rude, je crois, au toucher, brûlante à coup sûr. Vous avez vu sur le sable un souffle, c'est son pied; sa main est petite et vive, on la voit, on ne la voit plus, c'est comme son regard. Et puis si frêle, et si pliante, et si nerveuse, et si immobile quand elle veut! et dans sa poitrine son souffle est si inégal! Il y a tant de souffrance, et d'innocence, et de pudeur dans toute sa personne! elle a tant l'air d'être une vierge! Que de fois vous et moi, dans un théâtre, nous l'avons tenue sous notre regard, cette femme! attentifs à son moindre geste, au moindre pli de sa peau si blanche, au moindre souffle de ses lèvres si vermeilles! Comme nous avons oublié tout autre spectacle, pour être attentifs à celui-là, au plus beau spectacle de ce monde, le beau visage d'une belle femme d'esprit.

Comment Prosper Chavigny la décida à le sui-

vre, elle si fêtée et si répandue, et par quels irrésistibles arguments il lui persuada d'abandonner son hiver de Venise et son printemps de Naples; encore une fois, je vous dis que je n'en sais rien, que je n'y puis rien comprendre, et que je m'en étonne tout comme vous.

D'autant plus que cette association entre elle et Prosper fut une association toute de sang-froid. Ils arrangèrent entre eux une espèce de maison de commerce dont la passion fut exclue. Il voulait bien compromettre tous les autres avec elle, mais lui, il aurait rougi de se compromettre. Il lui expliqua donc de son mieux ce qu'il attendait d'elle. Elle allait venir avec lui à Paris, dans la foule, au milieu et bientôt au-dessus de la foule! Elle allait être belle de toutes ses forces! Elle allait faire bonne et longue provision d'ironie amère, d'esprit sceptique et de coquetterie de tous genres; ce sera là sa pacotille, sauf à lui à l'exploiter. Surtout elle allait se mettre à mépriser de toutes ses forces l'espèce humaine, les grands seigneurs, les courtisans, les puissants du monde. En un mot, il la dressa à cracher au nez de l'espèce humaine, à peu près comme le

chevalier du Rhode, vainqueur du dragon, avait dressé ses chiens à dévorer le ventre du monstre qu'il allait combattre.

Comme l'Italienne était très-belle, elle fut très-attentive à ces leçons; il fallait être si belle pour les comprendre et pour les mettre en pratique, ces leçons!

Quand elle eut jeté son dernier regard sur l'Italie, pour qu'elle fût bien sûre qu'elle n'avait rien à regretter en Italie, excepté la Madone; — quand elle eut bien comparé en silence les biens qu'elle abandonnait pour les luttes qu'elle allait chercher; ici l'amour, la musique, le soir, le lac, les rêves; là-bas l'hiver, le froid, l'ambition, toutes les fourberies, toute la force; ici des hommes si facilement heureux; là-bas des hommes ennuyés et si difficiles à tromper! la vie à Naples, la lutte à Paris! elle se sentit tout animée à la seule idée de ces grandes luttes qu'elle allait soutenir, n'ayant pour second qu'un faible jeune homme. La tâche lui parut belle, et elle n'hésita plus.

Cela lui parut beau en effet à cette jeune femme, de passer les Alpes pour venir tout exprès en

France faire la fortune d'un homme venu de France ; cela lui parut beau de venir, elle, la Napolitaine, révéler au monde parisien le mérite d'un homme de Paris. Jamais peut-être pareille ambition n'avait saisi une femme ; jamais une femme n'avait imaginé de venir de si loin et d'être aussi belle tout exprès pour mettre en lumière les talents d'un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui ne l'avait recherchée que pour l'exploiter, comme on ferait d'une terre en friche, uniquement à son profit.

Alors vous concevez bien que cette femme, ayant une fois rencontré la seule raison qui décide les femmes aux grands sacrifices, la raison poétique, elle n'hésita plus ; elle partit, et les voilà tous deux en chemin pour la France.

Jamais, depuis que la conquête française était venue à Rome pour ravir au Musée de Paris les chefs-d'œuvre de l'art antique, on n'avait pris autant de soins que s'en donna Prosper pour le chef-d'œuvre italien qu'il emportait. Jamais on n'entoura une plus belle statue de plus de ménagements. Prosper l'abritait contre le grand jour, sa belle Italienne,

pour qu'elle arrivât plus éclatante à Paris. Il lui permit de marcher à peine, même dans l'ombre des montagnes, de peur que son pied ne se déformât. A peine souffrait-il qu'elle ôtât son gant, par respect pour la blancheur de sa main; et puis en chemin il parait son esprit de toutes les grâces qu'il pouvait lui donner encore; il lui enseignait les mille et un détours de la langue française, cet italien bâtard, à l'usage des intrigues politiques; il lui enseignait les mœurs étranges et les amours étranges dans lesquels elle allait entrer. Elle, de son côté, pleine d'attention, comprenait vivement, parce qu'elle sentait vivement; elle était tout esprit déjà, comme elle était tout cœur à Rome; elle saisissait si bien toutes les nuances sociales déjà !

Et le soir, car ils allaient à petites journées, quand ils étaient arrivés à la cabane de quelque villageois, il s'inquiétait des moindres détails du repas du soir et du repos de la nuit; il disposait la table et la chambre à coucher avec l'attention d'un jeune époux dans la lune de miel, qui soupçonne que sa jeune femme est enceinte. L'heure venue,

la belle Italienne se mettait à table avec Prosper ; elle s'enivrait à force d'eau fraîche et de saillies ; elle s'abandonnait à sa bonne humeur jusqu'à la folie. Elle était si sûre de son guide que cet abandon même l'amusait, la folle! Aussi elle se mettait à l'aise avec son spéculateur en chef, jetant son voile et son mouchoir, et son pied mignon, et son sourire, et ses bouderies charmantes, à tout hasard et partout où cela pouvait aller!

Et à la fin du repas, au moment le plus tendre, au moment où l'eau qu'elle buvait devenait vin de Champagne, pétillante comme la passion, alors l'Italienne causait moitié italien, moitié français ; langage plus français qu'italien d'abord, plus italien que français ensuite, à mesure qu'elle était plus comprise. Elle était charmante alors! Il la regardait alors pour lui tout seul, lui qui ne l'avait regardée que pour les autres! Que de fois il fut tenté de lui tendre les bras, de lui dire : Je t'aime! sois à moi! et de déchirer son traité de commerce au milieu de la route, et de renoncer à être puissant dix années pour être heureux un jour!

Mais il tenait à l'humilier, ce monde parisien qui l'avait humilié; mais il tenait à lui prouver ce que c'est que son estime, son admiration, sa faveur!

Il le voulait; et alors il reconduisait l'Italienne dans la chambre rouge, aux rideaux de damas. Elle y entrait avec un léger sourire; et lui il allait, en soupirant, chercher un coin dans la grange pour la nuit.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, elle et lui, au commencement de l'hiver.

Ce jour-là aussi rentrait à Paris, par la belle porte, notre simple et habile Christophe. Il revenait de Londres, après avoir accompli en honnête homme une mission difficile qu'aucun diplomate, par métier, n'eût entreprise. Christophe était rappelé à Paris, non par le roi, mais mieux que par le roi; il était appelé par mademoiselle de Chabriant. Sa chaise de poste suivait celle de Prosper, quand l'une et l'autre furent arrêtées à la barrière par les commis de l'octroi. Au nom de Christophe, la barrière ouvrit respectueusement ses deux portes; Christophe entra avant Prosper, mais

sans le voir; et Prosper, déjà mécontent, se disait à lui-même : Qui est donc celui-là qui entre ainsi pendant que moi j'attends le bon plaisir de l'octroi?

En effet, l'octroi était encombré par les nouveaux venus, dont il devait reconnaître la figure et le bagage.

Il y avait une affluence considérable de nouveaux venus aux portes de la ville. C'étaient des marchands qui payaient les droits; c'était un petit Savoyard, pauvre enfant de Chambéry, qui apportait une marmotte de ses montagnes, modeste et dormante marchandise pour son hiver; c'étaient des contrebandiers qui passaient en fraude quelques livres de tabac ou quelques litres d'eau-de-vie, aussi heureux que Louis XVIII quand il reprit sa capitale d'un jour; c'était tout ce qu'on trouve en tout temps aux barrières de Paris, des postillons, des solliciteurs, des curieux, des marchands, des oisifs, des escrocs, des assassins, tout ce qu'il y a dans la ville. Prosper, qui avait la tête à la portière de sa voiture, voyait tout cela sans rien voir;

il ne s'intéressait qu'au petit Savoyard et à sa marmotte que le pauvre enfant ramenait de si loin.

— Pourvu que ta marmotte soit vivace, enfant! pourvu qu'elle ait le jarret assez souple pour te faire vivre! pourvu qu'elle amuse assez les passants! pourvu qu'elle ne soit pas trop vulgaire, ta marmotte! Disant cela, Prosper jetait un regard inquiet sur la belle Italienne qui était à ses côtés.

Elle, l'Italienne, tranquille et calme comme un héros qui emporte une ville d'assaut, attendait patiemment qu'on lui apportât les clefs de la ville. A la voir de bien près, au fond de l'âme, on eût pu facilement deviner qu'elle était sûre de son triomphe. Elle restait au fond de la voiture, sans daigner regarder la ville qui allait tomber à ses pieds. Pas un regard pour Paris! pour Paris! Oh! pensait Prosper, quelle différence entre cette femme qui entre à Paris pour la première fois, et moi, quand j'entrai à Paris pour la première fois! Comme elle est calme, et comme j'étais ému,

moi! Comme elle est peu inquiète de son sort, et comme j'étais tremblant pour le mien, moi! C'est qu'elle est femme, c'est qu'elle est belle et jeune, c'est qu'elle a une valeur réelle, cette femme, ma belle Napolitaine, dans cette ville où toutes les valeurs s'escomptent. Pensant cela, Prosper jetait un regard de mépris sur toutes les marchandises qui entraient dans la ville. — J'ai mieux que cela, et plus beau, et d'un plus sûr débit, pensait-il.

A la fin, vint leur tour d'être examinés par l'octroi. L'octroi, en veste courte, en casquette de loutre et avec un très-niais sourire, ouvrit la portière, et demanda à Prosper s'il n'avait pas dans sa voiture quelque chose qui fût sujet au droit?

La belle Italienne se boucha le nez pour ne pas sentir l'odeur du tabac de régie qu'avait fumé l'octroi.

Prosper dit à l'octroi : — Je n'ai rien à déclarer, monsieur!

L'octroi municipal ferma la portière de la voiture, en faisant un profond salut.

Il courut du même pas après le petit Savoyard

pour inspecter rudement la boîte qui contenait sa marmotte.

La marmotte dormait sur sa paille, aussi insouciante que l'Italienne pour le moins, et presque aussi sûre de son fait.

Stupide octroi ! qui s'avise de faire payer le droit au vin rouge, au bois à brûler, à l'huile à quinquet, au bœuf, au mouton, au veau, qui entrent ! Imbécile ! voici une Italienne de dix-neuf ans, blanche, à l'œil noir, la plus précieuse marchandise dont on puisse faire usage dans cette immense ville, et il la laisse passer sans payer le droit. Imbécile ! Il met un timbre sur un couvert d'argent, un plomb sur un cachemire, et il ne prend même pas le signalement de cette femme ; imbécile ! Imbécile et cruel ! il fait payer au pauvre une prise de méchant tabac, et il laisse entrer librement le vice du riche. Et en ceci, le gendarme est comme l'octroi : voyez le gendarme, il va demander son passeport à ce pauvre escroc qui passe, qu'il inquiétera toute sa vie jusqu'à ce qu'il l'ait envoyé aux bagnes pour cent et un ans, et à cette belle dame qui entre à

Paris, à cette femme qui doit soulever tant de passions mauvaises, exciter tant de désirs funestes, bouleverser tant d'existences, aiguiser tant de glaives; à cette femme, le gendarme, aussi poli que l'octroi, ne dira même pas : *Où allez-vous?*

Imbécile gendarme! imbécile octroi!

Prosper triomphait déjà des portes de Paris. Sa voiture entra dans la ville au grand galop. Paris est à lui à présent.

Il descendit dans la rue la plus vicieuse, et par conséquent la plus puissante et la plus riche de Paris : il se logea vis-à-vis l'hôtel de son ancien patron, le Jeu. A présent il pouvait le narguer, tous les matins, de sa fenêtre. A présent il était sûr de lui enlever, quand il le voudrait, ses meilleures pratiques. Il ne s'agissait plus pour Prosper que de bien préparer son triomphe et sa victoire, cette fois.

Il faut vous dire qu'à peine arrivé dans l'hôtel somptueux où il voulait loger, Prosper sentit l'influence déjà visible de sa conquête encore invisible. L'Italienne était si belle que l'hôtesse, elle-même,

prit confiance en Prosper sur la figure de sa femme. L'hôtesse ne prit aucune précaution pour savoir ce qu'était Prosper, et s'il avait un titre, et s'il était riche? Prosper, aux yeux de l'hôtesse, avait mieux qu'un titre, mieux qu'une fortune, il avait sa femme. Cette femme, c'était une valeur aussi réelle qu'un diamant d'une belle eau au doigt d'un juif polonais. Tous vinrent donc au-devant de Prosper, l'hôtesse et l'hôte, les valets et les maîtres. On lui donna le plus bel appartement de la maison; on n'aurait pas mieux reçu, dans cette maison, un émigré de Coblentz qu'on y reçut Prosper.

Après les premiers jours de repos, Prosper prit une maison à lui. Tout lui réussit à souhait, grâce à son talisman. Heureux et puissant talisman! Cependant on n'avait vu encore que le coin de son voile, sa main gantée, son pied dans la pantoufle verte; moins que cela, on avait à peine entendu sa voix et son élégant patois toscan; à peine avait-elle jeté autour d'elle quelques-uns des parfums de sa chevelure. N'importe; le charme opérait déjà. Le propriétaire de la maison loua sa maison au prix que voulut Prosper; le marchand de chevaux

vendit ses chevaux au prix et au terme que demandait Prosper. Ce fut, dans la maison de Prosper et de sa femme, une affluence inouïe du commerce parisien, qui venait prendre, à sa manière, une action dans cette tontine d'un nouveau genre. Tous ces gens-là se comprirent sans se rien dire. La compagnie des Indes ne s'est pas établie plus facilement ni plus vite. Les marchands eurent confiance à cette nouvelle Louisiane que leur présentait Prosper. Chacun apporta à cette nouvelle rue Quincampoix ce qu'il avait d'argent et de crédit; chacun prêta tout ce qu'il put prêter à l'Italienne : l'un son or, l'autre son écrin, celui-ci ses châles de Cachemire, le troisième sa voiture, et l'autre ses meubles. Elle était si belle que la spéculation devait être bonne! Ainsi raisonnaient-ils en spéculateurs habiles! Pour elle, elle les laissait faire comme une belle reine laisse faire des tributaires qui paient le droit de joyeux avénement, et qu'elle est sûre de dédommager avec un sourire ou par un regard quand elle aura le temps.

Lorsque rien ne lui manqua plus, quand il la trouva assez belle et assez parée, son Italienne,

quand elle eut atteint, à force de dépenses, cette simplicité de bon goût et de bon ton, dont quelques femmes d'élite ont seules le secret; quand elle se fut faite assez Française pour qu'on vît bien qu'elle ne restait Italienne que par vanité, Prosper songea alors à la produire dans le monde, et à se produire dans ce monde avec elle, lui, le paysan méprisé par le monde, lui, Prosper Chavigni, redevenu Prosper de Chavigny; car du jour où il eut sa fortune à son bras, il se refit noble; bien sûr qu'en la voyant sourire, qu'en l'entendant parler, la belle Italienne, les plus nobles ne le démentiraient pas.

Il pensa donc cette fois à entrer dans le monde de la restauration par la belle porte, par la plus belle : il voulut y entrer non plus cette fois par la porte d'un salon occupé par une coterie, mais il y voulut entrer par l'Église. En ce temps-là Saint-Roch ou Notre-Dame était la seule antichambre de la cour. Le cardinal ou le prince de Croï étaient les véritables maîtres des cérémonies; M. de Dreux-Brézé lui-même n'était que leur desservant et leur enfant de chœur. C'était une si belle chose, l'É-

glise alors! Elle se relevait mollement, comme se relevaient en même temps toutes les superfluités dorées du dix-septième siècle; elle redevenait puissance à son tour, aussi bien que si elle avait vécu dans l'émigration, sous l'empire. La restauration redorait en même temps ses prélats et ses gentilshommes, ses armoiries et ses autels. C'était une lutte, dans la nation des courtisans, à qui serait prêtre ou noble; celui qui ne pouvait pas être prêtre ou tout au moins être noble, pour approcher du prêtre, pour avoir la permission de porter un cordon du dais ou un cierge à la procession, aux jours de solennité, celui-là n'était pas du monde. Hors de l'Église, en ce temps-là, bien plus qu'en aucun temps de l'Église, il n'y avait pas de salut.

Vous rappelez-vous cela, vous autres enfants de 1804, comme nous fûmes entourés, au collége, de toutes les sollicitudes de l'Église, comme l'hypocrisie nous tendit de bonne heure son manteau violet et remis à neuf pour nous abriter! comme nos maîtres se firent tout à coup apostoliques et romains! quelle obéissance ils avaient, nos maî-

tres! Un jour, on leur ordonnait de savoir le grec, et ils savaient le grec; le lendemain, on leur ordonnait d'être chrétiens, et ils étaient chrétiens. Aussi comme ils nous ont soufflé la piété par tous les pores! Et nous autres, esprits dévergondés, nous refusions de faire le signe de la croix, par opposition; nous refusions d'être chrétiens et d'apprendre le grec, n'étant pas habiles comme nos maîtres. Pourtant, mes frères de 1804, vous vous souvenez de quelques solennités religieuses de ce temps-là : comme elles étaient belles et presque simples! le baptême du duc de Bordeaux, par exemple, au maître-autel de Notre-Dame, par cette brillante cour de France, qui venait là protester contre le meurtre de Louvel, et signer le miracle qui perpétuait la royale famille. Mais à quoi bon ce miracle, hélas! Louvel pouvait bien épargner son poignard, et Notre-Dame de Paris son baptême royal : la mère du duc de Bordeaux n'en a pas moins été vendue à beaux deniers par le juif Iscariote; la race de saint Louis n'en a pas moins fini en France, et bien plus tôt que ne l'espérait Louvel!

Voilà par quelle suite de projets et d'ambitieuses méditations M. le vicomte Prosper de Chavigny, par un beau dimanche d'hiver, descendit de sa voiture au parvis de l'église de Saint-Roch. L'église de Saint-Roch, au milieu de sa rue marchande, ne ressemble pas mal à une noble dame assise dans un cercle de bourgeoises. Ce jour-là l'église était plus dédaigneuse que de coutume. Elle était entourée d'équipages et de livrées; ses escaliers de pierre étaient chargés de beau monde; l'intérieur étincelait de mille feux; c'était fête à l'église : la cour était à l'église. Aussi il eût fallu voir ce jour-là Prosper donnant la main à sa femme, sa femme italienne, et femme italienne de Naples, encore! Elle se trouvait, ce jour-là, à cette heure, flattée dans sa double dévotion de naissance : dans sa dévotion de femme et dans sa dévotion de chrétienne. Jamais, dans ses rendez-vous d'amour les plus personnels, dans sa passion la plus intime, elle n'avait été flattée et heureuse comme elle était heureuse et flattée à cette heure et tout à la fois. Figurez-vous, en effet, la Napolitaine montant les degrés de cette église au milieu de tout ce que la

cour de France avait de plus éclatant et de plus noble, figurez-vous tous les hommes la regardant, elle! et elle regardant l'autel! Elle marchait, entre ces mille passions éveillées, à la plus grande passion de sa vie, après l'amour, la Vierge et le Christ. Elle entrait dans le monde français par la même porte qu'elle était entrée dans le monde italien, l'Église (bonheur inespéré!), si bien que toutes les craintes qui pouvaient l'inquiéter encore pour son avénement dans ce monde nouveau, s'évanouirent entièrement à ces chants d'Église, à cette odeur d'encens, à l'aspect de ces puissants du jour, agenouillés aux autels. Elle comprit tout d'abord qu'elle ne serait nullement étrangère dans ce Paris si bon catholique; elle comprit qu'elle n'aurait presque rien à refaire à ses mœurs, elle, Italienne et chrétienne, au milieu de ces mœurs galantes et chrétiennes; en un mot, grâce à cette messe solennelle, elle se sentit à l'aise, comme si elle eût été à Rome, devant notre saint-père le pape elle, l'égale de tous les cardinaux du sacré collége, à force de jeunesse, de grâce et de beauté!

Aussi n'eut-elle aucune hésitation, aucune peur.

Elle monta les degrés de l'église, appuyée sur son mari avec autant d'assurance qu'une jeune dame d'honneur de Madame d'Angoulême, s'appuyant sur le bras de sa mère, vieille duchesse d'ancien régime. Les hommes, voyant la belle inconnue marcher à l'église avec tant d'assurance, se demandèrent quelle était cette femme si au fait de leur religion de vingt-quatre heures? les femmes, la voyant les yeux baissés et si belle, cherchèrent avec inquiétude quelle était la puissance et la fortune de cette femme si bien apprise; le prêtre lui-même, la voyant de l'autel, au moment où il disait le *Dominus vobiscum!* s'arrêta, les mains à demi tendues vers les assistants. Il eût bien voulu savoir quelle était la nouvelle dame qui, sans être de la cour, daignait ainsi, en plein midi, visiter la demeure de Jésus-Christ.

Vous vous rappelez sans doute ce que c'était qu'une messe sous la restauration; c'était une sensation toute nouvelle pour la France; c'est une sensation perdue pour nous aujourd'hui. Dans ce temps-là, se rendre à la messe, s'agenouiller à l'autel, frapper sa poitrine au *Confiteor*, c'était

faire œuvre de courtisan. La messe était plus qu'un devoir, dans ce temps-là, c'était une mode; la messe, c'était l'acte d'alliance par lequel la monarchie se reportait à son passé; la messe, c'était la conquête la plus visible de la maison de Bourbon recrépie, c'était sa bataille d'Austerlitz. Aussi comme les courtisans se pressaient dans la vieille église! comme ils étaient attentifs à l'acte de foi du prêtre! comme ils chantaient le *Domine salvum fac regem!* afin que l'écho en vînt jusqu'à la chapelle royale, flatterie passée à l'eau bénite et à l'encens. Prosper faisait donc preuve de grande habileté en menant sa femme tout d'abord à la messe. Il savait que là étaient l'attention et la susceptibilité du pouvoir. Quant à l'Italienne, superstitieuse comme elle était, elle ne demanda pas mieux, même ambition à part, que de faire acte de catholicisme, avant de faire autre chose dans ce Paris monarchique et religieux qu'elle était venue chercher de si loin.

Elle se mit donc à genoux et à prier avec autant de ferveur que si elle eût été du sang royal; elle seule peut-être en ce lieu s'abandonna avec une

véritable ferveur à la prière, tant c'était une femme sûre au fond de l'âme de reprendre tous ses avantages mondains aussitôt qu'elle le voudrait. Elle priait! Prosper était derrière sa femme, assez près d'elle pour faire voir à tous les assistants que cette femme était à lui, elle et sa prière! De toutes les parties aristocratiques de l'Église les regards se demandaient quelle était cette femme, et les regards se répondaient entre eux : Cette femme est belle, en vérité!

Il faut vous dire que ce jour-là, la quête pour les pauvres était faite à Saint-Roch par la maîtresse du roi régnant, cette Octavie de la restauration, belle personne qui jouait le rôle antidaté d'une Maintenon constitutionnelle, assistant aux dernières amours et aux dernières ambitions d'un vieux roi. Louis XVIII, en se donnant une maîtresse, avait fait ainsi acte de double flatterie pour la galanterie de ses pères et pour la religion de ses pères; car ce bon roi Louis, usé de corps et d'âme, n'avait guère plus de religion qui lui fût personnelle que d'amour qui lui fût personnel. Cette femme était donc à cette cour un besoin d'étiquette, à peu

près comme le prêtre officiant était là aussi un besoin d'étiquette ; cette femme, toute belle et toute jeune qu'elle était encore, était donc à cette cour un pas rétrograde vers le passé, un regret du passé, aussi bien que ce prêtre, tout jeune et tout ardent qu'il était ; cette femme et ce prêtre, l'une maîtresse royale, l'autre chrétien royal, se tenaient donc l'un et l'autre par un lien secret qui unissait leurs destinées. Voilà pourquoi cette femme faisait la quête à la messe de ce prêtre ; voilà pourquoi cette femme et ce prêtre ont subi le même destin ; voilà pourquoi lorsque la royauté légitime eut perdu elle aussi sa bataille de Waterloo, la femme et le prêtre, qui ne tenaient qu'à la royauté, disparurent en même temps et le même jour. Une fois disparus de la scène du monde visible, ils sont devenus l'un et l'autre ce qu'ils devaient devenir ; le prêtre a cessé de dire la messe, parce qu'il n'avait pas assez de foi pour croire à sa messe isolée et dans l'ombre ; quant à la grande dame, elle n'a pas cessé de faire l'amour, pour deux raisons excellentes : d'abord parce qu'elle avait foi à son amour, même isolé et dans l'ombre ; en

second lieu, parce qu'à présent, délivrée de l'amour officiel, elle fait de l'amour pour elle-même. Or, vous le savez, de toutes les croyances de ce monde, l'amour est la croyance la plus égoïste de toutes; il est parfaitement heureux et satisfait, pourvu qu'il fasse de l'égoïsme à deux.

Cependant je ne vous ai pas dit le nom de l'Italienne; elle avait un nom de petite fille, que Bonaparte lui-même n'avait pas pu anoblir, même en l'accolant à son propre nom de Bonaparte : elle s'appelait Lœtitia; Lœtitia Laferti, afin de réunir les deux plus excellentes consonnances italiennes, afin d'avoir un nom complet. Donc, lorsque Lœtitia, ou, si vous aimez mieux, lorsque madame Prosper de Chavigny vit cette grande dame de la cour de Louis XVIII, précédée par deux hallebardes, qui tendait sa main blanche à l'opulente aumône de ces chrétiens en habits dorés, Lœtitia Laferti se sentit un moment de jalousie; elle comprit d'un seul coup d'œil quelle distance elle avait à franchir avant de venir, elle aussi, hors de ligne et sur les limites les plus reculées du christianisme de cette époque, au nom de la religion

et du roi, demander l'aumône pour le culte catholique dans une église catholique. Cette supériorité de position donna beaucoup à réfléchir à Lœtitia Laferti. Marcher seule dans l'église, au milieu des courtisans à genoux, quelle gloire! Déjà elle se figurait elle-même, elle, Lœtitia, tendant la main comme la tend cette femme, forçant la libéralité vaniteuse du riche et le contraignant à être bon et charitable malgré lui et par étiquette! Elle se représentait elle-même à elle-même triomphant de l'avarice de tout ce monde et le forçant à l'aumône au nom de la charité chrétienne! C'était une femme qui se connaissait en puissances; elle savait en un clin d'œil à quelle place il fallait frapper pour aller au cœur des hommes et pour les soumettre. Hélas! dans ce rapide moment d'ambition, elle aussi, pour réussir, ne demandait plus que d'avoir la bourse de la quêteuse royale à la main.

Prosper comprit le regard de sa femme; il devina cette ambition naissante, il trembla que ce hasard ne vînt à lui échapper, et que lui, Prosper, ne fût obligé de changer de rôle avec Lœtitia.

Prosper pâlit, il se pencha vers Lœtitia, et tout bas, comme s'il lui eût demandé quelque prière de la liturgie : « Lœtitia, dit-il, prenez garde, baissez les yeux, Lœtitia ; votre heure n'est pas encore sonnée, madame ! » Lœtitia baissa les yeux ; pour lui, il revint à sa place et se remit à faire semblant de prier ; et de fait il était temps qu'il se remît à sa place, car la quêteuse avançait de son côté.

Quand la quêteuse passa devant Prosper, elle regarda Prosper, à cause de sa femme. Elle jugea tout de suite qu'un homme qui était le maître d'une si belle personne valait au moins un sourire. Prosper eut donc ce sourire; ce sourire lui coûta assez d'argent pour soulager une pauvre famille pendant tout l'hiver. La quêteuse prit le billet de banque de Prosper et passa outre.

Alors elle se trouva vis-à-vis Lœtitia; la position était difficile. Que faire? La quêteuse avait bien pu sourire à Prosper sans se compromettre et obéir ainsi aux lois de la charité et à l'intérêt des pauvres; mais sourire la première à cette femme inconnue et si belle, n'était-ce pas se

compromettre doublement? N'était-ce pas hasarder doublement ses deux qualités de belle femme et de favorite? Que faire? De son côté, l'Italienne, qui savait toute sa valeur, se sentait bien résolue à ne pas faire l'avance de son aumône. Elle se savait la main assez blanche et le regard assez beau pour savoir que son aumône valait l'honneur d'être demandée. Il y eut donc un instant de lutte très-critique entre ces deux femmes : aucune des deux ne voulait céder à l'autre le moindre avantage; aucune des deux ne voulait tendre la main la première, celle-ci pour donner, celle-là pour recevoir; la belle et puissante quêteuse ne pouvait pas cependant passer outre sans tendre la main à l'étrangère; elle sentait que tous les regards étaient fixés sur elle; elle sentait que passer outre, c'était bien plus que de manquer de charité, c'était manquer de politesse; elle sentait aussi que passer outre, c'était s'avouer vaincue par cette femme en plein théâtre, je veux dire en pleine église. Aussi la quêteuse, dans cette anxiété étrange, était hors d'elle-même : quant à Lœtitia, l'œil baissé et le cœur triomphant, elle attendait.

A ce moment solennel de rivalité entre deux femmes de ce modèle, il y eut un moment de lutte que je ne saurais exprimer. On eût dit que le service divin lui-même était suspendu; il n'y eut pas jusqu'à l'orgue qui ne fît silence. Entre ces deux femmes, l'une qui ne voulait pas demander l'aumône à l'autre, l'autre qui ne voulait pas faire l'aumône sans qu'on la lui demandât, il y eut un véritable duel plein d'anxiété et de terreur.

A la fin, la belle quêteuse fut vaincue par la seule raison qu'elle était sur un mauvais terrain, comme cela peut arriver au duelliste le plus habile; la quêteuse céda, elle avait le soleil dans les yeux. Une fois son parti pris, elle s'avança vers l'étrangère et lui tendit sèchement la main avec la formule accoutumée : *Pour les pauvres, s'il vous plaît!*

Lœtitia, qui la regardait depuis trois secondes pour le moins, et qui suivait ses moindres mouvements dans son âme, releva la tête. Son visage était fort beau à cet instant; il était coloré comme se colore tout beau visage à l'approche d'une ri-

vale dangereuse. Alors Lœtitia regarda fixement la quêteuse, et en femme qui sentait bien son avantage, elle rendit à la belle quêteuse mépris pour mépris, hésitation pour hésitation.

Ce serait un tableau à faire, en vérité.

Elles étaient là toutes les deux : l'une tendant la main avec l'arrogance du mendiant à escopette dans *Gil Blas;* l'autre regardant la quêteuse face à face, d'égale à égale, d'un regard irrité et qui disait comme le regard de Louis XIV : *Je crois que j'ai attendu!*

Il était impossible de se mépriser, de s'admirer et de s'insulter plus que ne faisaient ces deux femmes en ce moment-là!

Lœtitia, sans perdre l'avantage de son regard, qui était tombé d'aplomb sur la quêteuse et qui la tenait en arrêt, tendit sa main par derrière à Prosper, demandant une pièce à donner.

Prosper, lui, plein d'anxiété, n'avait de regard et d'attention que pour la quêteuse ; il sentait que sa destinée était pendante entre ces deux femmes ; si sa femme était vaincue, il était lui aussi vaincu

avec elle, vaincu sans retour; il ne vit donc pas la main que Lœtitia lui tendait.

En ce moment, c'en était fait de la fortune de Prosper, la quêteuse l'emportait sur l'Italienne; l'Italienne, forcée de se retourner, perdait l'avantage de son regard, elle cédait, sa proie lui était enlevée; mais elle fut secourue par un de ces hasards heureux que la passion enfante à chaque pas, et ce hasard sauva Prosper.

Heureusement le duc de Chabriant lui-même était à la droite de l'Italienne, un peu derrière elle, et pendant toute la messe, qui avait été longue, il s'était amusé à étudier les grâces de cette femme, ses poses pleines de décence et de charme, son cou si ferme et ses cheveux si noirs, et ses épaules arrondies, et son pied si petit; il était tout à elle en vieux galant seigneur d'autrefois qui fait bonne fortune de tout ce qu'il voit, et qui se plaît à admirer ce qu'il ne voit pas par ce qu'il voit. Il vit donc le geste de l'Italienne et sa main tendue par derrière, implorant une aumône avec le geste rapide et animé de l'impatience, comme une femme qui sent que l'occasion lui échappe d'humilier sa

rivale, Prosper ne voyait pas le geste de Lœtitia. Le duc de Chabriant, qui tenait son aumône toute prête dans sa main, tendit sa main pleine d'or à la main de Lœtitia; Lœtitia, sans se retourner, prit une pièce d'or dans la main du duc, et elle la donna poliment à la quêteuse. Ici finit cette lutte si bizarrement longue, dans laquelle l'étrangère eut tout-à-fait le dessus, grâce au vieux duc.

Cette pièce d'or ayant décidé la question comme à pile ou face, la noble quêteuse fut forcée de continuer sa quête et d'abaisser la première son regard et sa fierté. L'Italienne triomphait : elle était si heureuse qu'elle se retourna pour juger de l'effet de son triomphe sur Prosper! Elle se retourna, et, au lieu de Prosper, elle aperçut le vieux duc, la main tendue encore et qui souriait comme un homme qui est bien heureux!



XV.

Vous pouvez juger par vous-même si cette journée avança les affaires de Prosper Chavigny. D'abord elle mit en vue madame de Chavigny, ensuite elle apprit à Lœtitia la mesure de ses forces et la puissance de son regard ; enfin elle attacha au char de la belle étrangère un homme d'un grand nom,

auquel elle avait emprunté de l'argent sans le savoir, c'est-à-dire avec lequel elle s'était liée par le nœud le plus fort de la société moderne, l'argent.

Prosper profita de tous ses avantages en homme d'esprit et en homme qui sait vivre. Quand la messe fut finie, il se mit sur le passage de la quêteuse royale et il la salua humblement, comme s'il eût eu en effet une faute à réparer. Le voilà donc tout d'un coup l'obligé d'un grand seigneur et le pardonné d'une grande dame ; humilié deux fois et par elle et par lui, c'est-à-dire dans la plus excellente position pour demander quelque chose et surtout pour l'obtenir.

Je n'ai, à ce sujet, pas besoin d'entrer avec vous dans les détails usés que se permet le roman, ou dans le dialogue usé encore plus de la comédie. Vous concevez sans peine que cette femme eut mis bientôt le monde sur les traces de ce jeune homme. Prosper, se sentant soutenu et compris, se montra enfin à sa juste valeur, il fut ce qu'il n'avait jamais pu être jusqu'alors, il fut lui-même. Il fut éloquent parce qu'il osait parler, il fut ha-

bile parce qu'il osait agir, il eut du cœur parce qu'il osa montrer du cœur. Il perdit toute sa méfiance de lui-même au milieu de cette tourbe élégante qui venait à lui, qui lui tendait les mains, qui l'appelait de tous ses vœux. Une fois dans ce monde qu'il avait à peine entrevu de loin quand il était perdu dans la foule, Prosper découvrit tous les défauts de ce monde, il en comprit le fort et le faible. Il vit que ce monde de la restauration manquait surtout de deux conditions de durée, la patience et la prévoyance. Il le vit perdu de ridicules, enfoncé dans ses préjugés, vaniteux et égoïste, il le vit tel qu'il était. Il était si bien placé pour le voir, ce petit monde : il était placé au-dessus de sa femme, et le monde était aux pieds de sa femme! Aussi il l'étudia en homme qui veut en profiter, il l'étudia sous toutes ses faces et dans toutes ses positions : à la messe d'abord, à la bourse ensuite, à la cour après : car ce sont là les trois faces de la restauration, la cour, l'église et la bourse; la bourse l'eût sauvée, elle est morte par la cour et par l'église, comme l'empire est mort par la guerre; mais l'empire n'avait qu'une seule face,

la guerre, et c'est pour cela qu'il a vécu beaucoup plus que la restauration.

Prosper Chavigny mit donc à profit le seul introducteur qu'il avait si admirablement choisi. Une fois présenté, il profita de tous les avantages de sa position. Toute la société parisienne, dans ce qu'elle avait de plus puissant et de plus noble, passa sous son joug. Chacun vint baiser humblement l'éventail de sa femme. Elle, en femme habile, traitait ce monde en vraie parvenue, elle était la Dubarry de ce monde de hasard et de noblesse, elle l'accablait de ses caprices et de ses prévenances. Tantôt polie jusqu'à l'humilité, tantòt insolente jusqu'au sarcasme; caressante, revêche, mauvaise et bonne tour à tour, toujours femme. Cette société oisive et qui ne demandait pas mieux que de se passionner pour quelque chose, blasée qu'elle était sur les prospérités et sur les revers, s'estima heureuse de se passionner pour cette femme. Aussi Lœtitia partagea toutes les admirations contemporaines : elle fut aussi fêtée que la comédie de M. Scribe; aussi fêtée que le roman de Walter Scott, aussi fêtée que la musique de

Rossini. Cette pauvre restauration était ainsi faite, elle allait en avant, tête baissée, cherchant des distractions à toute heure de sa vie, comme si elle eût été fondée sur des bases immortelles. Elle voulait à tout prix de l'art, de la poésie, et des amours, de la religion et de la toute-puissance. Elle a voulu trop de choses, l'ambition l'a perdue, elle est partie on ne sait où.... Aussi, depuis ce temps, personne en France n'a plus voulu ni art, ni poésie, ni religion, ni amour. De toutes les ambitions du pouvoir passé, il ne reste chez nous que l'ambition du souverain pouvoir : nous sommes un peuple bien malheureux !

En homme intelligent, Prosper vit tout d'un coup que pour bien entrer dans le monde, il fallait être riche. La richesse est le commencement de toute fortune aujourd'hui. Prosper résolut d'être riche. Il commença sa fortune comme tous les hommes sensés la commencent, au hasard ; il voulut être riche, il fut riche. Il y a toujours à Paris un moyen certain de gagner beaucoup d'argent ; c'est de beaucoup agir, d'être prêt à toute heure, de peu dormir, de saluer tout le monde,

et pourtant de n'être pas un homme d'intrigues. Il y a encore ce moyen-là : savoir les secrets des ministères ; et quand on sait bien ces grands secrets, de jouer à la hausse et à la baisse, en ayant soin toutefois de jouer à la hausse quand le ministère est à la baisse, et à la baisse quand le ministère est à la hausse. Pour cela il faut être fort instruit des affaires ; or, Prosper savait toutes les affaires ; sa femme était l'amie intime du duc de Chabriant ; sa femme était au courant des moindres mouvements des finances ; elle savait vingt-quatre heures avant le roi les lois qu'on devait proposer, et je vous assure que c'étaient de formidables lois à cette époque ; des lois qui changeaient le taux de l'argent, des lois qui prélevaient un milliard d'indemnité, des lois qui parlaient du droit d'aînesse, des lois sur les blasphémateurs, des lois sur tous les principes de l'ordre social ; c'était le bon temps alors des secrets d'état. Toute la machine sociale était en jeu, et ceux qui pouvaient appliquer leur oreille pour comprendre à l'avance quelques-uns de ces bruits étranges, étaient sûrs d'être les bien-

venus de la fortune. Ainsi fit Prosper; il dressa sa femme à épier le moindre bruit des affaires. Il devint riche comme tous les hommes pauvres qui ont à devenir riches; il s'enrichit en vingt-quatre heures, ni trop tôt, ni trop tard.

Oh! quand il se vit riche, quand il eut éprouvé cette sensation nouvelle d'un homme qui foule sa terre, qui se couche à l'ombre de son arbre, qui peut couper cette ombre et la vendre aujourd'hui s'il lui plaît; quand il se fut bien posé à deux pieds dans son parc, et qu'il se fut dit, en étendant les bras entre deux mille arpens de terre : « Tout ce que je foule, tout ce qui est ici, entre le ciel et la terre, est à moi. L'air et les abîmes, et le ciel intermédiaire entre l'abîme et l'air, tout cela est à moi. » Oh! quand il eut réuni ce piédestal, la fortune, à cet autre piédestal, sa femme, qu'il eut de joie! Comme il bondit, se voyant enfin couché sur les registres de la propriété foncière! Comme il s'amusa à regarder derrière lui marcher son fermier! comme cela lui plut de se dire : « Il y a des hommes qui tous les ans, sans que j'aie rien à faire, m'apporteront le fruit le plus précieux

de leur travail. Il y a des hommes à présent, qui, tout exprès pour me donner de l'argent tous les trois mois, bêchent la terre et mangent du pain noir ; tout exprès pour moi ils sèvrent leurs enfants du lait de leur mère, afin que leur femme nourrisse à prix d'argent des enfants étrangers, et cet argent est pour moi. Je suis le maître et je règne ! Et pour m'assurer ma propriété, les prêtres ont déclaré que le roi était légitime ; et tout exprès pour moi, propriétaire, le roi s'est déclaré légitime, lui aussi ; et tout exprès pour moi, la pairie est héréditaire. » Oh ! quelles vives sensations éprouvait son âme alors ! Et il se demandait parfois si c'était bien lui, en effet lui, Prosper Chavigny, du village d'Ampuy, le fils du vigneron Chavigny, le voyageur de la voiture Laffitte et Caillard, l'hôte de la maison de jeu, le cornac de Lœtitia ; et il était très-heureux et très-fier quand il se répondait à chacune de ces questions : « c'est bien moi ! »

Il se sentait si habile de se voir si heureux !

Cependant Prosper n'avait pas perdu tout sentiment de probité et d'honneur dans son ambition. Il ne s'était pas laissé prendre au piége qu'il avait

tendu lui-même. Il s'était défendu d'aimer cette femme que tout le monde aimait et qu'il avait destinée à être aimée de tout le monde. Il la trouvait belle en effet, mais plus elle était belle, plus son ambition lui disait qu'il ne devait pas tomber dans le piége incessamment tendu aux passions des hommes.

Les rapports de Prosper et de Lœtitia furent donc les mêmes à Paris que dans leur voyage d'Italie en France. Dans le monde, Prosper et Lœtitia c'étaient le mari et la femme ; une fois rentrés chez eux c'était Lœtitia, c'était Prosper ; c'étaient deux étrangers sous le même toit, séparés par un vaste salon ; ce n'étaient même pas deux associés, car Prosper n'eût pas voulu s'avouer à lui-même qu'il était associé avec cette femme. A son sens, elle était son instrument, rien de plus. Elle était le dé avec lequel il avait joué contre le monde comme on joue d'escroc à escroc, tant pis si le dé était pipé : le plus habile aura le dé le mieux pipé, voilà tout. Il se jugeait donc habile parce qu'il avait découvert cette belle personne, et rien de plus. Il la jugeait habile de s'être abandonnée à lui

corps et ame et d'avoir fait à l'ambition utile, le sacrifice de sa futile jeunesse. Il l'estimait comme on estime un fort algébriste, rien de plus, rien de moins. Il en prenait tous les soins possibles, il l'entourait de mille prévenances d'esclave, il eût voulu pour elle réchauffer l'air du printemps, épanouir la fleur vingt-quatre heures à l'avance pour qu'elle eût un bouquet plus beau le soir; pour elle il ne trouvait pas de tissus assez fins, de diamants assez brillants, de chevaux assez anglais; il ne trouvait rien d'assez beau et d'assez éclatant pour elle; il l'environnait de plaisirs, et de fêtes et d'hommages; il était attentif à son sommeil, à son repos, au moindre enrouement de sa voix, au moindre voile qui s'étendait sur son regard; il était en peine de ses rêves, il était tout entier à elle; jamais l'amour n'a poussé un homme de vingt ans ou un vieillard de soixante ans à ces prévenances, à ces petits soins, à ce zèle ardent et empressé de toute la vie. Jamais la passion n'étendit sous les pieds d'une femme un plus beau tapis de fleurs; mais à ces soins minutieux de l'amour, s'arrêtait Prosper. Il pouvait, il vou-

lait pour cette femme tout ce que pouvait, tout ce que voulait l'amour, il pouvait tout, il voulait tout, hors l'amour. C'était une liaison étrange et funeste, lui si beau et si jeune, elle si jeune et si belle! si intelligents tous les deux; si admirés, si recherchés par le monde extérieur; deux passions en sens inverse, marchant du même pas dans le monde et pendant le jour; puis la nuit, quand elles étaient rentrées sous le même toit, se réfugiant l'une et l'autre dans une alcôve solitaire : voilà toute leur vie. Pensait-elle à lui? il était si beau et si tendre! Pensait-il à elle? elle avait tant de jeunesse, de beauté et de grâce! Mais l'ambition l'avait si fort perverti, qu'il ne voulait rien de cette beauté pour lui-même. Jamais il n'avait songé à toucher cette main qu'il chargeait de diamants; à baiser le bout de ces cheveux qu'il parfumait avec tant de soin, à toucher en frémissant de plaisir ces légères dentelles dont il parait sa déesse; jamais il n'avait songé à devenir la dupe de ses propres prestiges, à se prendre à la glu qu'il avait préparée, à donner tête baissée dans cette passion exotique à laquelle il avait fait passer les Alpes

avec tant de peines, de travaux, de continence et de dangers.

Elle, immobile, elle se laissait aller à l'obéissance passive. Elle s'abandonnait en aveugle à la pensée qui la guidait. Elle passait tête baissée à travers toutes ces fortunes et tous ces honneurs, frayant le chemin à Prosper, lui jetant de côté et d'autre les fruits dorés qu'elle recueillait pour lui à l'arbre de l'ambition, et n'en gardant pas pour elle, la pauvre femme! Elle avait rempli la corbeille de Prosper qu'elle n'avait pas même jeté un regard d'envie ou de regret sur cette corbeille. Au fond, ce dévouement, c'était de l'amour, mais un amour si bien caché, que M. le duc de Chabriant lui-même, ce vieux débris de l'ancienne cour amoureuse et galante, ne découvrit dans la belle Lœtitia Laferti, qu'une nonchalante indifférence, dont il espérait profiter, le vieillard. Aussi, il l'entourait d'hommages et même de respects. Aussi il était son protecteur et son guide, et plus il voyait avec quelle facilité Lœtitia se laissait guider par lui, partout où elle voulait aller, et plus le noble duc était plein d'amour et d'espoir.

On disait donc, de par le monde, que madame de Chavigny était la maîtresse du duc de Chabriant, mais le monde ne le croyait pas tout-à-fait. Quant à Chavigny, il espérait en être sûr, et cet espoir était si grand, qu'il faisait du noble Sigisbée de sa femme, son Sigisbée à lui, Prosper. C'était là un des préjugés du vieux duc, avoir une maîtresse, honorée et puissante; d'ailleurs Prosper secondait si bien son protecteur, que celui-ci n'avait presque rien à faire. Prosper était, en effet, tout ce qu'il fallait être pour réussir. Il était à la fois courtisan actif, chrétien zélé et spéculateur habile. Il se couvrit de cette triple auréole, de cette double consécration; de la croyance et de la flatterie, voilà pour la cour! Puis il eut une très-belle femme, voilà pour le monde! Puis enfin, c'était un homme de mérite et d'esprit; voilà pour l'époque dans laquelle il vécut! En effet, ce que nous avons gagné surtout à faire la révolution de 89, c'est que, grâce à cette révolution, il faut beaucoup de talent et d'esprit même pour n'être qu'un intrigant heureux.

Aussi toute la ville eut-elle bientôt les regards

sur Prosper ; l'attention générale vint le trouver et l'admirer, et lui dire avec un décevant sourire : Vous êtes heureux, seigneur ! Il eut bientôt tous les priviléges du monde des aristocrates. Le Gymnase, l'Opéra, les livres nouveaux, le portrait de sa femme en pleine exposition, le père Chaussier pour médecin et le curé de l'Assomption pour confesseur ; l'athée et le jésuite à la fois à son chevet ; que vous dirai-je enfin? Prosper eut encore le bonheur d'être vivement attaqué par les petits journaux de l'époque ; rien ne manqua plus dès lors à sa faveur, il marcha dans l'opinion l'égal des plus puissants et des plus nobles, il partagea avec eux les sarcasmes de la presse, il eut la croix d'honneur et il fut invité au jeu du roi !

Dans ce temps-là, qui n'était pas une époque d'égalité comme est la nôtre, il faut vous dire que les moindres distinctions étaient puissantes et enviées. Être invité au jeu du roi ou à la messe du roi, ou à la chasse du roi, c'était recevoir un brevet de gentilhomme ; aujourd'hui que le premier venu s'en va donner une poignée de main au souverain qui passe, quel que soit son rang, vous

ne concevriez guère la joie de Prosper de Chavigny, à chaque petite distinction qu'il recevait de la cour, et peut-être auriez-vous raison aujourd'hui.

Mais lui, qui se souvenait toujours d'Ampuy et de son village; lui qui se rappelait sans cesse son isolement dans Paris, sa figure pâlie par la faim, son nom méconnu, son malaise inouï, son dégoût profond, la perte de ses rêves les plus chers, quand il eut entendu ce monde pour la première fois; lui qui gardait toujours quelque souvenir lointain des leçons de son oncle, lui qui avait toujours une vengeance à tirer de cette ville vénale, il recevait chaque faveur nouvelle avec le bonheur d'un homme qui se venge. Il eut donc encore cela qui servit à merveille son succès; on découvrit qu'il était sensible aux honneurs de la vanité, aux distinctions extérieures, à tous les petits honneurs qui entretiennent les passans dans la bonne opinion de ce que l'on appelle la cour, et on lui sut bon gré de cette vanité. Plus sa vanité était mesquine et plus elle flattait les courtisans. Voilà pourquoi, pour lui,

une distinction n'attendait pas l'autre ; il ne se lassait pas plus d'en demander qu'on ne se lassait de lui en accorder ; il accumulait ainsi en silence les places, les dignités, les honneurs, avec autant de soin qu'un procureur du roi de nos jours entasse ses accusations pour un nouveau procès contre un journal d'opposition.

Plus il avançait en grade et en estime dans le monde, et plus Lœtitia lui devenait inutile. A chaque nouvelle grandeur qui venait à Prosper, sa belle associée perdait de son crédit. Il faut le dire à sa louange, Lœtitia ne perdait pas de sa faveur, jamais Prosper ne manqua un seul instant aux égards qu'il s'était imposés pour elle ; jamais, au plus fort même de son crédit et de ses succès, il ne cessa d'avoir pour cette femme les attentions les plus délicates. Arrivé au faîte du crédit, il la traitait comme il l'avait traitée le premier jour. Il était tout à elle au dehors, soumis, indulgent, prévenant, flatteur, obéissant et esclave de ses moindres fantaisies, amoureux de sa femme comme un grand seigneur très-bien élevé, très-ambitieux,

qui tient à plaire aux femmes des autres, et qui commence par plaire à la sienne en homme comme il faut et qui sait son métier.

Du reste, toujours aussi réservé quand il était tête à tête avec elle, il ne lui parlait jamais que d'ambition ou de plaisirs ; mais vous savez que dans son plan les plaisirs étaient encore de l'ambition.

Ce jour-là, vous allez croire que je vous parle d'un siècle, M. et madame de Chavigny avaient reçu une invitation longtemps enviée, longtemps sollicitée, et que Prosper, malgré tout son crédit, avait désespéré bien souvent d'obtenir. Madame la duchesse de Berry, cette jeune femme si vraie et si bonne, tant de courage et tant de malheur! princesse italienne et française, poésie italienne et grâce française, plutôt grande dame que haute princesse, plutôt jeune femme que mère de roi, plutôt populaire que princesse royale, cette élégante et bienveillante protectrice de l'art secondaire en France, cette femme qui a fait M. Scribe et M. Auber, qui aurait fait M. Gérard au besoin, madame la duchesse de Berry donnait un bal à toute la cour.

Hélas! à l'heure où j'écris à Paris, elle est captive. La salle de bal des Tuileries à fait place à la citadelle de Blaye; les joyeux appartements se sont abaissés de six pieds sur la tête de cette pauvre femme, les festons de fleurs ont été remplacés par des barreaux de fer, les courtisans brodés se sont évanouis devant le commissaire de police en écharpe tricolore, tout s'en est allé de ce monde royal éclatant sous les bougies, musique, amour, rêverie, dévotion, mensonge, flatteurs! Elle est restée seule entre un vieillard et une femme, toute seule! de ces musiciens nombreux, si nombreux à ses fêtes, elle n'a pas gardé le Blondel aveugle! Elle aura beau prêter l'oreille, elle n'entendra que la mer! la mer comme Napoléon; la mer pour ceinture à cette pauvre femme! Quoi qu'il en soit, la duchesse de Berry dans ce temps-là donnait un bal.

Or c'étaient là des fêtes immenses, des joies à part, un éclat féodal! c'étaient là des saturnales au-delà de la Charte constitutionnelle, tout autant que les chants de Saint-Roch! C'étaient là des fêtes d'aristocratie et de vieille cour! Aussi comme ces jeunes gens et ces jeunes femmes se hâtaient

de dépouiller le vêtement constitutionnel avant d'entrer dans les salons du Versailles parisien ! Comme ils laissaient à la porte le frac uni pour l'uniforme brodé, et l'uniforme brodé pour les costumes du dix-septième siècle ! Et bientôt le dix-septième siècle pour l'âge féodal, ou, mieux encore, pour le temps de Henri III et de Louis XIII, ces époques de souveraine puissance, auxquelles ils revenaient tant qu'ils pouvaient dans leurs fêtes. — Innocente rêverie qui n'était pas sans danger ! Déguisements trop somptueux pour cette royauté d'une heure, et qu'elle a payés par une nudité de toute la vie! Mais cela était ainsi; il fallait à ces prodigues de l'avenir toutes les révoltes possibles contre l'avenir. Ils aimaient à rejeter la vie présente dans les hasards du passé; ils se plaisaient à défier les accidents de la vieille monarchie et à remonter de nouveau le courant rapide qui avait entraîné si loin les rois d'autrefois. Pauvre et malheureuse royauté ! Mais cela était ainsi, cela paraissait beau à ces jeunes gens et à cette jeune femme de jouer à pile ou face toute cette puissance; à ce jeu imprudent ils devaient perdre ; ils devaient

perdre, ils ont perdu ; ils jouaient contre le peuple, ce rude joueur qui est éternel.

Ils se couvraient donc aux bals de madame la duchesse de Berry, d'un habit d'emprunt. Ils prenaient les noms d'autrefois ; ceux, du moins, qui n'avaient pas déjà des noms d'autrefois, ils allaient d'un pas haletant jusqu'aux règnes passés ; ils voulaient à toute force que le roi de ces fêtes nocturnes s'appelât Louis XIII, par exemple, et que leur reine se nommât Marie Stuart ! Insensés ! ils jouent avec des royautés vaincues, ils ressuscitent des pouvoirs détruits, et rêvant de nouveau des sceptres pourris, ils rendent à l'écho de la vieille histoire des noms devenus ridicules, de formidables qu'ils étaient ! L'écho, plus sage qu'eux, ne trouve pas de sons pour les répéter, ces noms dépouillés de tout prestige ! Insensés ! ne dirait-on pas, à les voir jouer les rôles de ces majestés d'autrefois, que leur majesté présente est à l'abri de tout orage, et que c'est pour eux que le paratonnerre a été inventé par l'ouvrier imprimeur des États-Unis, le jour où il *enlevait le sceptre aux tyrans et la foudre au ciel?* Mais cela était écrit là-haut ; et cependant Madame

la duchesse de Berry donnait des bals masqués.

A ces bals se rendait toute la cour; à ces bals les deux éléments, ou plutôt les trois éléments de cette cour, se réunissaient sans se confondre. Les trois noblesses de l'époque étaient en présence, se toisant de la tête aux pieds avec tout le dédain dont elles étaient capables, et s'étonnant, dans leurs moments de sang-froid, en comprenant combien elles se valaient l'une et l'autre. Et en effet, elles se valaient l'une et l'autre, car toutes les trois elles étaient sur leur déclin. Le même jour avait signé leur arrêt de mort et leur acte de noblesse. La vieille noblesse ressuscitée était morte, la noblesse impériale était morte, la noblesse du talent était morte aussi, car une révolution était proche, qui les menaçait toutes les trois, révolution impitoyable comme ses pareilles pour tout ce qui est aristocratie. Nimporte! cela plaisait au roi et à madame la duchesse de Berry de réunir toutes les aristocraties du pays en un seul bloc, et de voir par leurs propres yeux celle qui était la plus forte. Pour commencer, il fallait que les deux jeunes noblesses, la noblesse militaire de l'empire, et la noblesse civile de

la restauration, se revêtissent au préalable du blason et des couleurs de l'ancienne noblesse, comme on mettait autrefois les nouveaux docteurs dans la robe trouée de Rabelais.

Il y avait donc bal à la cour. Prosper y fut invité, grâce à sa femme encore et au duc de Chabriant. Ce fut la dernière fois que Prosper se servait de son protecteur féminin. Après l'avoir introduit à l'église, Lœtitia lui ouvrit la cour. Cette femme le prenait par la main encore une fois, elle le faisait duc et pair de France pour toute la nuit. Pour toute une nuit de bal, Prosper s'appelait Montmorency, et vivait de compagnie avec les plus vieux noms de la noblesse dans les plus vieux temps de la monarchie. Il allait de pair enfin avec tout ce que l'histoire de France présente et passée avait de plus illustre et de plus grand. Prosper au bal de madame la duchesse de Berry! concevez-vous cela? Prosper Chavigny, la dague au côté, le pourpoint brodé en or, le manteau fleurdelisé, Dieu me pardonne! et donnant la main à sa femme, qui est duchesse de Mantoue ou de Valentinois. Voilà ce que c'est que d'être présenté dans le monde par

une belle femme ! C'est le même jeune homme pourtant qui, arrivant de son village, plus jeune et plus beau que vous ne le voyez à présent, ne trouvait pas au coin de la rue une femme, le soir, qui l'appelât de sa voix rauque, et qui lui jetât au visage son haleine fétide et ses chansons de carrefour ! C'est Prosper lui-même, prince du sang, dans cette nuit royale; presque aussi longtemps prince que Henri de Valois et Henri IV, plus longtemps prince que tant de rois de ce monde, qui n'ont pas régné toute une nuit ! Il allait donc tranquillement et tête levée, dans ce bal, conduisant sa femme par la main.

On eût dit que l'Italienne se sentait à sa dernière heure de puissance; elle n'avait jamais été plus hautaine et plus belle. Encore une fois elle traînait Prosper à la remorque, encore une fois elle venait de le faire quelque chose, encore une fois il était là, devant elle, son ouvrage, à elle seule, lui, ce jeune homme si plein de génie et de force d'ame; lui, ce jeune homme si beau, qui ne l'avait pas aimée, elle si belle, et dont elle avait fait la fortune par sa toute-puissante beauté; elle

triomphait encore une fois, l'Italienne, et comme elle comprenait confusément que sa dernière heure était venue, elle se hâtait d'être heureuse et fière; elle se livrait à tout son orgueil; elle s'enveloppait noblement dans son manteau de drap d'or; elle relevait sa robe et sa tête. Le peuple des courtisans se pressait autour d'elle en battant des mains : toute la cour vint au-devant d'elle pour la voir. Ninon de Lenclos, la joyeuse fille, donnant la main à madame de Maintenon, la sévère femme; Diane de Poitiers, appuyée sur madame de Tencin; la reine Blanche, donnant le bras à Marie Stuart, suivie de son page. Or, c'était la duchesse de Berry qui jouait, ce soir-là, le rôle de Marie Stuart; celui qui était le roi, n'était alors que le jeune duc de Chartres; le rôle du page était échu à celui qui fut le roi Henri V, et qui n'est plus même le duc de Bordeaux; page exilé d'une Marie Stuart captive et chargée de fers! Dites après cela que les présages sont menteurs!

L'attitude de Prosper, dans cette noble foule, fut moins assurée que celle de sa femme. Prosper, arrivé à pouvoir se passer de sa femme, commen

çait à en rougir, et il commençait à se dire à lui-même que c'est une belle chose de marcher de niveau avec les autres, et de marcher seul. — L'ingrat! il avait touché à une plus haute élévation qu'il ne l'avait rêvée. Que cette femme lui parut donc, ce soir-là, orgueilleuse à outrance! L'ingrat! il ne voyait pas que l'orgueil de cette femme lui venait de son profond désespoir, tant elle sentait au fond de l'ame qu'elle devenait inutile à Prosper. J'avais besoin de vous expliquer avec soin toutes ces nuances de vanité intérieure, pour vous faire comprendre la scène suivante très-périlleuse à décrire et cependant très-facile à concevoir.



XVI.

Car à ce bal, il y avait encore une personne, Christophe. Christophe s'appelait ce soir-là M. le président Mathieu Molé; mademoiselle de Chabriant avait nom Isabeau de Bavière, et elle n'avait pas voulu d'autre main que la main de Mathieu Molé. Depuis qu'ils étaient de retour à Paris l'un et l'autre, Christophe et Prosper s'étaient vus rarement. La

prospérité de Prosper avait éloigné son ami, et d'ailleurs mademoiselle de Chabriant eût rougi d'adresser la parole au mari de Lœtitia. D'ailleurs Christophe était pour Prosper comme un remords vivant. Partout l'estime et le respect suivaient ce jeune homme; comme lui, Prosper était poursuivi par le bruit et les acclamations de la foule. Ce soir-là, Christophe, à l'écart, regardait danser dans le même quadrille Prosper et mademoiselle de Chabriant, et, pendant que Prosper pensait en lui-même qu'il eût donné sa vie pour un regard bienveillant de cette jeune fille, Christophe se disait à lui-même à la vue de Prosper :—Voilà pourtant, après celle-là, l'être que j'aime le plus au monde! Et il pensait qu'il était séparé par un abîme de tous les deux.

Le bal avait duré toute la nuit. Cette contrefaçon vivante des vieux temps, ces jeunes gens en vieux costumes, s'étaient agités toute la nuit dans ce moyen âge de carton doré; toute la nuit ils avaient fléchi le genou devant la toute-puissance de théâtre qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes; parodie insolente et dangereuse! Tout ce monde haletait de

fatigue. Ces grandes dames, chargées d'armoiries et embarrassées dans l'ample robe de leurs grand'-mères, regrettaient leurs robes plus simples et plus faciles à porter. C'était à voir, ces femmes arrachant les mouches de leur visages, secouant la poudre de leurs cheveux, soulevant, de leur pied mignon, la longue queue de leurs robes de brocart; mal à l'aise et encore si sveltes dans leurs amples paniers! Le spectacle qu'elles jouaient était à sa fin; leur costume leur pesait, à présent que le jour allait venir. Il en était ainsi pour les hommes. Ces jeunes gens ployaient sous le poids gothique du velours; leurs manteaux brodés chargeaient leurs épaules; les plumes de leurs chapeaux tombaient lourdement sur leurs yeux éblouis et fatigués; le haut-de-chausses et le pourpoint allaient mal à ces tailles faites exprès pour le pantalon et l'habit sans grâce de notre époque : le déguisement allait finir; le jour tombait d'aplomb sur ce monde fardé. Or, quand vient le jour, adieu la féerie, adieu le moyen âge, adieu les troubadours, les héros et les châtelaines; adieu le manoir féodal aux tours gothiques! tout s'en va; et, revenu du monde où vous êtes

plongé, vous n'avez plus que la réalité toute nue; le château des Tuileries, fort simple, sans fossés, sans ponts-levis, sans tourelles; la Seine bourgeoise tout simplement chargée de baignoires et de bateaux de charbon; le garde royal aux soupiraux des cuisines, et le journal de l'opposition rude et fier, et hautain, et ricaneur, qu'on apporte le matin au château; le journal, cette inquiétante voix du peuple, qui dit au maître chaque matin : *Souviens-toi que tu es un homme!*

Le joyeux matin s'en vient frapper à la porte du château royal et d'un regard il dissipe toutes les ombres de féodalité dont il s'entoure. Il n'y a pas de prestige possible sous les rayons de ce soleil qui se lève en même temps sur le roi et sur la Charte. La nuit peut favoriser les tournois et les présentations royales; mais tous ces hommes d'autrefois, les pages, et les varlets, et les hérauts d'armes, fantômes surpris après minuit, tout s'en va le matin pour faire place à la vie réelle, au député qui passe, à l'écrivain qui taille sa plume, au poète qui chante, au musicien de la borne, qui soulève les passions populaires aux sons criards de l'or-

gue de Barbarie. Le moyen, après cela de prolonger ce rêve brillant de toute-puissance, de féodalité et de grandeur !

Ce bal masqué fut donc le dernier effort de la vieille royauté pour reconquérir ce qu'elle avait perdu. Ce bal fut aussi une restauration manquée, plus vite manquée que l'autre, mais aussi manquée. Hélas ! quelques jours après, on vit tout ce monde descendre brusquement des hauteurs où il s'était élevé en songe. Le peuple vint, qui brisa d'un souffle tous les apprêts du bal ; et, quelques jours plus tard, on vendit à l'encan les verres des buveurs, les armures des chevaliers, la livrée du page Henri, la selle de son petit cheval, et jusqu'à votre dernier voile, Marie Stuart de Blaye ! Le bal masqué et la restauration, deux choses mortes en naissant, deux anachronismes pleins de dangers et de traverses ; tout cela devait finir en même temps !

Prosper, qui était un homme intelligent, et qui portait son intelligence partout, comprit d'un coup d'œil les vanités et les dangers de cette fête, si peu dangereuse en apparence ; il devina la futilité de ces déguisements ; il aperçut l'abîme qui se

creusait sous les pas folâtres des danseuses ; il se trouva alors si misérable et si mesquin dans son déguisement, et ce déguisement lui allait si mal, qu'il comprit que de tous ces habits empruntés au monde gothique, pas un seul ne servirait à deux reprises. Alors il se trouva tout nu, et il eut froid. Il laissa donc Lœtitia au milieu du bal ; et reprenant dans l'antichambre son manteau de chaque jour, il descendit le grand escalier des Tuileries, puis il entra dans la vaste cour, et là il se mit à se promener de long en large, à la pâle clarté de cette pâle matinée d'hiver.

Il se promenait de long en large dans ce château noir et sombre au dehors, comptant les bougies qui jetaient leurs dernières clartés, prêtant l'oreille aux accords mourants de la fête, et s'avouant à lui-même que cela était bien mal de jouer comme de vrais enfants, avec les vieux costumes, avec les vieilles croyances, avec les vieux pouvoirs du vieux temps. Comme il était à réfléchir ainsi, prévoyant confusément l'avenir et avec la perception d'un somnambule ; comme il se promenait ainsi à grands pas attendant la fin du bal, il se

trouva tout à coup en présence de Christophe son ami.

Dans sa robe de magistrat, Christophe était plus imposant que de coutume ; son œil noir et triste était fixé sur Prosper, et quels reproches il y avait dans ce regard! Prosper comprit confusément qu'il était devenu son juge ; et vraiment c'était beau à voir ces deux jeunes gens sur le perron des Tuileries, l'un qui juge l'autre dans ces habits de Mathieu Molé et avec un regard aussi beau que celui du grand magistrat ; l'autre qui courbe la tête sous son pourpoint d'or et de soie, regardant son juge avec respect.

— C'est donc là que tu en es venu, Prosper !

— Écoute, Christophe, écoute-moi, répondit Prosper, avec le plus grand sang-froid ; je sais si bien ce que tu as à me dire, que je puis te répondre avant même que tu aies parlé. Oui, il est vrai, il y a là-haut une femme qui a fait ma fortune. Tu sais si j'ai été, si nous avons été pauvres tous deux, pauvres, inconnus, méprisés, et moi surtout ! et tu sais ma première tentative pour entrer dans le monde, et que de peines je m'étais données ! J'ai été repoussé avec perte. Mon oncle, mon

premier protecteur, m'a entraîné dans le mépris invisible qui l'entourait; mais, Dieu lui fasse paix! la maladie l'a retranché du monde, et il expie son hypocrisie mondaine sur un lit de douleur! Je t'ai donc vu, toi, venir à la suite de cette belle Louise de Chabriant qui t'a sauvé, et je me suis dit : Puisque une femme a fait sa fortune à lui, une femme aussi fera la mienne; et alors j'ai été la chercher au loin. Je l'ai trouvée en Italie, et je l'ai amenée, à travers les Alpes et mille fatigues, jusqu'à Paris. Je l'ai disposée avec art, je l'ai parée avec amour; je l'ai faite si belle, qu'on ne pouvait pas ne pas me voir à côté d'elle; comme je voulais parvenir à tout prix il me fallait l'attention de la foule! Et en effet, la foule est venue pour la voir, et, en la voyant, elle m'a vu, moi aussi; et moi, cette fois enfin, j'ai été jugé à ma juste valeur, j'ai été admis, dans cette société pervertie, à faire mes preuves d'intelligence et de courage; j'ai fait une grande fortune; je suis allé à une grande faveur; je suis devenu une puissance; j'ai marché de pair avec les plus élevés; je suis parvenu à tout, même à porter un déguisement de prince avec des princes cette nuit. J'ai vaincu le monde, j'ai foulé le monde aux

pieds; il a été mon laquais très-humble ; il a porté ma livrée tant que j'ai voulu ; il m'a servi avec plus de soumission que si j'eusse été le roi de France, car en me servant, le monde servait ses passions les plus viles et les plus égoïstes ; car il sacrifiait à cette noble et éternelle occupation du monde, l'adultère; car il se ruait dans cette grande distinction entre les hommes, l'adultère ; car il ajoutait une nouvelle page à cette longue et interminable histoire de toutes les puissances de la terre, l'adultère. J'ai été le maître du monde, grâce à cette femme dont tu me fais un crime, ou plutôt grâce à toi, Christophe, qui m'avais enseigné comment une femme peut nous mettre en relief. Sois donc béni par moi ; Prosper Chavigny, jadis pauvre, inconnu, mendiant, aujourd'hui vicomte de Chavigny, l'électeur Chavigny, l'éligible Chavigny, le grand-officier Chavigny, bientôt, demain peut-être le conseiller d'état Chavigny, et, comme tu vois, le mignon de Henri III, à la cour de France, Chavigny.

Christophe, entendant Prosper parler ainsi, recula de deux pas. — Moi ! dit il, est-ce donc moi

qui t'ai appris à te servir ainsi de ta femme, à la livrer à M. le duc de Chabriant et à qui lui veut faire la cour? Eh! peux-tu comparer mademoiselle de Chabriant, la vertu, à ta femme, Lœtitia, Prosper?

— Ah! reprit Prosper, n'avance pas qui veut avec la vertu. La vertu m'a-t-elle jamais tendu la main, ou plutôt la vertu eut-elle jamais une main si douce et si blanche? Moi, j'ai voulu, avant tout, une belle femme; et je te prie, l'ai-je trouvée belle? Et d'ailleurs qu'ai-je fait en prenant une femme belle et jeune, spirituelle et jolie, capricieuse, souriante, Italienne et Française à la fois, qu'ai-je fait autre chose, sinon m'élever à la hauteur de mes nobles compatriotes? qu'ai-je fait, sinon flatter leurs penchants les plus naturels? Ce n'est pas là suivre ton exemple, me dis-tu? Mais, je te prie, où trouver deux Louise? où le trouver ce moyen facile d'être vu par tous? Je n'ai trouvé que celui-là, je l'ai pris, il m'a réussi; qu'importe à présent? Voudrais-tu être le seul à me renier, toi, mon ami, toi, mon frère, toi qui seul aurais le droit de me plaindre, puisque seul de tous ces hommes, tu n'es pas accouru à cette facile

curée que le monde appelle mon déshonneur!

Ainsi parlaient nos deux amis. De temps à autre, les grands seigneurs de la soirée, descendus des salons du pavillon Marsan, demandaient leur voiture; en passant, ils saluaient tous Prosper d'un geste amical. Prosper, se voyant saluer ainsi, frémissait de rage et d'indignation.

—Oh! dit-il, c'est vrai pourtant; tu as pourtant raison, Christophe, j'ai joué un triste jeu avec ce paradoxe! Me voilà terriblement familier avec les hommes de la cour! Voilà qu'ils me saluent et qu'ils me traitent d'égal à égal! J'en suis venu là! Oh! tu as raison, le mépris me gagne; je suis trop haut placé pour que le mépris ne m'atteigne pas à présent. Tu as raison, tu as raison! Il faut en finir; il faut briser mon piédestal, cela est affreux! il faut me justifier à tout prix. Me voilà donc, moi, déshonoré, me promenant en habits de duc au milieu des Tuileries, noble en rêve, moi, duc comme madame Dubarry était comtesse! Me voilà, moi, anachronisme brodé, au milieu de la société du dix-neuvième siècle! Oh! c'est infâme, en effet! oh! ma main s'est brûlée en touchant ces

grandeurs factices! J'ai fait du vice, à l'heure où le vice n'était plus possible! Je me suis grandi sur le déshonneur, à l'instant où le déshonneur ne grandissait plus personne! J'ai mal fait, j'ai mal fait, j'ai mal fait! Il faut que j'en finisse, il faut que je me venge, mon ami; il faut que je rentre dans le monde, pur et libre, honoré et respecté, il le faut. Et cela se fera, pardieu! et cela se fera bien et vite! et cela se fera à coup sûr! et tu as beau t'étonner, cela se fera en tout respect des bienséances les plus sévères, des préjugés les plus scrupuleux; cela se fera, aussi vrai que je suis un honnête homme, aussi vrai qu'Ampuy est assis sur les bords du Rhône; cela se fera où et quand? Demain, dans huit jours, tout à l'heure, vois-tu! vois-tu!

Puis il se promenait, rejetant son manteau par derrière, et il se parlait à lui-même, oubliant Christophe tout-à-fait.

— Oui; c'est cela; j'ai été trop loin, j'ai joué avec l'infamie : l'infamie me retombe sur le front; j'ai voulu déshonorer les hommes, et ce sont eux qui me déshonorent. C'est cela : je suis pris au piége. Un piége si bien tendu cependant! Je suis la vic-

time de mon sophisme. Mais comment faire? grand Dieu! grand Dieu!

Et il se tordait l'esprit et les mains. Et cet homme, qui avait attendu si longtemps et si patiemment l'heure de la vengence, ne pouvait plus attendre une heure, plus une minute; son infamie lui pesait à présent plus que sa pauvreté ne lui avait jamais pesé. Il voulait la rejeter à tout prix, et cependant, tout en rejetant sa honte, il pensait à conserver sa fortune. A son sens, et la main sur sa conscience et sur son cœur, sa fortune était à lui, à lui seul : il l'avait gagnée à force de travail et de talent, et de nuits passées dans les veilles, à force de courage et d'attention sur lui-même et sur les autres. Tant pis pour les autres, s'il avait eu besoin de leur indigne passion pour cette femme, pour qu'ils consentissent à se servir de son courage, de son âme, de son talent, de son esprit et de tout ce qu'il valait, lui, le beau et l'honnête jeune homme! Tant pis pour cette société parisienne, si elle est assez blasée et assez malheureuse pour ne tendre la main qu'aux hypocrites et aux infâmes; tant pis pour elle, si elle ne reconnaît le mérite que lors-

que le mérite lui est signalé par une bassesse! tant pis! Et qu'elle prenne garde, cette société gangrenée, au jour où les jeunes et les forts se feront justice, au jour où ils oseront être jeunes et forts tout seuls et sans condition! Qu'elle prenne garde à elle! En attendant, il a su se faire justice à sa manière, lui Prosper, de cette société mauvaise, lui, le nouveau-venu de son village, l'innocent enfant qui n'a trouvé ni aide ni protection parmi les hommes; lui, le savant écolier, qui parlait si bien, qui pensait si bien, doué de toutes les vertus de l'esprit et du cœur; lui, Prosper le pauvre, le méprisé, l'inconnu Prosper, fils de Jean Chavigni, le vigneron!

Rien ne saurait peindre l'agitation de ce jeune homme; rien ne saurait exprimer cette poignante violence d'un remords qui vient tout d'un coup et qui tombe d'un seul bond sur une âme innocente et tranquille! Lueur horrible dans une nuit profonde! Ainsi était Prosper. Le premier geste de mépris qu'il avait rencontré sur sa route lui avait révélé toute l'horreur de sa position. Le simple coup d'œil de Christophe lui en avait dit

plus que tout ce qu'on avait pu lui dire. Son parti fut pris sur-le-champ : il résolut de briser son piédestal sur-le-champ. Le cruel!

Mais cependant comment en sortir, de cette position funeste? et comment en sortir sur-le-champ? Là était toute la question.

Il est vrai qu'avant d'entrer dans cette fatale carrière d'ambition, il avait eu soin de se réserver une porte secrète pour en sortir quand il voudrait. Mais comment ouvrir cette porte tout de suite? et s'il l'ouvrait tout de suite, ne perdrait-il pas le fruit d'une retraite si habilement combinée? Et puis il y a des préjugés que la société exige impérieusement qu'on observe. Il avait beau se répéter à lui-même la grande raison qui lui conservait sa propre estime, il sentait que ce n'était pas assez de sa propre estime pour être estimable; qu'il lui fallait encore l'estime des autres, et qu'avant de se servir d'aucun de ses avantages, il devait obéir au préjugé.

Il était si malheureux, il y avait tant d'anxiété et de douleur sur son visage, que son ami Chris-

tophe fut sur le point de le presser dans ses bras et de lui dire : — Je t'estime, Prosper !

Un incident très-naturel vint heureusement les tirer tous les deux de leur embarras, et donner à Prosper le moyen de se mettre au moins au pair avec les préjugés de ce siècle.

La fête royale était finie ; la foule s'était évanouie, le silence avait fait place au bruit des voitures. Prosper était dans la cour du château, presque seul avec Christophe.

Tout à coup une femme passe devant eux d'un pas rapide. Cette femme était suivie de près par un cavalier qu'elle paraissait vouloir éviter avec ardeur. Christophe les vit à peine passer l'un et l'autre, mais Prosper les vit bien distinctement, et d'un bond il arrêta le cavalier au milieu de sa course ; la jeune femme s'arrêta aussitôt, comme si elle eût été retenue par la même main. Elle était animée autant par l'indignation que par sa course. Le cavalier qui la poursuivait cherchait en vain à se débarrasser des ongles de fer de Prosper. Christophe arriva assez à temps pour considérer ce poétique tableau.

Ils étaient là tous les trois : elle triomphante ! Prosper en délire ! le jeune amoureux humilié à en mourir ! La présence de Christophe rétablit l'équilibre entre Prosper et le jeune homme. Prosper lâcha le jeune homme lentement comme l'oiseau lâche une proie meurtrie, qu'il est sûr de ressaisir aussitôt.

Prosper dit au jeune homme : — Monsieur, vous insultez ma femme ! vous me ferez l'honneur de m'en rendre raison.

L'Italienne, entendant ainsi parler Prosper, se figura que Prosper était jaloux, enfin ! Elle voyait Prosper s'irriter contre un de ses amants, enfin ! Elle triomphait, l'Italienne, de la fureur tardive de Prosper.

Quant au jeune homme, bien qu'au fond il se crût brave, il se sentit atterré par cette réparation que lui demandait Prosper, et qu'il ne pouvait pas lui refuser. A vrai dire, en offrant ses hommages à madame de Chavigny, le jeune homme n'avait pas compté sur la colère de ce mari facile, et il s'était arrangé en conséquence. Il avait donc laissé de côté, en entrant dans ce nouvel amour, tout

bagage inutile, les précautions officieuses, les prévenances cachées, le mystère, et même son épée. Surpris ainsi au milieu d'une sécurité profonde par une colère et par un époux qu'il n'attendait pas, le jeune homme ne put s'empêcher de pâlir. Cependant, comme il était Français et militaire, il répondit à la provocation de Prosper ce qu'on répond toujours en pareil cas ! *Très-volontiers, Monsieur !*

— Nous nous battrons sur-le-champ, dit Prosper : le temps est beau, le jour commence ; voici encore quelques-uns de vos amis qui sortent ; choisissez vos témoins ; mon ami Christophe sera le mien : partons !

En même temps Prosper prit galamment la main de sa femme, qu'il reconduisit poliment jusqu'à sa voiture. Il avait tout-à-fait l'air froid et calme d'un époux offensé, qui n'a aucun reproche à faire à sa femme, si ce n'est d'être trop belle. Le jeune homme, qui se nommait Arthur Berineau, venait de trouver deux témoins, ses compagnons de la garde royale, qui s'étaient attardés dans l'entresol des Tuileries après le bal.

Justement les deux témoins choisis par Arthur Berineau étaient au nombre des admirateurs les plus fervents de madame de Chavigny. Ils furent donc étrangement étonnés en apprenant qu'il s'agissait d'un duel avec Prosper; et quand ils virent Prosper si résolu et d'une colère si calme, ils pâlirent, en pensant que, huit jours plus tard, cette colère aurait pu les menacer. Ils ne firent donc aucun effort pour empêcher ce duel qui les mettait à l'abri, trop heureux de ne pas éveiller les soupçons de Prosper, en s'opposant à une réparation que le jeune Arthur allait donner à lui seul, au péril de ses jours et pour eux tous.

Cela se fit vite et bien, en gens de cœur. Le bois de Boulogne n'est pas loin des Tuileries; les rues sont peu encombrées le matin, et l'aurore de la porte Maillot, formidable clarté qui offense l'œil des plus braves, se tient debout, raide et sèche à toute heure, ouvrant la porte aux premiers venus, sans s'inquiéter comment ils sortiront de ce bois. Avez-vous remarqué ce que c'est au juste que le crépuscule du matin au bois de Boulogne? Il ne ressemble à rien de ce que les poètes élégiaques, épiques

ou champêtres ont écrit sur la campagne. Ce n'est plus le même arbre; ce n'est plus le même chant des oiseaux; ce n'est plus le même soleil levant. La fleur y perd sa couleur; l'allée tortueuse y perd le charme de son mystère. Tout se dénature dans cette forêt civilisée. Le meurtre habite là tout le jour, et surtout le matin. Je ne sais pas comment, sur les deux heures, il y a des femmes en calèche qui viennent y rire et folâtrer, sans songer que le gazon qu'elles foulent et les allées qu'elles parcourent sont tachés de sang. Ils étaient donc au bois de Boulogne tous les cinq, tous les cinq fort résolus et fort bien disposés. Ils n'avaient oublié qu'une seule chose, d'apporter des armes avec eux.

Arthur Berineau fut le premier qui s'écria :

— Nous n'avons ici ni épées ni pistolets, monsieur !

— Qu'importe, dit Prosper? N'avons-nous pas un poignard à notre ceinture, un véritable poignard du moyen âge, monsieur? Tirez le vôtre! Le mien est très-reluisant et très-affilé. Vous vous battrez comme au vieux temps; vous soutiendrez jusqu'au bout votre rôle de jeune amoureux. Mon

gentilhomme, grâce à nos poignards, nous nous verrons de plus près, et d'ailleurs ce genre de combat va mieux avec notre costume brodé que l'épée ou le pistolet. En avant donc, messire, et dégaînons !

M. Berineau, voyant les témoins garder le silence, tira son poignard et le saisit d'une main forte. C'était un jeune homme médiocrement habile à l'escrime, comme cela convient à un homme qui ne veut être ni assassin ni victime de profession, et qui tient à savoir défendre sa vie bien plus qu'à attaquer celle d'autrui. Disons aussi, à la louange de Prosper, qu'en ceci il se privait d'un grand avantage, et qu'il y allait aussi bon et franc jeu qu'Arthur. Seulement Prosper avait cette grande supériorité sur Arthur, c'est que, froissé comme il était par l'opinion, et surpris à l'improviste comme il l'avait été par le mépris des hommes, il lui importait fort peu d'être tué, à l'heure qu'il était.

Les deux champions s'avancèrent donc l'un sur l'autre en gens de cœur. Ceci déconcertait toutes les habitudes reçues. A les voir en costumes de comédiens, se mesurer dans ce duel étrange, on

eût dit de quelque scène mal faite de mélodrame moderne. Cependant rien n'était plus sérieux que ce duel. Ils se tenaient de si près l'un l'autre! ils se voyaient de si près! — à un demi-pied de distance tout au plus! Ils furent calmes d'abord comme cela arrive toujours en commençant, mais bientôt, quand le fer eut senti le fer, quand le grincement de ces deux ames se fut électrisé à ces deux lames, quand ils se virent bien face à face, tous les deux altérés de sang, flamboyants tous les deux, quand ils furent les maîtres de s'insulter de si près du regard et du geste, insolents tous les deux jusqu'au meurtre, ce fut alors un formidable combat d'une minute, qui dura un siècle. — A la fin, Arthur Berineau fut frappé à la poitrine d'un coup de poignard. Prosper regarda tomber son rival.

Ce qui est triste quand un homme meurt ainsi frappé, c'est que d'ordinaire il se croit forcé encore de s'improviser une belle mort. Le duel vous ôte toute la naïve nonchalance du trépas; on joue sur le terrain le cinquième acte d'une tragédie; on se drape dans son manteau taché, comme si on n'avait plus qu'à voir baisser la toile et a

rentrer dans la coulisse. Ainsi mourut Arthur Berineau. Il tendit la main à Prosper ; et, d'après l'usage immémorial, il se prépara à consacrer ses dernières paroles à la justification de madame de Chavigny.

Mais Prosper eut trop de générosité pour souffrir que le trépas de ce jeune homme fût ridicule. Prosper, sous le calme apparent des témoins d'Arthur, devinait le sourire prêt à naître à propos de la confession du blessé. Il eut donc pitié des derniers moments de ce jeune homme ; il s'assit près de lui, et, relevant sa tête appesantie : — Ne dites rien ! monsieur Arthur, pas un mot ; ne parlons pas de cette femme ; ce n'est pas pour cette femme que vous mourez : que m'importe cette femme ! Si quelqu'un avait dû mourir pour cette femme, ces messieurs, que voilà, vos témoins, seraient morts pour elle et par moi, ou moi par eux et avant vous ; mais que m'importe cette femme ! Vous mourez pour mon compte, monsieur, vous mourez pour moi, pour moi déshonoré par le monde, à qui le monde demandait la vie d'un homme ou la mienne ! Vous mourez parce que j'ai

voulu jeter au monde en holocauste une noble victime, un homme pur, qui n'a fait d'autre faute que de vouloir être vicieux avec le vice du monde. Ne vous inquiétez pas de cette femme. Pensez à votre mère, monsieur !

Arthur pensa à sa mère tout bas. Sa pauvre mère! Mais avant de mourir, il songea qu'il fallait penser tout haut à sa maîtrese, pour obéir à l'usage. Il ouvrit donc sa poitrine sur laquelle pendait un médaillon qu'il envoya à Élisa.

Il mourut, le beau jeune homme, à la suite d'un bal, pour une femme qui n'était pas la sienne, pour expier la honte d'un autre; il mourut dans des habits et dans des sentiments d'emprunt.

Il mourut tout-à-fait comme la maison de Bourbon est morte.

Plaignez-le !

Et plaignez-la !

Christophe avec le noble bon sens qui ne l'avait jamais quitté avait compris tout d'un coup la nécessité de ce duel.

Il l'avait même autorisé de sa présence, et tout bas en lui-même il faisait des vœux pour que

Prosper payât de son sang, mais non pas de sa vie, le déshonneur qu'il voulait payer avec le sang d'un autre. Christophe fut à ce duel comme il avait déjà été au jeu et au vice, spectateur impassible, mais non pas sans émotion et sans pitié.

Quand Prosper, sorti du bois de Boulogne, se trouva seul avec Christophe, il lui dit :

— Christophe, merci. Tu ne m'as pas abandonné cette fois encore, même pour le meurtre. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le monde ; ce duel me réhabilite, j'en suis sûr, comme le monde veut qu'on se réhabilite. Je suis tranquille de ce côté, à présent. Mon adultère a le sang qu'il lui faut, il est lavé. C'est beaucoup pour eux, mais ce n'est pas assez pour moi, Christophe. Ici se termine mon fatal paradoxe. Je ne veux pas profiter de ce sang qui me lave aux yeux des autres, mais qui me souille à tes yeux ; je ne veux pas monter d'un degré de plus à l'aide de ce duel : je ne veux pas faire un marche-pied de ce cadavre. Non, non pas, c'est fini, je reviens à terre. Plus de piédestal pour moi : je vais briser le mien devant toi-même et devant tous. Écoute bien, et sois exact au rendez-vous.

C'est aujourd'hui dimanche, dans six jours, à onze heures, l'heure du bal, viens chez moi; j'y donne une grande fête, c'est la dernière. Ne manque pas, sois exact. Et à minuit, l'heure des fantômes, si à toi, et si aux autres, et si à tous, si à moi-même, je ne démontre pas que je suis net et pur de toute souillure, si je ne vous prouve pas à tous que ce que vous appelez tout bas mon infamie est votre infamie à tous, je me tue avec ce poignard.

— Seras-tu exact, Christophe?

— Je serai exact, Prosper.

Et ils se séparèrent. Prosper rentra chez lui, et il renvoya à la friperie ses habits de duc; il garda seulement le poignard.

Christophe attendit impatiemment le samedi fatal, et il se demandait par quelle issue Prosper son ami sortirait de ce gouffre où il était tombé?

Nous touchons à la fin de notre histoire. Nous en avons laissé le côté chaste et pur pour le côté vicieux et terrible. Nous avons abandonné le bon principe pour le mauvais principe, Christophe pour Prosper, c'est la faute de l'art moderne et non pas la nôtre. L'histoire de Christophe est pré-

vue d'avance, il aime mademoiselle de Chabriant, il en est aimé, il est homme de mérite et homme d'honneur, il ne se mêle pas à la foule, et la foule le respecte, il n'a pas d'ambition, et cependant l'ambitieux lui fait place, parce qu'ils savent tous qu'il faut que celui-là qui marche tout droit son chemin dans les sentiers battus arrive nécessairement avant eux. Mais Prosper, que fait-il?

Le jour fatal de son rendez-vous public avec Christophe, Prosper se rendit le matin dans la chambre de sa femme. Il la trouva dans l'attitude d'une méditation profonde, la tête appuyée sur sa main, et rêveuse comme il ne l'avait jamais vue. Depuis qu'ils étaient à Paris, elle et lui, c'était la première fois que Prosper entrait dans l'appartement de cette femme. Jusqu'à présent il s'était arrêté sur le seuil de cette porte sans vouloir le franchir, il s'était fait de cette réserve un point d'honneur, un devoir de conscience : aussi la belle italienne, plongée dans sa longue rêverie, n'entendit pas venir Prosper : elle l'attendait si peu ! Prosper les bras croisés, regardait cette femme si frivole au dehors, et si pensive quand elle était toute

seule. Cela l'étonnait de surprendre cette femme dans une attitude qui n'était ni de l'orgueil, ni de l'amour, ni de l'ambition, ni du plaisir.

Mais elle, la profane Italienne, combien elle fut étonnée à son tour quand elle vit dans sa chambre, à ses côtés et dans l'intimité du matin, Prosper de Chavigny lui-même! Elle poussa un long cri d'effroi que je ne saurais vous rendre : on eût dit une jeune fille de seize ans, qui n'a pas quitté l'aile de sa mère et qui est surprise à minuit par un homme inconnu et audacieux. C'était là un étrange effroi, l'effroi de cette femme en apparence si facile et si abandonnée! Ce cri de terreur alla frapper l'âme de Prosper, et il parla à l'Italienne avec plus de respect qu'il ne lui en avait jamais montré, tête-à-tête.

— Je vous demande pardon, madame, de venir ainsi vous surprendre chez vous; mais j'ai une faveur à vous demander, et j'ai été bien aise de choisir le moment où vous étiez seule pour vous parler.

A ces mots, l'Italienne quitta son air effrayé; elle descendit du haut de sa méditation de tout

à l'heure, elle redevint tout-à-fait l'Italienne au sourire moqueur, au regard insolent. Ce regard et ce sourire étaient la seule supériorité qu'elle eût conservée sur Prosper, depuis que Prosper n'avait plus un besoin aussi immédiat de son secours.

— Monsieur, dit-elle à Prosper, quel est le nouveau projet qui vous pousse? Il faut que ce soit un projet d'une haute importance, pour que vous veniez me voir si matin dans ma chambre? Quand j'ai été malade, c'est une faveur qui m'eût soulagée et que vous m'avez obstinément refusée : à vrai dire, monsieur, votre visite m'étonne, et je cherche en vain à en comprendre le sens caché. Quel besoin avez-vous donc encore de moi, grand Dieu! je vous croyais tout-à-fait au comble de vos prospérités. A quelle nouvelle faveur aspirez-vous, monsieur? Quel est l'homme, quelle est la puissance du jour qu'il me faut séduire encore? N'êtes-vous donc pas las de tant de prostitutions de tous genres? N'avez-vous pas assez d'honneurs? C'est une grande pitié pour moi, mais c'est une grande honte pour vous, monsieur!

Prosper, qui n'était pas accoutumé à ce langage, devint pâle, d'une pâleur mortelle; son œil s'enflamma, et il voulut donner à son regard toute la fascination puissante au moyen de laquelle il avait dompté cette femme jusqu'à la forcer de mettre du calcul dans ses grâces et de l'art dans sa passion. Mais cette fois le regard de Prosper fut sans force et sans puissance; il voulut parler, l'Italienne lui imposa silence, et se levant de la chaise longue sur laquelle elle était couchée, elle bondit dans la chambre comme une jeune lionne, renversant les meubles sur son passage, brisant les porcelaines et les flacons de sa toilette. Elle était bondissante, elle était échevelée, elle était toute nue, elle était superbe!

— Monsieur, monsieur, disait-elle, pas un mot de plus, je ne veux pas vous entendre, c'est assez d'infamies comme cela, monsieur; je suis lasse de ce triste métier d'esclave auquel vous m'avez condamnée, je n'en veux plus. Je ne veux plus de ces regards et de ces mépris menteurs que vous avez exigés de moi, je ne veux plus de ces calculs de boudoir, je ne veux plus être ce que j'ai été

jusqu'ici, la très-humble servante de votre infamie. Loin de moi, monsieur! je ne veux plus être votre femme, la vicomtesse; je veux redevenir ce que j'étais, Lœtitia, l'Italienne, il est vrai, mais enfin l'Italienne heureuse à ses heures, maîtresse de sa tristesse et de sa joie, de sa haine et de sa colère, de ses larmes et de ses sourires. Je ne veux plus être la récompense promise à tous vos désirs, le but proposé à tous vos protecteurs, la pomme d'or jetée sur votre chemin, pour qu'en se baissant vos rivaux vous laissent gagner le prix de la course.

Non pas! non pas! il n'en sera pas ainsi : je n'ai plus un regard pour vous servir, je n'ai plus un seul sourire à vos ordres; ce serait le roi lui-même qu'il faudrait vous séduire : le roi lui-même demain vous ferait duc et pair à condition de me baiser la main, le roi n'aurait pas ma main, j'aimerais mieux la brûler dans la fournaise, moi, moi-même, la Lœtitia si soumise, si dévouée, la Lœtitia qu'on appelle en tout lieu la Lœtitia du duc de Chabriant!

Elle bondissait, elle se tordait les mains, elle

se regardait dans la glace, puis elle s'écriait de nouveau :

— Oh! oui, je suis bien vile d'avoir pris sur moi toutes ces infamies! Je suis bien vile d'avoir consenti à servir ainsi de piége à loup au service de votre ambition. Oh! oui, je suis une misérable femme d'avoir changé les plus nobles passions du cœur en un guet-apens de cour! Oh! oui, vous m'avez lâchement perdue ; je n'étais pas faite pour me laisser aimer ainsi sur un *bon* signé de vous, par ces Français de soixante ans, cadavres chargés de croix et d'honneurs, et qui sentent déjà la tombe. Lœtitia était faite pour mieux que cela, grand Dieu! Jésus sauveur! tu l'avais faite, ta Lœtitia, pour le bonheur des Italiens de dix-huit ans! Lœtitia devait servir à la gloire, à la passion, à l'amour de l'artiste! Lœtitia la Napolitaine était faite pour être la compagne d'un brigand de la Calabre, plutôt que d'obéir au scepticisme d'un intrigant des Tuileries! Donnez-moi un musicien, donnez-moi un peintre, donnez-moi un sicaire, donnez-moi un cardinal, donnez-moi un batelier des Lagunes; mais, par Dieu! ne me don-

nez pas un conseiller d'état, ni un vieux général d'empire, ni aucun de ces débris français dont la dernière Romaine ne voudrait pas pour être son jouet d'une heure! Donnez-moi du pain noir, donnez-moi la marque, la prison et l'hôpital; mais, par Dieu! ne me donnez pas vos robes de soie achetées par des sourires qui font horreur; mais, par Dieu! ne me menez pas dans vos églises, où l'encens est infect, où le pavé est boueux, où la sainte Madone est horrible à voir, où le prêtre est sombre et brusque; moi, je n'aime pas cela, voyez-vous; moi, je n'aime pas votre France: elle est triste, elle est nuageuse, elle est pluvieuse, on y gèle! Votre France ne croit à rien, ni à la dévotion, ni à l'amour, ni à rien! Les femmes y sont laides et médiocres, et les hommes y valent les femmes. Ainsi donc, monsieur, rendez-moi ma liberté, sinon je la prends sur l'heure. Vous êtes vicomte, vous êtes riche, vous serez conseiller d'état demain, à ce qu'on dit; que voulez-vous de plus? Moi, pourtant, à l'heure qu'il est, je suis plus ambitieuse que vous; moi, à présent, je veux redevenir ce que j'étais jadis, la jeune et

belle Lœtitia, l'amour des hommes, l'envie des femmes, la gloire et le bonheur de l'heure présente ; laissez-moi, laissez-moi avec ma beauté et ma misère, je vaudrai toujours mieux que vous.

Disant cela, il est impossible de savoir combien cette femme était éloquente, était admirable. Prosper, ému, confondu, la regardait parler sans trop l'entendre, comme on regarde une belle personne de théâtre qui parle une langue inconnue. Cette femme, qu'il avait trouvée jusqu'alors si obéissante à ses ordres, comme elle était changée tout à coup! Quelle grandeur d'ame, quelle noblesse! quelle volonté puissante et irrésistible! quel courage! Était-ce bien la même femme que l'Italie entière lui avait signalée pour sa beauté, et qu'il avait ramenée en France pour faire de l'ambition, de concert avec elle? Que croire et que penser? Il restait confondu sans répondre, et il jouissait du beau spectacle qu'il avait sous les yeux, en attendant qu'il pût le comprendre. Pour elle, quand elle eut bien donné cours à son indignation, elle s'assit au pied de son lit de soie, et couvrant ses yeux de ses belles mains, sur lesquelles retom-

baient ses longs cheveux, elle resta là, ne songeant plus même à sa colère, soumise de nouveau à Prosper, et toute prête à obéir encore au premier ordre de l'ambitieux.

Prosper comprit tout d'un coup cette transition subite; il comprit que cette colère, irruption d'un instant, n'était pas encore le dernier mot de cette malheureuse femme; cette soumission subite, après tant de colère, le toucha autant que cette colère même, après tant de soumission, l'avait étonné. Pour la première fois de sa vie Prosper eut un moment de joie sans mélange, car il comprit qu'il ne lui serait pas impossible d'estimer cette femme. Quelle découverte pour Prosper! Il s'approcha d'elle alors, et quittant les formes respectueuses pour le ton de l'amitié, il lui dit avec sa voix si douce et qui allait au cœur de toutes les femmes :

— Lœtitia! chère Lœtitia!... Elle alors, ôtant ses cheveux de ses joues et ses mains de ses yeux, le regarda pour savoir si ce mot, *chère Lœtitia!* ne lui était pas adressé par quelque bouche italienne de ses beaux jours; elle vit Prosper, Prosper presque tendre, et elle le prit en pitié.

— Oui, lui dit-elle, aimez-moi un peu, Prosper; car ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous, uniquement pour vous, et à présent que votre voix est plus douce, je reconnais que j'ai tort et que ma colère envers vous est une faute. Que suis-je, en effet, et qu'étais-je, en effet, quand vous m'avez trouvée? une Italienne, belle et pauvre, la fille d'un bateleur, printemps avorté et déjà flétri par le souffle de la mort, qui accompagnait avec sa harpe les indignes charges de son père, qui chantait avec lui les vieux duos d'amour dans lesquelles il remplissait le rôle de Cassandre, elle celui de Colombine. Oui, j'étais une pauvre créature quand vous m'avez trouvée le soir sur une place publique, demandant l'aumône sur une assiette d'étain; je vous dois donc mille actions de grâces de m'avoir arrachée à cette vie misérable, et de m'avoir assigné un but plus noble et surtout plus utile. Je vous dois des actions de grâces, Prosper, pour toutes les peines que ma corruption vous a données; vous avez été loyal avec moi, et de votre ambition satisfaite j'ai profité autant que vous. C'est bien! c'est bien, mon ami. A présent je ne

dois pas manquer à mon associé, qui ne m'a pas manqué encore; tant que notre contrat ne sera pas rompu, j'y dois être fidèle, à mes risques et périls. Ordonnez donc, ne tenez aucun compte de cette colère de tout à l'heure. Dites-moi donc, Prosper, quel est l'homme que je dois subjuguer ce soir?

Elle souriait, la noble fille ; mais cette fois, c'était un sourire si malheureux, qu'elle eût fait pitié au plus insensible libertin. Prosper sentit que son émotion allait en augmentant :

— Vraiment, Lœtitia, lui dit-il, je ne vous fais aucun reproche de votre colère; au contraire, je fais comme vous, je l'approuve : vous avez raison : c'est un triste et vilain métier que nous avons fait là tous les deux, Lœtitia! Mais, mon enfant, la fin de notre acte de société approche ; notre pacte sera rompu ce soir, dès ce soir, entendez-vous? Ainsi demain vous serez votre maîtresse; et moi mon maître. Mon enfant, je ne vous demande plus qu'une faveur bien simple, me l'accorderez-vous?

Vous avez conservé vos habits d'Italienne, Lœtitia?

—Oui, dit-elle, je les ai conservés, et bien souvent je les regarde pour les comparer, en pleurant, ces simples et faciles vêtements, aux habits de grande dame française que vous m'avez forcée de porter.

— Ce soir, reprit Prosper, ce soir, il faut remettre vos habits d'Italienne. Il faut, quand je vous appellerai, que vous entriez dans votre salon, vêtue ainsi que je vous ai rencontrée le premier soir, comme une jolie fille qui chante de sa plus joyeuse voix, le soir, sa plus douce chanson d'amour Consentez-vous à cela, Lœtitia ?

— C'est donc encore un bal masqué ce soir ? dit-elle ; et cependant, seigneur, voici huit jours que nous sommes entrés dans le saint temps de carême, et que le mercredi des Cendres a jeté sa poussière sur nos fronts humiliés.

— Il faut vous habiller en Italienne ce soir, Lœtitia ; il faut que le monde vous voie telle que vous étiez avant que vous ne fussiez ma femme. N'oubliez pas votre croix d'argent.

Cela dit, Prosper rappelle toute sa force d'ame, et se prépare pour le bal.



XVII.

L'heure venue, les salons de Prosper de Chavigny furent ouverts. Ce jeune homme était encore le favori du grand monde : sa femme était si belle ! et lui, il était si heureux ! Le grand monde fut fidèle au rendez-vous de cette soirée. La cour de l'hôtel se remplit d'équipages ; les salons se rem-

plirent d'hommes et de femmes : seulement, comme c'était ici le supérieur qui venait chez l'inférieur, le grand personnage chez le parvenu, chacun se mit à l'aise chez Prosper; et les conversations particulières s'établirent bientôt au milieu du bal qui commençait.

Prosper se tenait debout à la porte d'entrée, mais caché dans la foule. A ses côtés, se tenait Christophe, qui était arrivé un des premiers, impatient de connaître le mot de cette fatale énigme. Son ami le reçut gravement, en homme qui est sûr de sortir à sa gloire d'une épreuve difficile. Difficile épreuve, en effet : il s'agissait, pour Prosper, de démontrer à toute cette assemblée de sceptiques et de vicieux qu'il n'était pas un infame, lui, Prosper de Chavigny, poussé par sa femme à la richesse et aux honneurs !

Prosper s'empara donc de son ami ; et à mesure que les laquais annonçaient un nouveau-venu à haute voix, Prosper faisait à Christophe la biographie de ce nouveau venu, et il accompagnait chacune de ses paroles d'un sourire et d'une raillerie indéfinissables et dont lui seul avait le secret.

Le premier qui entra dans le salon, ce fut M. le duc de Chabriant lui-même.

— Lisez après-demain le *Moniteur,* monsieur le conseiller-d'état, dit M. de Chabriant à Chavigny. Chavigny le salua avec respect.

Christophe regarda Prosper.

— Ah ! dit tout bas Prosper, je n'ai pas besoin de te faire cette histoire ; toute la ville dit et répète que M. le duc est l'amant de ma femme, n'est-ce pas ? Au moins est-ce lui qui, à l'église, un jour de quête officielle, nous a prêté notre première pièce d'or, et il a bien fallu la lui rendre, avec usure.

Après M. le duc de Chabriant, on annonça un financier très-connu. Il entra la tête haute, quoiqu'en saluant fort bas. C'était tout-à-fait un salut de financier : car, au milieu de toute cette vaniteuse noblesse, cet homme d'argent sentait sa force depuis le crâne jusqu'au torse exclusivement ; il était noble jusqu'à son portefeuille; passé la ceinture, il redevenait un plat valet.

— Ce gros homme, dit Prosper à Christophe, ne m'a pas prêté son argent, il est vrai, mais il est

le premier qui m'ait fait jouer sur les fonds publics ; il m'a appris avec grand'peine tous les mystères de ce noble jeu, où se ruinent les dupes ; il m'a fait entrer dans les petits détails de cet agiotage de tous les quarts d'heure, il m'a enseigné le mensonge politique et c'est grâce; à lui que j'ai su enfin comment, en fait de bourse, la vérité peut devenir mensonge, et comment le mensonge peut être vérité ; il m'a appris tout cela, il m'a fait jouer à coup sûr, et ce jour-là il a joué avec moi. C'est un digne homme ! aussi il a conduit plus d'une fois madame de Chavigny au bois de Boulogne, ayant bien soin de la faire passer par les allées les plus fréquentées, dans sa calèche découverte, son voile flottant à l'air. Misérable vanité ! cet homme-là, vois-tu, avec lequel j'ai gagné un million, je le hais plus mille fois que le noble duc qui ne nous a donné qu'un écu d'or. Ce gentilhomme, tout vieux qu'il est, aime les femmes pour elles-mêmes. Il a aimé la mienne avec toute la décence possible ; il a enveloppé son amour dans le mystère le plus profond ; il ne l'a jamais tutoyée, j'en suis sûr, même dans le tête-à-tête ; il ne l'a compromise,

s'il l'a compromise, qu'à force de politesses et de respects! Mais l'homme d'argent! sa passion n'a été qu'une vanité mesquine! L'homme d'argent a produit ma femme dans le monde comme il eût produit une livrée nouvelle! Tu vois bien ce gros corps, ces petites jambes, ce regard indécis, cette tournure de danseur de l'Opéra! voilà notre homme! l'homme qui nous a enrichis! cela te cause un profond dégoût, n'est-ce pas, Christophe? Oh! tu as raison! mais puisque tu as attendu jusqu'à cette nuit, puisque tu as cru à ma probité jusqu'à cette heure, donne-moi encore une heure, je t'en prie, une heure, et après, si je ne tiens pas ma parole, crache-moi au visage si tu veux!

Christophe, confondu de tant d'assurance, se contenta de ne rien répondre. Prosper continua ses sarcasmes à mesure que la soirée s'écoulait.

— Regarde, Christophe! cet homme pâle et sec, à l'œil creux, au teint jaune: profond politique s'il en fut! eh bien! cet homme, il a tenu ma destinée dans ses mains puissantes. Il avait besoin de moi, cet homme, ou plutôt la patrie avait besoin de moi, car, tu le sais, je suis actif, infatigable,

intelligent, propre à tout; cet homme ne m'accordait pas un regard. Son antichambre seule me fut ouverte, parce qu'il aimait à savoir que son antichambre était pleine, cet homme! J'y allais tous les jours, j'attendais tous les jours, implorant une place, de quoi vivre et porter un habit neuf tous les trois ans. Rien! rien pour moi! ils sont tous faits ainsi ces habiles de la restauration. Ils n'ont tendu la main à aucun homme d'une certaine valeur; ils n'ont découvert aucune capacité cachée, ils n'ont soutenu aucun mérite ignoré, ils se sont crus assez forts pour se passer du concours des jeunes gens sans naissance et sans fortune, et ces jeunes gens sans naissance et sans fortune les renverseront d'un souffle quand le temps sera venu. Eh bien! cet homme sec et pâle, si sourd à la voix de ma misère, quand ma misère était seule et tremblante, cet homme, libertin comme un courtisan d'ancien régime, est accouru à moi aussitôt que j'ai eu ma femme. Je lui demandais à genoux une place d'expéditionnaire; il s'est jeté à mes pieds pour me faire son égal quand j'ai eu ma femme; regarde, le voilà accordant les places

et les honneurs à sa passion du moment. Pauvre humanité! Disant cela, Prosper se tordait les mains; Christophe tenait ses regards baissés à terre sans oser respirer.

— Et celui-là, reprenait Prosper, ce petit jeune homme sautillant, souriant, qui essaie ses jolis doigts sur le piano ouvert et qui se regarde à toutes les glaces, celui-là, qu'aurait-il fait pour moi si je n'avais pas eu ma femme? Tel que vous le voyez, celui-là est un juge; il fait partie de la loi, c'est lui qui la jette à nous autres, dans la foule. Il m'aurait fait perdre, sans ma femme, tout l'argent que j'ai gagné avec le financier, grâce à ma femme. Ce petit juge, Christophe, regardez-le bien, c'est un misérable qui rédige un jugement aussi brutalement que personne, et qui pouvait me perdre en trois mots. C'est un de mes amis les plus chauds, les plus prononcés, à présent qu'il a parlé à ma femme; cela le met en effet à un si beau degré! faire la cour à une femme qui est aimée à la fois par le grand seigneur et par le financier, ces deux pouvoirs!

— Et enfin celui-là qui m'a donné la main tout

à l'heure avec un air si amical, celui-là, un bon jeune homme, sur ma parole, très-honorable, très-honoré, très-respecté, très-homme du monde, celui-là, il a aimé ma femme aussi, uniquement parce qu'il était mon ami intime. Celui-là m'a couvert d'infamie d'une manière très-naturelle, par amitié tout simplement; et moi, je me suis laissé couvrir d'infamie par celui-là d'une façon très-désintéressée aussi, et sans lui demander en revanche autre chose que son amitié. Aussi il a été fidèle au contrat; voyez comme il m'aime! Il m'aime autant que si j'étais son frère : il se battrait en duel pour moi au besoin, car il sait que j'aime à me battre en personne, de même qu'il me prêterait tout son argent, car il sait très-bien que je n'en ai pas besoin. Ainsi donc, Christophe, tu vois comment j'ai acheté mon entrée à la cour par ma femme, ma fortune pécuniaire par ma femme, ma fortune politique par ma femme, mes amitiés privées, par ma femme. N'est-ce pas là, je vous prie, un beau contrat où j'ai joué le rôle d'homme habile et dans lequel les autres ont fait le métier de dupes? N'est-ce pas là un

beau marché? répondez-moi, répondez-moi!

Christophe était confondu, anéanti; le chaste et vertueux souvenir de mademoiselle de Chabriant, et l'idée seule qu'elle allait tout savoir, le tira de ce rêve funeste. L'opprobre apparent de Prosper lui fit peur; il se leva lentement de son siége.—Adieu, dit-il à son ami, adieu Prosper! Si je n'étais que seul à partager ton opprobre, je te ferais encore ce sacrifice, mais il y a, au ciel et ici-bas, deux êtres qui ne le veulent pas. — Adieu!

Christophe se retirait, en effet, mais Prosper le retint d'une main ferme. — Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, Christophe.... Je te demande encore dix minutes; veux-tu?

Christophe s'arrêta sans répondre, et il se perdit dans la foule, jetant un coup d'œil très-significatif sur la pendule, qui allait marquer minuit.

Quant à Prosper, après s'être bien assuré que tous les invités à sa fête étaient arrivés, il entra, sans qu'on s'en aperçût, dans l'appartement de sa femme.

Lœtitia était dans son boudoir, assise encore à sa toilette, mais sans y prendre aucune espece d'inté-

rêt. Pour obéir à Prosper, elle avait mis sa robe d'Italienne, sa chaîne d'argent, ses longues dentelles noires. Elle était belle ainsi, mais, sous ces habits évaporés du joyeux Midi, sa tristesse ne lui allait pas : il était facile de voir que cette fois l'Italienne mentait à son costume. A peine étaient-ils séparés depuis trois ans, elle et son costume, que déjà ils ne se comprenaient plus. Elle était donc là attendant les nouveaux ordres de Prosper, dans cet état moitié veille, moitié songe, si pénible et si fatigant pour l'ame ; elle était là sans espérer et sans craindre la venue de Prosper.

Prosper entra. — En vérité, dit-il, en la voyant si pâle et si triste, en vérité, notre belle Lœtitia ne se ressemble guère à elle-même. Quoi donc ! je la prie ce matin de s'habiller comme une Italienne, et la voilà ce soir qui ne prend que la robe d'une Italienne, laissant de côté les plus beaux attributs de l'Italie, la joie et le sourire velouté, et l'œil qui brille, et le sein qui bat ! Pourquoi donc, ne faire les choses qu'à demi ? Pourquoi cet air rêveur dans ces habits de fête ? Pourquoi cette tristesse du Nord dans ces tissus du Midi ? pourquoi cela ?

Allons, Lœtitia, mon associée, ma compagne Lœtitia, songez que c'est là ma dernière volonté, songez-y! Prenez donc un air plus folâtre, madame, profitez davantage de ce pied mignon et de ce bras fait au tour; votre gorge me paraît bien couverte aujourd'hui, mignonne. Mais qu'avez-vous donc? qu'avez-vous donc? Je le veux! écoutez bien! il faut que vous paraissiez ce soir telle que je vous ai vue la première fois, folle et vive, et si heureuse de vivre, d'être belle et d'être admirée! Il faut que vous redeveniez la jeune femme sans ambition, mais non pas sans amour, qui regarde l'avenir comme une fête qui s'apprête. Le voulez-vous bien, Lœtitia?

Et elle, pauvre femme fascinée, se mit sur-le-champ à sourire, sur-le-champ elle se leva folâtre et rieuse; elle laissa son allure de comtesse pour la vive allure d'une Vénitienne un jour de carnaval. — Allons donc, seigneur, dit-elle à Prosper; allons, ton Italienne est prête. Viens avec moi, mon joyeux jeune homme, viens, viens, viens, viens, ma joie est toute prête; allons donc, la gondole vénitienne, allons, la sérénade vénitienne!

allons, la mascarade vénitienne! Allons aux bords du Lido! Et sa gaîté était si triste, que Prosper recula d'un pas, tant cette gaîté forcée entrait dans ses projets. Cependant, comme je l'ai dit, toute la société était reunie. Après s'être toisée du haut en bas, la foule qui remplissait le salon de Prosper n'ayant plus rien à se dire, s'inquiéta tout d'un coup de ses hôtes. — Où était Prosper? Où était la vicomtesse? Les femmes de ce temps-là commençaient à aimer Prosper; car dans la vie d'un homme de quelque valeur il se rencontre à coup sûr un instant qu'il faut attendre, avant lequel les femmes ne vous aiment pas encore, après lequel elles ne vous aiment plus. Il en était donc là, Prosper; il était à ce moment-là, notre très-aimé et très-fêté Prosper, il avait été distingué par les femmes, les vieilles l'aimaient parce qu'il était beau : les jeunes l'aimaient parce qu'il était habile et puissant. Ces dames s'étaient donc bien vite aperçues de l'absence de Prosper, et elles se demandaient entre elles, soit tout haut, soit tout bas, suivant leur âge, où était Prosper.

Les hommes, de leur côté, n'étaient guère moins

impatients de voir arriver la maîtresse de ces lieux, si remplis de sa beauté.

Lœtitia était si belle, que la mort du jeune homme tué par son mari avait bien pu étonner tous les amants qui l'entouraient, mais sans en faire reculer un seul. Les hommes s'étaient promis tout bas d'adorer toujours cette femme, seulement ils se promettaient en même temps d'être plus prudents à l'avenir, et de ne pas l'aimer à la face de son mari, puisque son mari ne l'entendait pas ainsi. L'adultère, de sa nature est une lâcheté plus ou moins hardie, et s'il reculait devant Prosper, c'était pour revenir plus tard à pas de loup durant son sommeil. En un mot par les hommes et par les femmes, ce jour-là, M. et madame de Chavigny étaient impatiemment attendus.

Tout à coup un grand éclat de rire se fit entendre derrière la porte du salon : c'était Lœtitia qui riait. Tout à coup Prosper entra, la tenant par la main, mais d'un air si hautain et si fier, que chacun put se dire et sans savoir comment, que cette pauvre femme était perdue. La surprise fut grande dans l'assemblée. Cet homme parut très-

grand à tous, et cette femme bien misérable. Ce moment-là vengea Prosper de tout ce qu'il avait souffert, et le remit véritablement à sa place. Les rôles changèrent alors entre lui et Lœtitia. Lui, il fut ce qu'il aurait toujours été si les hommes avaient voulu reconnaître en lui un homme supérieur, rien qu'à le voir marcher et sourire; l'autre, elle ne fut plus qu'une femme jolie, moins jolie que cet homme n'était beau. Prosper, sentant que tous les regards et tous les cœurs étaient arrêtés sur lui, et que l'estime de tous lui revenait à mesure qu'ils perdaient leur admiration pour sa femme, Prosper traversa lentement le salon, montrant Lœtitia telle qu'il l'avait trouvée, pauvre, humiliée, vêtue au hasard, belle au hasard, véritable Italienne, sans passion présente, qui attend l'occasion de se passionner pour quelque chose. C'en était fait, l'association de Prosper avec cette femme était brisée. Il fallait voir les femmes à l'aspect de Lœtitia ainsi faite! Comme elles étaient humiliées de l'envie qu'elles lui avaient portée, l'envie, cette admiration suprême de la femme! Il fallait voir ces hommes, à l'aspect de

Lœtitia ainsi humiliée ! comme ils regrettaient les respects, et les hommages, et les bassesses de tous genres dont ils l'avaient entourée ! De Lœtitia, les regards se portaient sur Prosper ; et plus on accablait sa femme de mépris, plus on s'accordait à trouver Prosper digne de sa haute fortune : seulement on le plaignait d'être un époux si malheureux.

Car ces hommes et ces femmes stupides, se rappelant tout à coup le duel d'il y a huit jours, n'allèrent-ils pas se figurer, ô ciel ! qu'ils assistaient tout simplement à une scène de jalousie bourgeoise, qu'ils allaient avoir sous les yeux une séparation de corps et de biens, comme dans la rue Saint-Denis ou dans la chaussée d'Antin, et qu'ils n'étaient là que pour assister en masse à un divorce, usurpant à l'avance les bénéfices de la *Gazette des tribunaux ?* Voilà ce qu'ils s'imaginaient tous. Je vous laisse à penser combien ils se seraient amusés de cette scène, si Prosper n'avait pas été protégé contre le ridicule par le sang encore tout chaud dont il s'était couvert dans son dernier duel !

Prosper comprit la pensée de ces gens-là, et son sourire fut empreint d'une nouvelle amertume.

A cette idée, son mépris augmenta pour tous ces hommes ; il se surprit encore à estimer plus haut qu'il n'estimait toute cette foule, la pauvre femme qu'il traînait à sa suite : elle valait donc mieux qu'il ne pensait, cette pauvre femme, puisque tout ce monde avait trouvé moyen de lui faire jouer un rôle encore plus ignoble que le rôle qu'il lui avait fait jouer, lui Prosper ! Une fois donc assuré que son auditoire était aussi vil qu'il le voulait, Prosper n'hésita plus à briser tout-à-fait son piédestal.

— Messieurs, dit-il, madame la vicomtesse de Chavigny, que vous avez déshonorée à plaisir par vos amours, par vos soupçons et par vos hommages, elle et son mari, est morte pour son mari et pour vous, ou plutôt elle n'a jamais existé. Je suis heureux de vous apprendre aujourd'hui qu'il n'y a pas de comtesse Chavigny dans le monde ; il n'y a qu'un galant homme, nommé Prosper Chavigny, qui vous a tendu un piége dans lequel vous êtes tombés tous. Messieurs, à la place de madame Chavigny, je vous présente une jeune et belle Italienne de Naples, dont je ne suis pas le mari, qui n'est pas ma femme, et dont je n'ai pas

même été l'amant. Quand je vis cette femme pour la première fois, je la trouvai si belle, que je me dis à moi-même : — Si je la puis conduire à Paris parmi toutes ces femmes d'une beauté douteuse, parmi tous ces hommes d'une vertu équivoque, dans cet horrible pêle-mêle, qu'on appelle le monde, ma fortune est faite. Si je puis faire en sorte qu'à l'idée de se faire aimer de cette femme, mes protecteurs, mes amis et mes rivaux du monde, puissent ajouter une idée de déshonneur et de ridicule pour moi, ma fortune est faite. Trouvez-vous que la spéculation ait été bonne, messieurs, et vous, mesdames? Ma pauvre belle Lœtitia, pauvre innocente femme, elle a bien voulu mettre au service de mon ambition sa beauté, ses grâces, son sourire, ses vingt ans. Elle s'est laissé prendre la main et le cœur par vous, messieurs, qu'elle méprisait du fond de son ame; elle vous a souri, elle vous a regardés, messieurs, elle vous a bien désolées, mesdames. Messieurs et mesdames, si dans cette affaire il faut me respecter, moi Prosper, je ne vois pas pourquoi vous ne la respecteriez pas elle aussi, Lœtitia. Les femmes,

messieurs, font de nous ce que nous voulons qu'elles en fassent. Messieurs, non-seulement, vous devez respecter cette femme, mais encore vous lui devez rendre grâce, à elle qui, se laissant aimer de vous, a pensé non à vous qui n'étiez rien pour elle, mais à moi, son associé et son complice. Par là, vous avez été sauvés de votre ruine! Lœtitia vous eût ruinés, elle m'a fait riche; elle eût fait de vous autant d'ombres sans nom, elle a fait de moi une puissance; elle vous eût faits joueurs, elle m'a fait noble. En même temps, Prosper, s'adressant à M. le duc de Chabriant :

—Et vous, monsieur le duc, lui dit-il, vous mon noble protecteur, me pardonnerez-vous bien de n'être pas si déshonoré que vous l'aviez pensé d'abord? J'avoue peut-être que c'est un mauvais tour de vous avoir fait aimer une femme qui n'était pas ma femme; mais, tenez, avec votre crédit, monseigneur et avec sa beauté, vous trouverez facilement quelqu'un qui l'épousera à ma place. Ainsi donc, ne m'en voulez pas, je vous prie; regardez plutôt, pour vous distraire, la figure allongée de tous ces hommes qui nous entourent, voyez comme ils ont

l'air de pauvres dupes! Ces hommes ont fait comme vous, monseigneur, ils l'ont aimée parce qu'ils l'ont crue ma femme; ils ont fait pis que vous, monseigneur, ils l'ont aimée parce qu'ils l'ont crue votre maîtresse, parce qu'ils ont rêvé qu'ils déshonoraient un galant homme; et parce qu'ils allaient en même temps sur les brisées d'un grand seigneur. Ils l'ont aimée, parce qu'ils se sont figuré qu'ils jetaient la honte sur le front de leur protégé et du chagrin dans l'ame de son protecteur : voilà pourquoi ils ont aimé cette femme! Les voyez-vous, ces gens du monde, comme ils ont peur de la reconnaître à présent notre Lœtitia! à présent qu'elle n'est plus que Lœtitia Laferti, à présent qu'elle n'est plus ma femme, et qu'elle n'est plus votre maîtresse! O les lâches! ô les lâches! Messieurs, à présent que ma prétendue femme n'est plus madame de Chavigny, à présent que je reprends mon nom à moi tout seul, et que je lui rends son nom à elle, je n'ai plus rien à vous dire, messieurs; allez chercher autre part à déshonorer des femmes légitimes; allez, messieurs. Pour moi, j'ai de vous tout ce que je voulais, je

me suis mis à la place qui m'était due, et si j'ai consenti un instant à passer pour un infâme, tant pis pour vous, mes protecteurs et mes juges, tant pis pour vous, vous m'y avez forcé : vous m'avez forcé à tous vos vices, à l'hypocrisie, au mensonge, à l'adultère; mon infamie est la vôtre et non pas la mienne ; quelle retombe sur vos fronts!

Ainsi il parla. Il parla avec tant d'indignation et de colère, il fut si grand et si beau à cette heure, que nul n'osa lui répondre, excepté le duc de Chabriant.

Déjà une grande partie de l'assemblée s'était écoulée en silence, et il n'y avait plus dans le salon que quelques honnêtes femmes et quelques hommes d'un âge mûr, que leur position et leur probité mettaient à l'abri des colères de Prosper, lorsque le duc de Chabriant, qui n'avait rien dit encore, s'avançant vers Chaviguy, qui tenait encore Lœtitia par la main :

— Monsieur de Chaviguy, lui dit-il, je vous ai laissé parler tant que vous avez voulu parler, parce que cela ne nous va guère à nous autres de jouer le drame en public. Maintenant que nous sommes

à peu près seuls et que nous avons justement assez de témoins pour être des gens convenables, laissez-moi vous dire que vous venez de commettre un scandale inutile. D'ailleurs puisque cette belle personne, que nous avons tous crue votre femme, n'est pas votre femme, pourquoi donc la déshonorer ainsi publiquement? et quel si grand mal vous a-t-elle donc fait pour la sacrifier ainsi à votre honneur? Et qui vous a dit, monsieur, que madame était ma maîtresse? Et ne vous croiriez-vous pas forcé de lui faire ici des excuses publiques, comme vous lui avez fait une offense publique, si l'on vous disait que dans la triste position où vous l'avez placée, elle est restée honnête femme malgré vous? Oui, monsieur, elle est restée une honnête femme, digne de tous les hommages et de tous les respects, parce qu'en effet elle a été exposée par vous à toutes les apparences du vice, et qu'elle n'y a pas succombé; parce qu'en effet vous l'aviez dressée à l'intrigue, et qu'elle a échappé à l'intrigue; parce qu'en effet une femme moins belle et moins jeune eût été perdue; mais celle-là a été sauvée par sa beauté, sauvée par sa jeunesse, sauvée par votre

ambition même, sauvée par tout ce qui devait la perdre. Et voilà la femme que vous avez perdue de sang-froid, pour acheter des amis puissans ! Et voilà la femme que vous avez voulu me vendre, à moi, pour avoir une protection à la cour! Et voilà la femme que vous laissez là humiliée, déshonorée, perdue, sous prétexte qu'il faut avant tout que votre honneur soit sauvé! Grand bien vous fasse, monsieur, si c'est ainsi que vous entendez l'honneur; nous autres qui ne sommes que des gentilshommes et des hommes du monde, nous ne l'entendons pas ainsi : nous allons tout droit notre chemin, et nous méprisons les détours odieux dont vous tirez tant de gloire, messieurs de la noblesse d'hier. Nous ne savons pas nous arranger une probité à notre usage, et nous ignorons le grand art d'être infâmes jusqu'à un certain point que nous ne devons pas dépasser. Voilà ce que je vous dis, moi, monsieur Chavigny, sans avoir peur de vos sarcasmes ni de votre épée. — Puis s'avançant vers Lœtitia : — Madame, lui dit le duc avec le plus grand respect, j'ai au fond du cœur le plus vif regret d'avoir servi, bien innocemment il est vrai,

à tout le mal qui vous arrive; vous savez, madame, si j'ai toujours été pour vous autre chose qu'un ami tendre et dévoué; et si une belle personne de votre âge peut être aimée par un vieillard comme moi, avec plus de tendresse et de respect; nous avons joué le même rôle sans le savoir, vous et moi, madame; vous et moi nous avons servi d'échelons à M. le comte Prosper de Chavigny, qui voulait s'élever. Nous avons joué là un triste rôle, madame. Maintenant que nous sommes dupes l'un et l'autre de ce grand ambitieux, que nous reste-t-il à faire, madame? et surtout que puis-je faire, que voulez-vous que je fasse pour vous, Lœtitia? Évidemment vous ne pouvez pas rester sous la puissance de cet homme qui n'a plus rien à vous demander, j'espère. Ordonnez donc et disposez de moi, votre ami; que ne puis-je vous rendre tout le respect que vous méritez, et toute la considération que ce jeune homme vous a ravie! — Puis, comme il vit qu'on l'écoutait avec intérêt, M. de Chabriant, se retournant vers les vieillards qui étaient là : — Messieurs, leur dit-il, on a beaucoup attaqué l'ancien régime, et que

n'a-t-on pas dit de nos mauvaises mœurs? Mais avouons pourtant que dans notre jeunesse nous nous conduisions autrement avec les femmes, et que si nous les déshonorions quelquefois, du moins ce n'était pas ainsi que nous les déshonorions !

Ainsi parla M. de Chabriant; il fit un profond salut à Lœtitia. — Je vais attendre vos ordres, madame, lui dit-il.

Et comme Christophe s'approchait de Prosper : — Christophe, s'écria M. le duc de Chabriant, vous plairait-il de rentrer avec moi à l'hôtel?

Et en un clin d'œil ces vastes salons, si remplis tout à l'heure, furent complétement déserts.



XVIII.

Le lendemain de cette terrible scène, et avant que la conversation parisienne se fût éveillée pour se saisir de sa proie, Christophe était descendu de très-bonne heure dans le petit jardin de l'hôtel Chabriant. Il y avait dans le jardin, sous la charmille, un certain banc de pierre sur lequel le jeune homme avait l'habitude de s'asseoir, et là il con-

templait pendant des heures entières les fenêtres de la chambre de Louise. C'était là sa seconde prière de chaque matin. Attendre ainsi le réveil de celle qu'il aimait, attendre que cette fenêtre s'ouvrît pour laisser entrer le jour, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, les rayons du soleil levant; et, qui sait? peut-être les soupirs d'un être aimé, quelle joie! Puis, quand la fenêtre était ouverte, mademoiselle de Chabriant venait elle-même saluer le jour dans ce simple appareil du matin, qui allait si bien à ses vingt ans. Puis enfin elle descendait elle-même au jardin, et elle tendait sa petite main à Christophe, c'était là pour elle et pour lui la demi-heure des confidences intimes, des bons conseils, des légers reproches ; c'était l'heure chérie et redoutée de Christophe, une heure aussi remplie de respect que d'amour.

Christophe raconta donc à mademoiselle de Chabriant les événements de la veille; la lutte acharnée de Prosper avec l'opinion publique; cet éclat furieux; cette pauvre femme brisée comme une porcelaine fragile ; la réponse de monsieur le duc de Chabriant à Prosper; et enfin l'abandon

complet dans lequel il avait laissé Prosper. — Et notez bien, disait Christophe, que monsieur le duc ne m'a pas permis de lui tendre la main, et qu'il m'a défendu de le revoir, et qu'il me l'a défendu en votre nom, Louise, et que je ne sais pas encore ce que je dois faire à présent; car, enfin, Prosper Chavigny c'est mon élève, c'est mon frère. Il a brisé son pain avec moi quand je n'avais pas de pain, il m'a aimé quand personne ne m'aimait, Louise, personne; il a été pauvre avec moi, et bien plus, bien plus, c'est moi qui l'ai perdu ce jeune homme, c'est moi, vous dis-je; c'est l'exemple de mon bonheur qui l'a égaré : il m'a vu entrer dans le monde sous les doux auspices de la plus noble demoiselle de France, et de la plus belle, et il a voulu faire comme moi. Il a vu ce que vous avez fait de moi d'un geste, d'un regard, et il a cru que la première belle femme qu'il trouverait sur sa route en ferait autant de lui. Il s'est imaginé qu'il trouverait une Louise quelque part, et que le ciel en avait jeté à pleines mains sur la terre, comme il jette les fleurs du printemps. Pouvons-nous donc lui en vouloir d'une erreur qui lui a été

si funeste, et n'y a-t-il pas de la cruauté à moi à le laisser seul, sans secours, sans conseil, sans consolation, abandonné de tous?

— Mon ami, disait mademoiselle de Chabriant à Christophe, je partage toute votre peine, croyez-le, mais mon père a raison. Au point où en sont les choses, vous ne pouvez plus voir ce jeune homme. Savez-vous que cet éclat d'hier ressemble beaucoup à une lâcheté, et que cette femme, fût-elle en effet une femme perdue, et je ne le crois pas, M. de Chavigny n'avait pas le droit de la perdre ainsi à son profit. Mais non, M. de Chavigny n'a pas dit vrai : cette femme est trop belle pour n'être pas une honnête femme. Croyez-moi, une femme perdue n'a pas ce sourire, elle n'a pas ce regard, elle n'a pas ce noble front ; cette Lœtitia est trop belle pour être une infâme. Et puis notez bien que, toute belle qu'elle est, les femmes la respectent, ce qui est un grand témoignage en sa faveur. Ce n'est donc pas M. de Chavigny qu'il faut plaindre, monsieur Christophe, c'est cette femme qu'il a brisée. Cependant je vous permets de les plaindre tous les deux, mais non pas de les voir. Il me sem-

ble déjà entendre le bruit qui va s'élever tout d'un coup à propos de ces deux existences ainsi tranchées ; il ne faut pas que vous soyez compromis là-dedans, mon pauvre Christophe. Savez-vous que vous avez besoin de tout votre courage et de toutes vos forces pour le bruit qui vous attend vous-même dans huit jours ; mais vous êtes brave, n'est-ce pas?

Disant ces mots, mademoiselle de Chabriant avait dans le regard, dans la voix et dans le geste, je ne sais quoi de moqueur et de solennel.

Christophe jeta sur Louise un de ces longs regards qui vont à l'ame des femmes, même les moins prévenues. — Dans huit jours, dit-il ; dans huit jours ! O Louise ! je ne puis croire à tant de bonheur ! Oh ! vous avez raison, il me faut un grand courage pour ne pas succomber à ma joie ! Dans huit jours ! Eh, qui m'eût dit à moi que cette main qui m'a relevé dans la forêt de Fontainebleau, un jour je la tiendrais dans les miennes? Eh, qui m'eût dit que cette jeune femme, qui me conduisait encore chancelant dans les allées de son parc, elle appuierait familièrement son bras sur

mon bras? Eh, qui m'eût dit que cet ange, dont j'osais à peine toucher la robe, et dont le souffle me rendait fou d'amour, je l'appellerais un jour ma femme! Ma femme, vous, Louise! Mademoiselle Louise de Chabriant, ma femme! Et moi, Christophe, son mari, le mari de Louise! moi Christophe, le frère ignorantin! l'ignorantin chassé de son village! le mendiant de la grande route! moi, son mari! Oh! taisez-vous, Louise; je sais ce que vous m'allez dire encore! je sais que vous m'avez défendu ce que vous appelez mon humilité plus que chrétienne! je sais que mademoiselle de Chabriant ne veut pas entendre les adorations de Christophe. Pardonnez-moi donc, mon bel ange, ma modestie, et ne m'en voulez pas, de grâce, si votre sainte auréole éblouit mes pauvres yeux.

A quoi mademoiselle de Chabriant répondait :

— Je vous en prie, mon ami, ne revenez plus sur ces souvenirs. Regardez, non pas ce que vous fûtes autrefois, mais bien ce que vous êtes à présent : vous êtes un homme dont votre pays s'honore; vous avez été reconnu par tous et devant tous, ha-

bile et honnête homme, éloquent et brave, discret et fidèle. Votre probité a fait de vous un gentilhomme, et vous vous êtes rendu si utile que les plus nobles ont dit : Soyez des nôtres! Voilà ce que vous êtes devenu, Christophe; et maintenant que vous avez rendu votre nom honorable et illustre, voici que vous le mettez humblement à mes pieds, et vous ne voulez pas que je l'accepte avec reconnaissance, avec orgueil? Non, non, ne me donnez pas la valeur que je n'ai pas, je vous prie; ce n'est pas l'homme inconnu que j'épouse, c'est l'homme illustre; ce n'est pas le frère ignorantin, Christophe, c'est le conseiller-d'état. N'est-ce pas là votre nouveau titre, monsieur; et croyez-vous donc que je sois bien à plaindre d'être la femme d'un homme que toutes les femmes m'envieront, les plus nobles et les plus belles? Ainsi donc laissons là toute humilité l'un et l'autre, mon ami; ainsi donc, huit jours encore, oubliez pour moi votre ami Prosper de Chavigny; laissez-moi, laissez-moi commander encore huit jours, après ce temps vous serez le maître, et ce sera à mon tour d'obéir.

Ainsi se parlaient ces deux jeunes gens. Ils

étaient l'un et l'autre dans ce moment de bonheur qui n'est pas le bonheur même, mais qui lui ressemble si fort que toute la vie on le regrette. Ils furent interrompus par l'arrivée et la voix grondeuse de M. de Chabriant.

— Bonjour, ma nièce; bonjour, mon neveu, dit-il à Christophe, oui, mon neveu, car je n'en ai pas d'autres, car il n'y a plus que toi à présent pour porter mon nom et mes armes. Figure-toi, figurez-vous, mes enfans, que mon neveu, M. Ernest est marié, qu'il s'est marié en Angleterre, et qu'il a épousé une danseuse, et que voilà pourtant où finit mon nom; et qu'à présent que ce nom est perdu, je ne sais pas si tu voudras toujours épouser mademoiselle Louise de Chabriant, Christophe?



XIX.

Cependant que faisait Prosper? Il n'avait jamais été plus perdu qu'il ne l'était alors. Il venait de comprendre que le monde s'était retiré de lui pour jamais. Il restait seul, face à face avec son abandon, avec sa fortune brusquement interrompue, avec cette pauvre femme qu'il avait brisée, et qui restait là, immobile, sans se plaindre, et comme

un débris inerte de sa chute. Prosper était si malheureux qu'il ne s'aperçut même pas que Christophe l'avait quitté sans lui dire adieu, il ne s'aperçut même pas qu'il était seul. Il marchait de long en large dans son salon, il marchait tranquillement, sans colère, sans passion, comme un homme distrait qui cherche une idée dont il n'a pas grand besoin, et qui est sûr de la trouver tout à l'heure. A la fin, n'en pouvant plus, il se jeta dans un fauteuil, et, cachant sa tête dans ses mains, il se prit à pleurer.

Ses larmes coulaient lentement; c'étaient les larmes d'un désespoir profond, c'était une désolation immense. Tombé dans cet abîme dont il ne pouvait sortir, le malheureux s'avouait vaincu par le monde, et il pleurait. Il versait ces dernières larmes si amères, que l'espérance humaine tient toujours en réserve dans les yeux de l'homme, et après lesquelles l'homme n'a plus qu'à mourir.

Quand il eut pleuré longtemps, et au moment où il venait de formuler en lui-même sa volonté dernière, il sentit une petite main qui prenait la sienne, il tourne la tête, et il vit, à ses genoux,

dans tout le désespoir de sa beauté, Lœtitia Laferti! Son œil était plein de larmes, sa main était froide et blanche, sa poitrine était émue, et sur ses blanches épaules flottaient au hasard ses épais cheveux noirs. Elle prit la main de Prosper, et avec un accent de désespoir que nulle parole ne saurait rendre, elle lui dit : — *Et moi?*

En effet, dans sa douleur, Prosper avait oublié Lœtitia; si complétement oublié qu'il la regarda d'un air hagard, et qu'il fut sur le point de se demander : — *Que me veut cette femme?* Mais quand la mémoire lui revint, quand il laissa son regard tomber sur cette pauvre femme qu'il avait brisée, et dont les débris étaient à ses pieds sans mouvement; quand il se rappela tout ce que cette femme avait fait pour lui, et ce qu'il avait fait contre elle! quand il compara le profond dévouement de cette femme à son infâme égoïsme, à lui! il se trouva en effet un monstre, et il se fit peur à lui-même.

Cette femme lui avait livré sa beauté, sa jeunesse, son doux sourire, son doux regard, toute son ame, tout son esprit, tout son cœur, et comment l'en avait-il récompensée? Il l'avait indigne-

ment sacrifiée à son ambition misérable ; il l'avait déshonorée, mais non pas par amour, la seule excuse qu'on puisse donner à une femme de son déshonneur ; il l'avait rendue aussi malheureuse et aussi à plaindre que l'amour peut rendre une femme malheureuse, mais sans qu'il lui eût donné un seul des précieux dédommagements de l'amour. Il avait acheté cette femme non pas pour lui, mais pour les autres ; et cette femme, qui ne s'était pas livrée, il l'avait traitée comme si elle eût été sa femme légitime, et qu'elle l'eût déshonoré à plaisir ; si bien que maintenant sa douleur changeait d'objet. Ce n'était déjà plus le monde qu'il regrettait dans son cœur, il pleurait sur Lœtitia.

— Et moi? disait Lœtitia. Vous auriez vu alors Prosper passer son bras sur le cou de cette femme charmante, et se reprendre à pleurer. Arrivé à un certain gonflement, il faut que le cœur crève tout à fait, ou qu'une larme le soulage. Les larmes de Prosper coulaient de plus belle ; ces larmes retombaient goutte à goutte sur Lœtitia agenouillée. A chaque larme, qui la frappait à l'ame, cette pauvre femme semblait renaître ; elle se relevait comme

la fleur sous la rosée. Elle était plus bas que terre tout à l'heure, à présent elle est au niveau des genoux de Prosper; elle le regarde à présent face à face et elle s'étonne de le trouver si malheureux!

Puis voyant que Prosper pleurait toujours :

— Mon ami, lui dit-elle avec ce doux accent italien qu'elle n'avait jamais eu pour lui, qu'avez-vous donc, et pourquoi pleurer? quelle si grande douleur est la vôtre, puisque vous voilà arrivé à votre but? N'avez-vous donc pas assez de fortune ou de pouvoir? En ce cas, très-cher, je serais fâchée que vous eussiez dit à votre esclave : *Va-t'en!* Car, à coup sûr, Prosper, j'avais encore à vous donner de la fortune et des honneurs. Je commençais à peine, voyez-vous, et maintenant que je m'étais mêlée au monde, je n'avais plus que des vœux à former. M'avez-vous donc trouvée trop peu intelligente ou trop obéissante à vos ordres absolus, monseigneur? Mais pourtant j'ai fait tout ce que vous m'avez dit de faire. Vous m'avez dit d'être coquette, j'ai été coquette; vous avez ordonné que je fusse belle et parée, j'ai été belle et parée. Vous avez voulu que je fusse aimée des

hommes et les hommes m'ont aimée, non-seulement ceux dont vous avez voulu que je fusse aimée, mais même tous ceux dont nous n'avions nul besoin d'être aimés, vous et moi. Oui, si votre ambition n'est pas satisfaite, vous avez eu tort de me dire si tôt : — Va-t'en, Lœtitia! J'avais encore de belles années à vos ordres et quelques belles guirlandes de mon printemps à jeter sur le chemin de vos grandeurs. Pourquoi donc pleurez-vous, vous ne m'aviez pas demandé davantage. Vous m'aviez bien dit de me faire aimer des puissants et des riches, mais vous ne m'aviez pas ordonné de les aimer. Pourquoi donc tant de douleur, mon jeune homme? Voulez-vous que nous recommencions encore? Eh bien! retournons dans le monde, non plus comme votre femme, monsieur, mais simplement comme votre maîtresse. Vous verrez, vous verrez; même sous ce nouveau titre, j'aurai encore du crédit et de la puissance. Les femmes me chasseront de leur présence, il est vrai, mais les hommes ne m'en rechercheront, que plus empressés. Voulez-vous donc que je sois votre maîtresse comme j'ai été votre femme et aux mêmes conditions, le voulez-vous?

Et voyant que cette grande douleur de Prosper ne cédait pas. — Au moins, dit-elle, êtes-vous assez vengé? Avez-vous assez puni ce monde que vous vouliez punir? Lui avez-vous assez démontré qu'il s'était trompé en me prenant pour votre femme, en me prenant pour une honnête femme? Allons, Prosper, soyez juste, votre vengeance a été bien complète; le monde n'a plus rien à vous demander de ce côté-là, il doit être bien content; et quant à moi, qui suis perdue, que vous importe? Qui suis-je et que suis-je, en effet, pour être comptée dans ces grands intérêts de bonne ou de mauvaise renommée? Je suis une pauvre femme perdue, destinée à être perdue. J'ai accompli, jusqu'à la fin, le rôle que vous m'aviez destiné; je l'ai joué aussi chastement, n'est-ce pas, et aussi honnêtement qu'il m'a été possible? Maintenant que notre drame est joué, que nous reste-t-il à faire? A nous retirer chacun de notre côté et à nous dire adieu! Adieu donc, Prosper, adieu donc; votre moitié prend congé de vous, non sans regrets et sans larmes! Adieu, mon ami, quelle que soit votre

duite envers moi, je vous dis adieu sans haine, ou plutôt je vous remercie, vous qui pendant si long-temps m'avez permis de porter votre nom; vous qui pendant trois ans m'avez appelée votre femme; vous qui m'avez entourée de tant de soins, de tant d'amitié, de tant de prévenances, de tant d'amour; adieu donc! Grâce à vous j'ai connu les honneurs et la gloire de ce qu'on appelle le monde. Grâce à vous, j'ai été la reine des salons, comme une grande dame; grâce à vous j'ai eu mon influence politique et j'ai entendu murmurer les secrets d'état à mes oreilles; grâce à vous j'ai été un instant à la cour et le roi m'a saluée en disant : Comme elle est belle! J'ai eu toutes les vanités du monde parisien, grâce à vous. Eh bien, tout cela je vous le rends sans le regretter, monsieur; tout cela je vous l'abandonne avec joie et je vous remercie de me l'avoir arraché avec tant de scandale. Oui, la fortune; oui, les honneurs; oui, le pouvoir; oui, l'admiration du roi; oui, toutes ces choses si chères à la foule, ne valent pas un sourire de mon Italie! Adieu donc; nous som-

mes quittes vous et moi; adieu, Prosper; mais, avant de nous quitter, donnez-moi votre main pour la première et la dernière fois.

Ainsi parla cette femme, et, à chaque parole qu'elle disait, Prosper étonné se demandait si c'était bien elle, en effet, si c'était bien Lœtitia qui lui parlait? Tant d'éloquence! tant de sang-froid! tant de dévouement dans cette femme! Une si belle âme dans un si noble corps! Et voilà pourtant la femme qui lui avait appartenu et qu'il avait sacrifiée à son ambition! et voilà la femme qu'il venait de déshonorer tout à l'heure au profit de son honneur! Et voilà le cœur qu'il avait brisé! Et voilà la beauté qu'il avait abritée sous son toit, pendant trois ans, sans jamais la voir, sans jamais l'entendre, sans jamais la regarder autrement que comme l'oiseleur regarde son filet! Faut-il vous le dire? c'était vraiment pour la première fois que ce malheureux voyait Lœtitia; pour la première fois il l'entendait parler.

Mais comme alors il la vit belle! Mais comme il trouva que sa parole était éloquente! Et comme il se disait que le bonheur eût été pour lui auprès de

cette femme et que la gloire eût été pour lui auprès de cette femme et que nulle force humaine ne lui eût résisté s'il avait eu vraiment à lui cette femme à son bras, cette perfection de l'ame et du corps! Et même, il vint à penser qu'il ne pouvait pas savoir quel trésor eût été cette femme, si elle eût été entourée d'un honneur véritable, et pensant à ce qu'il venait de perdre encore, il était prêt à en devenir fou de douleur!

Il y eut un cruel moment de silence entre Lœtitia et Prosper, celui-ci en profita pour détourner les yeux de tout ce qu'il perdait encore et pour se donner un peu de courage.

— Adieu donc, dit-il à Lœtitia, adieu, madame; mais avant de nous séparer pour jamais ne faut-il pas bien que nous réglions nos comptes? Vous êtes mon associée, il faut que nous partagions ensemble cette fortune que nous avons gagnée ensemble : or, notre fortune se compose d'une maison, à Paris, dans la rue de la Paix et d'une ferme que j'ai achetée non loin de mon village d'Ampuy et sur les bords du Rhône; choisissez la maison ou la ferme; elles composent

à peu près la même fortune; j'imagine cependant que vous prendrez la maison de Paris, votre beauté et votre esprit vous ont fait recevoir Parisienne, et même je vous rendrai grâces de me laisser ma ferme là-bas, où j'espère ne pas vivre long-temps. Adieu donc, comme vous dites, belle et chère Lœtitia! adieu! Vous avez été la compagne fidèle et dévouée de mon ambition, vous ne serez pas la compagne malheureuse de mon repentir, adieu! Vous êtes femme, vous êtes jeune, vous êtes belle, le monde vous aura pardonnée bien vite et demain vous aurez recouvré toute votre puissance, si vous voulez.

Ici Lœtitia relevant fièrement la tête : — Écoutez-moi, dit-elle, écoutez-moi, Prosper, ceci est ma dernière volonté; mais cette volonté est arrêtée irrévocablement, là, dans ma tête, là, dans mon cœur! De votre fortune, présente et avenir, je ne veux rien, pas un morceau de terre, pas une obole; je ne veux pas me vendre à vous, pas plus que je ne me suis donnée aux autres; je ne vous demande qu'une chose, c'est de me faire reconduire où vous m'avez prise, sous le petit coin du

ciel bleu italien où je vivais heureuse et libre; voilà tout ce que je veux de vous, je ne vous demande pas même de m'accompagner, à quoi bon? vous n'avez plus rien à gagner avec moi! Voilà ma volonté. Quant à avoir jamais été votre associée, vous savez que la chose n'était pas possible, nous n'eussions consenti à cette association funeste, ni vous ni moi. Car maintenant si je prenais la moitié de votre fortune, il vous faudrait prendre la moitié de l'infamie dont vous m'avez couverte; gardez donc votre part tout entière, comme je garde la mienne, monsieur! Grâce à vous, je n'emporte d'ici l'estime de personne, au moins emporterai-je la vôtre, malgré vous. Voilà toute la fortune que je vous demande, voilà tout ce que je veux de vous. Et maintenant adieu, adieu pour la dernière fois!

— Mais où allez-vous de ce pas, lui dit Prosper, chère Lœtitia, où allez-vous?

Elle se retourna vers Prosper, et d'un son de voix qui allait à l'ame : — Je retourne en Italie, lui dit-elle, dans le pays où l'amour appelle l'amour; dans le pays où la belle femme, qui sent

battre son cœur, n'est pas employée à servir d'appât aux mauvaises passions des hommes ; je vais dans le pays où les femmes, qui n'ont plus à donner que leur jeunesse, leur âme et leur beauté, ne sont pas chassées comme des chevaux de rebut. Adieu donc! Et elle rentra dans ses appartements ; sa porte se referma à clef sur Prosper, si bien que Prosper n'entendit pas Lœtitia se mettre à genoux, et prier et pleurer.



XX.

Le lendemain de ce jour fatal, Prosper, qui avait peu dormi, s'aperçut à son réveil qu'il était retombé pour jamais dans la solitude et l'abandon. Déjà ses flatteurs de chaque matin, parasites quotidiens de son déjeuner, manquaient à leur visite de chaque jour. Sa porte, ordinairement si bruyante, était silencieuse et muette. Il lui parais-

sait même que son valet de chambre était moins empressé et que ses journaux arrivaient plus tard que d'habitude. Autour de lui tout faisait silence, même les petits oiseaux du jardin. La porte de Lœtitia était fermée, fermée comme une porte qui ne doit pas se rouvrir. Lœtitia, son doux visage, son œil si noir et si tendre, étaient toujours devant les yeux de Prosper. Lœtitia! Il entendait toujours cet accent mélodieux à ses oreilles et ces nobles paroles dans son cœur. Elle aussi elle l'avait abandonné comme fait la fortune! Il était donc seul, tout seul; une seule chaise était à sa table et sur sa table il n'y avait qu'une porcelaine pour le thé. Il était seul; plus de devoirs à remplir, plus de solliciteurs à entendre, plus de travail, plus d'ordres à donner ou à recevoir; il était sûr, en lui-même, que s'il allait à son ministère son propre bureau lui serait fermé, et que s'il allait à la Bourse, on refuserait de lui dire l'avant-dernier marché de la journée, même pour le voler; et que s'il voulait entrer aux Tuileries, l'huissier de service lui demanderait son nom; et que s'il allait à l'hôtel de Chabriant demander son ami

Christophe, on lui répondrait que M. Christophe n'y est pas. Qui sait même si à présent ses chevaux voudront le conduire et ses chiens le reconnaître? Il est plus qu'un homme ruiné, il est un homme chassé du monde. L'homme ruiné refait sa fortune; l'homme chassé du monde n'y rentre jamais. Comment briser ce triple airain? Comment franchir ce fossé rempli? Il parcourait ainsi toute sa maison et il se disait que dans ses salons si vastes et si riches, les femmes ne voudraient plus venir s'entendre dire qu'elles sont belles; que sur ces tableaux des grands maîtres, personne ne viendrait plus jeter un regard d'enthousiasme; qu'à cette table bien servie, nul ne voudrait s'asseoir et que désormais son vin de Bordeaux pouvait v'eillir encore, ce vin-là ne remplirait plus que son verre isolé, sans qu'une voix répondît à ses toast! Hélas! ces lambris dorés pour le monde, ces bronzes disposés pour faire envie, ces porcelaines fragiles, merveilles de l'Orient; ces meubles enlevés à prix d'or aux anciennes demeures royales, tout cela est mort et vide, et sans écho. Ses tapis ne seront plus foulés par les pas légers de cette jeunesse fo-

lâtre; ces glaces ne refléteront plus que le visage pâle et ennuyé du maître de la maison; plus de fêtes, plus de joie, plus de banquets, plus de fleurs, plus de femmes, plus d'ambition, plus de murmures, plus rien de sa vie d'autrefois, car le monde a marqué cette maison et son maître de son doigt de fer.

Il se promenait de long en large dans ses appartements déserts, comme l'ombre de Banco.

Et de temps à autre, il s'arrêtait répétant tout bas ce nom chéri : Lœtitia! Lœtitia! Lœtitia, sa compagne inconnue, sa maîtresse dont il n'avait jamais touché la main, sa femme devant les hommes, une étrangère dans sa maison. Et quel vide immense lui causait l'absence de cette femme qu'il avait comptée pour si peu dans sa vie! Mais Lœtitia restait chez elle immobile, silencieuse; et de temps à autre, Prosper se disait en lui-même : — *Si elle était partie!* Et cette question lui faisait peur.

Quelquefois il pensait que peut-être les femmes seraient moins sévères pour lui que les hommes; du moins quelques femmes qu'il avait aimées, et

qui s'étaient laissé aimer par lui, jeune, riche et beau comme il était. Il récapitulait en lui-même les femmes qui l'avaient le plus aimé. Celle-ci avait voulu quitter pour lui son père et sa mère, demandant à être sa maîtresse cachée dans un faubourg ; cette autre avait voulu abandonner son mari qui l'aimait et ainsi s'exposer à toutes les horribles chances d'une faute que ne pardonne pas le monde : celle-là lui écrivait nuit et jour des lettres pleines de passion et d'amour; mais après cet éclat si étrange les femmes l'avaient abandonné comme les hommes ; les femmes, je dis les plus jeunes et les moins habiles, les pauvres femmes qui n'obéissent qu'à leur cœur et qui n'ont pas encore assez vécu pour entrer dans tous les calculs et dans tous les hasards de la passion, consentent bien à se perdre pour un homme, à se perdre tout-à-fait et pour toujours et même pour le jour où elles cesseront d'aimer cet homme ; mais il ne faut pas que cet homme soit déshonoré. Il peut être pauvre, malheureux, sans talent, sans esprit, sans cœur, sans beauté, sans jeunesse, mais il ne faut pas qu'il soit sans honneur ; aussi tou-

tes ces femmes qui aimaient tant ce beau Prosper et qui la veille encore lui faisaient tant de serments de fidélité et d'amour, apprenant cette faute publique, oublièrent-elles à l'instant même jusqu'au nom de ce jeune homme tant aimé. Il était donc seul, tout seul encore de ce côté-là et dans le plus complet abandon.

Et ce qui lui fit paraître cet abandon encore plus triste, c'est que pendant qu'il était seul et que personne ne lui tendait une main amie, il vit accourir chez Lœtitia, chez sa femme, la ville et la cour. Les femmes n'y venaient pas, il est vrai, mais en revanche les hommes accouraient en foule. Ils étaient si heureux de la savoir libre et de pouvoir l'aimer sans danger! Ils mettaient tant d'empressement à obtenir un regard de cette femme qui avait trouvé le moyen de sortir sans reproche de cette épreuve difficile et de se passer du mariage pour être une honnête femme aux yeux du monde! Ils étaient si empressés à venir offrir à Lœtitia Laferti : celui-ci son bras, celui-là sa fortune, cet autre son courage, cet autre son crédit! Et même, dans ce dévouement, il y avait quelque chose de si

hardi et de si imprévu qu'on pouvait croire à sa sincérité. Mais Lœtitia ne recevait personne. En vain sa porte était assiégée par les plus beaux et par les plus jeunes, elle ne l'ouvrit à personne, pas même à M. le duc de Chabriant.

Vous pensez si ce résultat inquiéta Prosper et s'il se vit trompé dans ses calculs. En effet, rien ne lui avait réussi comme il l'avait espéré. Il voulait en dénonçant Lœtitia à l'opinion publique, se réhabiliter dans l'opinion publique et l'opinion publique, un instant surprise par tant de hardiesse, s'était tout d'un coup tournée contre lui. Il espérait que le monde, apprenant que Lœtitia n'était pas sa femme, s'éloignerait de Lœtitia et viendrait à lui en toute hâte et que plus d'une femme se dirait en le voyant libre : — *C'est une belle fortune à faire et un beau nom à porter !* Vain espoir ! Le monde qui n'est pas toujours injuste, qui n'est injuste que pour les gens heureux, se retira de cet homme cruel et porta sa pitié sur cette pauvre femme indignement brisée. On laissa Prosper tout seul dans son triomphe ; on entoura Lœtitia dans sa défaite. Lui, il ne fut plus aux yeux du

monde qu'un ambitieux misérable et tremblant qui avait sacrifié à son ambition la plus belle personne de ce temps ; elle, elle descendit où plutôt elle s'éleva tout à coup au rang de victime. Lui, il n'eut plus que sa fortune ; mais elle, elle conserva ses charmes et sa beauté. Lui, il n'eut plus pour lui ni les hommes, ni les femmes ; mais elle, elle eut pour elle les plus honnêtes gens, elle eut l'intérêt des honnêtes femmes, elle eut les respects des autres femmes qui ne comprenaient ni sa probité, ni son dévouement. Ainsi Prosper était abîmé dans toutes sortes de regrets, de désespoirs et de terreurs.

Alors il en vient à être jaloux de Lœtitia ; jaloux de l'intérêt qui l'entourait, jaloux de l'estime qui l'avait suivie dans sa retraite, jaloux de tous les hommes qui venaient lui rendre leurs devoirs comme au temps de sa fortune et qui déposaient humblement leur nom chez son portier. Surtout ce qui lui brisait le cœur, c'était le duc de Chabriant qui se posait hautement comme l'appui et le défenseur de l'étrangère et qui maintenant se regardait comme son appui naturel. Oh ! alors c'é-

taient de cruels repentirs dans l'âme de ce jeune homme, et comme il se rappelait tout ce qu'il avait tenu en son pouvoir et tout ce qu'il avait perdu! Et comme il revenait lentement sur son voyage d'Italie, et comme il se rappelait qu'elle était plus belle et plus blanche que la Vénus de Médicis! Et qu'il avait été assis à ses côtés pendant toute cette longue route! Et que plus d'une fois elle avait posé sa tête sur son épaule! Et qu'elle lui souriait le matin et le soir, de son plus doux sourire! Et qu'elle lui prenait la main, comme fait un joli enfant! Et qu'elle s'appuyait sur son bras dans sa marche! Il se rappelait aussi qu'ils avaient vécu ensemble trois ans sous le même toit; et qu'ils avaient mangé à la même table; et qu'il aurait pu, s'il eût voulu, boire dans le même verre; et qu'elle avait des yeux de flamme, un sein de marbre et des doigts qui brillaient dans ses cheveux noirs; et qu'elle était avec lui abandonnée, souriante, joyeuse, triste, rêveuse; et que le matin elle venait à lui dans un élégant désordre, l'œil encore humide du sommeil de la nuit; et qu'à midi elle revenait à lui tout éveillée en fredonnant

sa chanson ; et que le soir elle se parait de tout son éclat de vingt ans ; et quelle lui demandait conseil pour savoir quelle robe et quels rubans elle devait porter ; et qu'il la promenait au bois dans sa calèche ; et qu'il galopait à ses côtés sur son cheval pendant que la plume noire de son chapeau flottait au vent ; et qu'il la menait à l'Opéra le soir ; et qu'elle pleurait devant lui, doucement et en silence, comme une fille sous l'aile de sa mère ; et qu'il la menait au bal, et qu'au bal c'était elle qui l'invitait à danser, car il était un habile valseur et alors elle se penchait sur lui, s'abandonnant sans crainte et sans réserve avec lui à tout l'entraînement de la valse ; et tout d'un coup, au milieu même de la fête, quand cette foule de jeunes gens, ivres d'amour, sollicitait encore un sourire, encore un regard, encore une fleur tombée de ce bouquet de roses et de dahlias ! Elle quittait la foule et elle prenait le bras de Prosper, et il la ramenait haletante, mais non pas lassée, dans sa maison, et alors s'il eût voulu il eut pu assister à sa toilette de la nuit et voir tomber une à une, tant de dentelles jalouses ; et tout cela, tout cela avait été à lui !

tout cela aurait porté son nom, s'il eût voulu! Il aurait pu, à toutes les heures du jour et de la nuit, se jeter à ses pieds, et les baiser avec adoration et s'écrier en pleurant : — Je t'aime, Lœtitia! je t'aime d'amour! je t'aime pour toi! j'aime ta beauté, pour ta beauté! Tu es ma femme, tu es ma maîtresse, tu es mon Dieu; car à coup sûr c'est toi qui as créé le soleil et la terre! Et il aurait pu être heureux avec elle! Et il n'a voulu être que puissant et riche! Et tout cela, tout cela, il l'a jeté aux autres, il l'a laissé prendre à la foule; il en a été le gardien stupide, comme l'eunuque du sérail. Oh! se disait-il, qu'elle doit me haïr, cette femme! Et qu'elle doit me mépriser! Et qu'elle doit me trouver un être vil cette femme qui pouvait être à moi! Et je lui ai préféré quelques arpents de terre et les sourires de quelques hommes puissants! Oh! quand elle se regarde et qu'elle se voit si belle, quand elle se sourit à elle-même et qu'elle pense qu'elle pouvait me sourire ainsi; quand elle se dit : bonjour, Lœtitia! et qu'elle pense qu'elle pouvait me dire ainsi : bonjour! Quand elle pose ses deux mains sur son

doux visage ; quand elle déploie ses beaux cheveux sur ses blanches épaules; quand elle marche sur le sable du jardin et qu'elle retourne doucement la tête pour chercher la trace de ses pieds ; quand elle sent son cœur qui bat, son œil qui s'anime, son sein qui se soulève, les larmes qui lui viennent, perles tombées de sa paupière ; quand elle voit son ame et son corps à découvert, une ame aussi belle que son corps ; et qu'elle se dit : s'il avait voulu, il serait là à mes côtés, là dans mon cœur ! S'il eût voulu, ma vie serait sa vie, ma joie sa joie, mon espoir son espoir, ma beauté sa beauté, mon amour son amour ! S'il eût voulu, à la face des dieux et des hommes, il était à moi et j'étais à lui ! Et quelle sera sa surprise si par hasard elle jette les yeux sur moi à présent et si elle me voit tel que je suis, en effet, humilié, vaincu, écrasé, oublié par le monde, oublié par elle, par elle qui a porté mon nom et qui peut-être, si je lui demandais à présent l'aumône de son amour, me demanderait avec son désespérant sourire italien : — Comment t'appelles-tu, seigneur?

Et si je lui dis que je m'appelle Prosper Chavi-

gny! quelle terreur dans ses traits! quelle epouvante dans son cœur! Il me semble l'entendre crier : au secours ! afin qu'on vienne la délivrer de l'homme qui l'a déchirée à plaisir. Chavigny! Chavigny! c'est un nom qu'il ne faudra jamais prononcer devant elle. C'est un nom de honte et d'opprobre. C'est un nom de mensonge et d'irréligion. C'est un nom de douleur et de désespoir. O malheur! malheur sur moi! Malheur sur toi Prosper! Malheur à ton ambition qui a tout brisé en toi, même l'espéranee! A présent que vas-tu faire? De l'ambition? Mais la porte t'en est fermée. De l'amour? L'amour t'est défendu aussi ! L'amour est mort pour toi; tu as tué l'amour, Prosper. L'amour, ce grand orgueil des hommes qui sont jeunes; l'amour qui est la fortune de nos vingt-cinq ans; l'amour, cette grande supériorité humaine; plus d'amour pour toi, plus de rêveries, plus de tendres regards, plus rien. Tu ne verras plus les jeunes filles te sourire, tu ne verras plus les femmes te saluer avec grace, tu n'auras plus rien de commun avec ces élégantes vertus de Paris si remplies d'esprit; te voilà la

proie des femmes perdues et du vice du deuxième ordre. Prosper tu as tué l'amour! Lœtitia elle-même, Lœtitia ton œuvre, ta création, ton ouvrage, elle te déteste, elle te méprise, elle ne voit pas tes larmes, elle n'entend pas ta prière. — Puis se tournant vers cette porte fermée, le malheureux s'écriait : — Lœtitia! chère Lœtitia! pardon, pardon, je t'ai outragée! je t'ai sacrifiée à ce monde qui ne vaut pas un de tes regards. Pardon, ma Lœtitia, pardon, ma femme; pitié! pitié! Mais sa plainte était vaine, personne ne l'entendait; et la porte de Lœtitia restait fermée impitoyablement à son amour et à son désespoir.

A chaque instant il demandait ses lettres et on lui répondait qu'il n'y avait pas de lettres pour lui. Il demandait ses cartes de visites, on lui répondait que personne n'était venu le voir. A la fin cependant un domestique lui remit le *Moniteur* et une lettre.

Il ouvrit d'abord le *Moniteur*. Son ambition mal éteinte lui revint un instant et il se rappela cette parole de M. le duc de Chabriant : — *M. de Chavigny, lisez demain le Moniteur!* A la partie officielle

il y avait : — Le roi a nommé M. le baron Christophe conseiller-d'état.

Ce fut là le dernier moment d'ambition de Prosper Chavigny. En voyant à la place de son nom le nom de son ami Christophe : — C'est juste, se dit-il à lui-même; celui-là est arrivé par la belle route et moi j'ai pris le chemin qui conduit au précipice. Puis il continua de lire le journal et il vit que toutes choses allaient leur train ordinaire, et que rien n'était changé dans le gouvernement, bien qu'il n'en fît plus partie et qu'il n'y avait en tout ceci qu'un ambitieux de moins. Ce fut la dernière fois de sa vie qu'il lut le *Moniteur*. La lettre qu'il avait reçue était là devant ses yeux ; mais cette lettre d'où venait-elle? Et qui pouvait encore lui écrire, à lui, le rebut de la société? A moins que ce ne soit une lettre anonyme! mais non, il n'était déjà plus ni assez puissant, ni assez envié, pour être le but de cette lâcheté des plus lâches. Était-ce une prière? Il savait trop bien que la prière est plus habile et qu'elle ne s'adresse pas à la disgrâce. Était-ce une lettre d'amitié où d'amour? Ce n'était pas l'écri-

ture de Christophe, ce n'était pas non plus une de ces mystérieuses enveloppes dont le mystère s'échappe sous le léger parfum de la personne aimée. Mais cette lettre était pour Prosper comme le dernier écho du monde, comme la dernière pierre de l'édifice qui venait de s'écrouler devant lui, comme le dernier débris de sa fortune, et voilà pourquoi il hésitait à l'ouvrir.

O surprise! c'était une lettre de son oncle, le baron Honoré, qu'il n'avait pas revu depuis son départ pour l'Italie. — *Si vous voulez voir votre oncle,* disait la lettre, *avant sa mort, hâtez-vous!* — Mon oncle, mon oncle! se dit Prosper tout bas et comme s'il eût peur d'être entendu. Ah! pour le coup je vois bien que je suis au bout de ma fortune. Il faut en effet que je sois bien complétement déshonoré pour que, même à son lit de mort, mon oncle ait osé demander à me voir. C'en est fait, me voilà entièrement perdu, puisque je suis retombé dans les mains de cet homme. Allons, Prosper, allons, encore cette fois, prends courage! Dans la position désespérée où tu te trouves, ce n'est pas trop de courage d'avoir tous les courages. Eh bien

j'irai, j'irai le voir cet homme qui m'a perdu. J'irai lui montrer ce qu'il a fait de moi et comme ses leçons m'ont profité. Et puis, je ne suis pas fâché de savoir, par l'exemple de cette mort, comment je dois mourir un jour, et quels poignants remords doivent s'asseoir à mon chevet!

Il s'habilla et sans dire où il allait il sortit de sa maison.



XXI.

En effet, le baron Honoré de la Bertenache touchait à sa fin. Comme tous les hommes d'intrigue, l'intrigue était sa vie, et du jour où de plus jeunes intrigants que lui eurent pris sa place, ce malheureux homme, sorti de son élément, ne sut plus que languir. L'édifice de sa fortune si facilement élevé s'écroula aussi vite, pendant que l'estime du

monde, qu'il avait si péniblement acquise, s'en allait en toute hâte, comme n'étant venue que forcée et contrainte. Le pouvoir occulte qu'il avait exercé dans ses jours de puissance n'ayant laissé autour de lui ni traces ni souvenirs, il avait vieilli tout d'un coup comme un homme inutile à lui-même et aux autres et ceux qui ne le regardaient pas comme un infâme, le méprisaient tout au moins comme un oisif. Ce qui se passait dans sa conscience, Dieu le sait, bien que ce fût une conscience faussée par le sophisme et par le paradoxe. Mais une peine plus apparente frappait cet homme, qui toute sa vie n'avait été que mollesse et vanité; cette peine c'était la misère! Sa maison, naguère si brillante et si remplie, était déserte et silencieuse. Ses amis si nombreux, l'avaient tous abandonné, oui tous! Tant de portes qui lui étaient ouvertes à deux battants s'étaient refermées pour jamais devant lui, une fois qu'on eut compris qu'il n'était plus à craindre. Si bien que cet esprit si actif et maintenant si délaissé avait été obligé de se dévorer lui-même. Le passé pesait sur lui de tout son poids et c'était chose bien misérable de voir

cet homme qui toute sa vie avait su vingt-quatre heures avant tout le monde les secrets les plus cachés de la foule, réduit maintenant à vivre du bavardage de sa servante et de son portier. Lui aussi, il était une victime du monde, de ce monde auquel il avait tout sacrifié, même l'innocence et la vertu. Il avait vécu entouré, fêté, redouté, écouté, il avait vécu aussi vite qu'on peut vivre au milieu des affaires et des plaisirs et maintenant il mourait seul, il mourait lentement sur un lit mal fait et sans pouvoir donner à personne ni inquiétude ni espérance. Il ne pouvait plus être ni bon ni méchant, ni aimé, ni haï; bien plus il ne pouvait plus être un homme d'esprit pour personne! Cette parole intarissable qu'il avait reçue du ciel et cette verve impitoyable et cette ironie digne de Voltaire, tous ces trésors de l'esprit qui avaient fait son autorité dans les salons, retombaient maintenant de tout leur poids sur sa solitude et sur son abandon. La vieillesse était venue tout d'un coup pour lui qui avait été toute sa vie un jeune homme et avec la vieillesse était venue la maladie, cette dernière maladie sans soulagement et sans espoir

que chaque minute aggrave et qui vous enlève le peu qui vous reste, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, la pensée, tout, excepté le remords. Et avec la maladie était venue la ruine, dernier sujet d'abandon. Car si le pouvoir a ses déserteurs, la fortune aussi a ses déserteurs et ceux-là sont les plus vils de tous. En général, les fortunes que fait le hasard sont bâties sur le sable, un souffle les fait crouler. La fortune du baron s'en était donc allée comme elle était venue, au jour le jour D'abord il avait dit adieu à son luxe extérieur, à ses chevaux, à sa voiture, à sa livrée, à tout ce qu'on jette d'éclat et de boue aux passants qui vous le rendent en imprécations et en estime. Plus tard il s'était défait de son luxe intérieur. Il avait fondu sa vaisselle, il avait changé contre de l'acajou ses vieux meubles, son orgueil ; si bien que dans ces meubles neufs et mesquins, on l'eût pris pour un parvenu de la veille. Hélas! c'était un homme ruiné d'hier. Peu à peu il avait tout perdu, sans rien vendre. Son tapis s'était usé, sa pendule s'était arrêtée d'elle-même, son chien était mort, ses oiseaux avaient cessé de chanter, le feu avait

pris à sa robe de chambre, la goutte avait gonflé ses pieds et rétréci ses pantoufles ; ses doigts ne pouvaient plus supporter l'or et les camées et les bagues ; son vin de Bordeaux si précieux avait tourné dans sa cave ; ses grandes glaces avaient jauni ; les portes de sa maison si bien fermées laissaient passer l'air et le froid ; sa montre qui allait si bien retardait d'une heure chaque jour, et les jours lui paraissaient éternels ; son linge avait perdu son éclat, ses habits avaient perdu leur forme, son chapeau était vieux et pelé ;sa canne de jonc, dont il était si fier, n'avait plus de fer au bout, et plus de cordon à son sommet ; la vétusté s'était emparée de toute cette opulence qu'on eût dit éternelle. Le froid avait pénétré dans cette maison si chaude en hiver et si fraîche en été ; l'herbe avait poussé dans cette cour si bien tenue, la mousse tapissait ces murailles si blanches ; ces cheminées si flamboyantes jetaient à présent plus de fumée que de flammes. Il n'y avait pas jusqu'aux tableaux du salon qu'on n'eût dit tout d'un coup attaqués du spleen invisible qui s'était abattu, comme un nuage d'hiver, sur cette triste maison.

Aucun détail de cette désolation n'échappa à Prosper, après une si longue absence de cette maison qu'il avait vue si splendide et si magnifique. Le frisson l'avait pris en franchissant le seuil abandonné, mais que devint-il quand il se vit en présence de son oncle, de cet homme qui avait été à la fois son secours et sa perte, et dont les funestes conseils n'avaient pas peu contribué à le jeter dans la triste voie qu'il avait suivie? Était-ce bien là son oncle? Était-ce bien là ce brillant baron Honoré, qu'il avait vu naguère si rempli de joie, d'esprit, de saillies et d'audace? Était-ce bien le même homme qui ne doutait de rien et qui ne croyait ni à la gloire ni à la vertu? Tout était mort chez lui, comme autour de lui. Cet œil qui jetait des éclairs et qui voyait toutes choses était éteint; ce sourire, rempli de sarcasme et de moquerie, s'était arrêté comme glacé sur sa figure; toute cette figure riante et sereine était triste et morne et pâle, de cette pâleur sans espoir et sans remède; ces belles mains s'étaient ridées, cette grande personne s'était amoindrie, ces cheveux épais étaient tombés et les cheveux, qui restaient n'étaient pas

même devenus blancs ; ils n'avaient pas eu le temps de blanchir, tant la vieillesse avait pris cet homme à l'improviste ! A cette vue Prosper recula d'un pas ; il ne s'était pas préparé à avoir tant de pitié pour cet homme dont le souvenir lui faisait peur. Mais quand il le vit ainsi couché et tenu par le mal, ainsi harassé dans son fauteuil, ainsi saisi par la mort, sa colère fit place à un sentiment moins dur ; il n'eut pas pitié de cet homme, mais cet homme lui fit pitié !

— Mon neveu, dit le baron Honoré, je n'espérais pas vous voir avant de mourir, et à vrai dire, je serais mort sans vous prévenir, si je n'avais pas appris de vos nouvelles ce matin même. Savez-vous, mon neveu, que c'est un bien bon tour que vous avez trouvé là ? Et qu'en effet vous avez fait du monde une grande dupe ? Faire passer une femme perdue, pour une honnête femme ! Les laisser venir tous autour de cette femme comme des chiens à la curée, puis quand chacun s'est bien pris à cette glu, dire au monde tout haut : *tu es ma dupe !* Oui, c'est un bon tour, et pour tout au monde, je voudrais l'avoir fait dans mon bon temps. Et

moi, je te croyais tout simplement un homme habile comme tout le monde ! mais par le Ciel ! j'aurais dû penser que ma parole ne serait pas tombée en mauvaise terre et qu'elle porterait son fruit, tôt ou tard ! Recevez donc tout mon compliment pour cette belle action, mon neveu ; seulement je suis bien inquiet de savoir ce que le monde va faire avec vous, et ce qu'il va dire de vous à présent, et peut-être ne vivrai-je pas assez longtemps pour le savoir.

A cet éloge cruel et bien mérité, Prosper baissa la tête ; il comprit que son oncle n'était plus assez vivant pour disputer avec lui ; et que quoi qu'il pût dire à présent, il ne pourrait pas se défaire de son estime ; l'estime de son oncle ! Il lui restait donc à supporter cet ignoble éloge comme la première punition de son forfait et qui devait l'habituer à toutes les autres.

— Monsieur, dit-il au baron, si j'avais su plus tôt que vous aviez besoin de moi, je serais accouru sur-le-champ ; car, enfin, sauf l'honnête éducation que je vous dois et les tristes exemples que vous m'avez donnés, je suis votre débiteur, et cette

partie de ma dette est sacrée, monsieur. Permettez-moi donc de vous dire que je suis désolé que vous m'ayez fait appeler si tard.

— Eh ! mon neveu, reprit le baron, c'est que je croyais que tu étais devenu tout simplement un honnête homme; je te croyais marié et légitimement, avec une belle et honnête femme, et je me disais : Ne les troublons pas dans leur bonheur et dans leur vertu ! Mais à présent que tu as fait tes preuves d'intrigant habile et acharné à sa proie, tu redeviens tout-à-fait mon neveu, mon élève, mon fils bien-aimé et je n'hésite pas à remettre mes derniers moments entre tes mains ; car vois-tu, mon neveu, à nous autres intrigants, notre vie est heureuse et gaie, tant que nous sommes jeunes, puissants et forts ; mais en revanche notre mort est dure et triste ; c'est un secret que j'ai voulu te dire tout bas à l'oreille et que je te laisserai en mourant, comme le plus utile héritage que je puisse laisser à un homme tel que toi. Il est vrai que la vie est pour nous autres intrigants, un chemin de fleurs, chacun nous tend la main et nous sable la route ; les uns nous aiment ; les autres ont peur de

nous ; ceux qui nous haïssent sont obligés de nous sourire, pour faire comme tout le monde. Nous autres les intrigants nous laissons de côté, pour marcher plus vite, tout bagage inutile. Pas d'amour, à quoi sert l'amour? Pas de mariage. Excepté des amours utiles, comme les tiens ; excepté un mariage facile à rompre, comme le tien ; pas de famille, pas d'enfants, excepté peut-être un beau neveu qu'on rencontre en passant et qu'on s'amuse à façonner de ses mains ; pas d'amis ; surtout pas de père, pas de mère, pas de frères, pas de sœurs; des intrigants comme toi et moi, mon neveu, ne doivent avoir de dévouement pour personne ; ils ne sont dévoués qu'à eux-mêmes, à eux seuls ; que voulez-vous qu'ils s'embarrassent d'un inutile fardeau d'amitié ou d'amour ? Tout cela est donc bien beau tant qu'on est jeune. On se félicite d'avoir brisé de bonne heure tous les liens qui retiennent le vulgaire dans ce cercle trivial de probité et d'honneur. A chaque instant de la vie, de tristes exemples de douleurs vous maintiennent dans votre égoïsme! On voit un fils qui pleure son père ou qui trouve que son père vit trop long-temps; et l'on se dit à soi-

même avec joie : Je n'ai jamais eu de père ! On entend autour de soi mille histoires de femmes qui trompent leurs maris, de parens qui se déshonorent les uns les autres, d'enfants rétifs qui ruinent leurs familles, et l'on se dit à soi-même en bénissant le Ciel : Je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais ni femmes, ni parents, ni enfants. Voilà qui va bien ! On compte les trahisons, les adultères, les ruines, les déshonneurs, et l'on se dit : Je suis tout seul ! Mais aussi, écoutez-moi bien, mon neveu, nous autres las intrigants, qui comptons une à une toutes les misères de la famille, en revanche nous ne comptons pas les dévouements qui sauvent les familles, les amours qui brillent comme des étoiles dans la vie, les amitiés qui vous enveloppent comme un chaste manteau, la piété filiale qui est le rempart de tous les hommes, le retranchement contre la mort, voilà ce que nous ne voyons pas nous autres, du moins tant que nous sommes jeunes ! Mais vienne la vieillesse, et pour nous les intrigants elle vient vite ; regarde-moi, mon neveu ! Alors toutes ces pensées oubliées nous reviennent, et il nous semble que nous sortons

d'un songe funeste! C'est si triste d'être seul quand on est vieux et de n'aimer personne! C'est si triste de n'être aimé de personne! En vain je croyais avoir fait de grandes provisions pour ma vieillesse, provisions de science et de poésie, de philosophie et de souvenirs, de bien-être et d'incrédulité; je le vois à présent, j'aurais mieux fait de mettre de côté un peu d'amitié, un peu d'amour. Toutes ces vanités de mon temps de puissance se sont évanouies comme une vaine fumée. Tous mes amours d'autrefois m'ont quitté sans retour. Ces poètes que j'aimais tant ne sont plus qu'un vain son qui bourdonne à mon oreille; ces grands historiens, où je voyais si petite la nature humaine, ne m'amusent plus de leurs mensonges; ces chefs-d'œuvre de l'art qui flattaient ma vue ne sont plus aujourd'hui que des lambeaux de vieille toile ou des morceaux de marbre; cette fortune que j'avais ramassée s'en est allée comme elle m'était venue, sans que je puisse dire ni comment, ni pourquoi? Oh! que ne donnerais-je pas à présent pour avoir à mes côtés, seulement une vieille femme qui m'aimerait, la plus vieille mégère, eût-elle les yeux

rouges, les mains ridées, un jupon sale et le caractère d'une femme qui n'a jamais été belle ni jolie, ni aimée! Oui, ce serait une joie pour moi d'entendre cette femme gronder tous les jours, pourvu que je puisse me dire : Elle m'aime! Oh! que ne donnerais-je pas pour avoir à mes côtés, là, devant moi, là, sur mes genoux, un enfant à aimer? Je ne demande même pas un joli enfant, mon Dieu! une de ces têtes bouclées, un de ces sourires tout roses, une de ces joies printanières, qui vous regardent avec un œil bleu sous ses longs cils noirs! Je ne vous demande qu'un enfant malade, idiot, perclus de tous ses membres, affreux; mais un enfant à moi et que je puisse aimer, et dont la souffrance soit ma souffrance, et dont l'insomnie soit mon insomnie. O mon Dieu, fais-moi le père de la dernière créature humaine; fais-moi le père d'une prostituée qui me frappe quand elle est ivre, et qui le reste du jour, fasse de moi le jouet de ses amants; oui, mon Dieu, fais cela, et je te bénirai; car à cette prostituée, l'opprobre du monde, j'aurai encore le droit de dire : Ma fille! O désert!

ô solitude ! ô abandon ! ô misère ! ô mon pauvre corps ! ô mon cœur !

Puis il ajouta avec un sourire amer : — Et voilà la mort qui nous attend, nous autres ambitieux !

Il dit encore ces mots à Prosper : — Et voilà pourquoi, mon neveu, malgré ton habile conduite avec cette femme que tu as déshonorée l'autre jour, moi, à ta place, et avec l'expérience que j'ai à présent, je n'aurais pas été si cruel ; car il faut, à coup sûr, que cette femme ait pour toi quelque sentiment bien tendre, pour t'avoir fait ainsi un honneur aux dépens de son propre honneur et une estime aux dépens de sa propre estime. Je ne crois pas avoir entendu jamais parler d'un pareil dévouement ; et dans quelques années, quand tu seras seul comme moi et ruiné comme moi et vieux comme moi, j'ai bien peur que sur ton fauteuil de douleur, tu ne te mettes à regretter cette femme et à te dire à toi-même, que tu donnerais ton reste de vie, pour tenir sa main dans la tienne, un instant avant de mourir. O mon neveu ! mon école

d'ambition est une école funeste, elle sacrifie tout au présent sans jamais penser à l'avenir. Nous oublions trop, nous autres les ambitieux, qu'il y a deux choses dans la vie de l'homme, la jeunesse et la vieillesse ; la vie et la mort.

Disant ces mots, le baron Honoré fut saisi par une de ces horribles douleurs auxquelles il était en proie depuis deux ans et qui suspendait en lui le mouvement et la pensée. — Il est mort! s'écria Prosper. — Hélas! non, répondit le domestique ; en même temps il jetait le baron Honoré sur son lit.



XXII.

Prosper rentra chez lui, bien plus calme qu'il n'en était sorti ; à présent son sort était fixé, irrévocablement fixé ; il venait d'entrevoir la vérité sur le lit de mort de son oncle, il savait à présent quel avenir l'attendait. Il marchait d'un pas calme. Sa tristesse n'avait rien de solennel, rien de dramatique. Il prit le plus long chemin pour re-

tourner à sa maison, cette maison qu'il avait habitée à deux, et dont il n'avait plus à présent que la plus triste moitié. A peine, en entrant dans sa maison, eut-il un regard pour les fenêtres de Lœtitia. Tout était tranquille là-haut, si tranquille que Prosper se dit à lui-même : *C'en est fait, elle ne pense plus à moi !*

Plusieurs jours se passèrent ainsi et la maison fut toujours silencieuse. Pas un des amis de Prosper ne vint frapper à sa porte ; la porte de Lœtitia était assiégée, mais elle ne s'ouvrit pour personne. Une fois seulement, le dernier jour, M. le duc de Chabriant fut reçu. Prosper le vit entrer, heureux et triomphant chez Lœtitia. Il y resta longtemps et pendant tout ce temps Prosper, versant des larmes de rage, ne savait à quel parti s'arrêter. Tantôt il voulait aller attendre, dans la cour, l'homme insolent qui profitait de sa défaite ; tantôt il était sur le point de briser la faible cloison qui le séparait de l'appartement de Lœtitia, car enfin cette porte seule les séparait. Dans ses moments de modération, il prenait son chapeau pour aller, lui aussi, rendre ses hommages à sa belle voisine. S'il

eût osé, il aurait été se jeter à ses pieds en lui disant : Pardonne-moi !

Ce fut là un cruel moment d'amère et atroce jalousie. Sentir qu'il aimait cette femme, à présent qu'elle était redevenue la maîtresse de ses volontés et de ses amours ; la savoir aimée par un autre, à l'instant même où il venait de comprendre combien il l'aimait ! Et cet autre, était un vieillard ! Et cet autre, était un homme puissant à la cour ! Et cet autre, était un ami du roi ! Et cet autre venait relever cette femme que lui Prosper, il avait brisée ! Et cet autre venait rendre à cette femme le repos, que lui Prosper, il lui avait ôté ; et cet autre venait enrichir cette femme, que lui Prosper, il avait ruinée ; il venait consoler cette femme que lui Prosper, il avait jetée dans l'abîme et dans le déshonneur ! O douleur ! ô misère ! Et toutes ces choses se passaient chez lui, dans sa maison, devant lui témoin muet et impassible ! Et à présent il en venait à envier le sort de cette femme, sa victime ; car enfin c'était lui qui était la victime, c'était elle qui était la triomphante ; c'était lui qui était le déshonoré, elle qui était la respectée ; c'é-

tait lui que tout le monde abandonnait et c'était elle qui était l'objet de tous les hommages! Et il s'écriait tout bas dans son cœur : — Lœtitia! Lœtitia!

Il était ainsi plongé dans cette horrible angoisse, quand on vint lui dire que son oncle, qu'il allait voir tous les jours, le demandait pour la dernière fois. — Et venez en toute hâte, monsieur, disait le domestique, le pauvre homme n'a pas longtemps à vivre, à présent.

— Et que m'importe? s'écriait Prosper, il s'agit bien de la mort de cet homme? Il s'agit de cette femme qui est là en tête à tête avec le duc de Chabriant et qui l'écoute lui parler, et qui sourit à ses paroles comme une Italienne qu'elle est. Dis à ton maître qu'il meure sans moi de son côté; pour moi, je meurs ici de jalousie et d'amour, disait-il tout bas.

A la fin cependant, le duc de Chabriant prit congé de Lœtitia. Prosper le vit sortir prêt à s'élancer sur lui, comme sur une bête fauve, et à le déchirer de ses mains. Mais cette fois le visage du duc était moins rayonnant de bonheur et d'espé-

rance, l'œil le plus prévenu, n'eût pu lire sur ce visage que le regret et le respect ; il y avait même tant d'abattement dans la démarche de ce noble personnage que Prosper le prit en pitié et lui pardonna.

Alors délivré de cette vision funeste, il se rappela qu'on lui avait dit que son oncle se mourait et il résolut d'accomplir jusqu'à la fin le triste devoir qu'il s'était imposé. Il avait promis à cet homme de lui fermer les yeux et il voulait tenir sa parole. D'ailleurs cette mort l'affranchissait lui aussi, de son dernier serment. Il s'était promis de ne pas mourir avant son oncle et de lui épargner au moins ce remords. Il arriva donc en toute hâte à cette maison désolée et déserte, mais il n'était plus temps. Le baron Honoré avait appelé en vain sa dernière amitié, sa dernière espérance. Il avait compris qu'il fallait mourir tout seul. Et avec cet horrible sang-froid qui avait été sa vie, il s'était fermé les yeux lui-même, sans plainte contre les hommes, mais aussi sans prière pour le ciel. Quand Prosper arriva, il trouva son oncle mort; mais tiède encore et ses deux yeux cachés sous sa main décharnée. Tout était dit.

A l'instant même Prosper s'occupa des funérailles du baron car il voulait en finir avec tous ces détails. Le baron, en homme rangé jusqu'à la fin, avait laissé juste de quoi se faire enterrer. Il avait attendu pour mourir qu'il fût à bout de toutes ses ressources. Son neveu fut étonné, en y regardant de plus près, de la misère qui entourait cet homme et de l'habile et adroite manière dont il l'avait dissimulée. Chose étrange! La garde-malade elle-même, cette hyène avide qui sait à une chemise près et à un battement de pouls, la fortune et la vie de son malade, ne s'était pas aperçue de cette misère. Le baron n'avait rien voulu devoir à personne, pas même à son neveu; il laissait un écrit dans lequel il expliquait comment le juif Salomon lui avait acheté son lit, ses livres, ses tableaux, tout ce qu'il laissait après lui, de quoi suffire aux frais de sa maladie et de son enterrement, qui devait être sinon magnifique, disait le codicile, du moins décent et honorable. Prosper laissa aux domestiques du mort l'argent du juif Salomon et il se chargea des derniers frais de cette mort. Ce qui fit que l'on fit au moins, dans sa

maison, le semblant de pleurer le baron Honoré.

Quand tout fut bien arrêté pour la cérémonie funèbre, Prosper voulut voir le mort une dernière fois ; il s'approche de ce cadavre sur lequel la douleur avait imprimé son ongle de fer. Il jeta un dernier regard sur ce front intelligent que le remords avait sillonné de rides ; il découvrit tout l'ennui qui avait pesé sur cet homme, pour le moins autant que la douleur. — C'est donc là la mort de nous autres les intrigants, se dit Prosper avec un sourire amer ! Cette mort ne sera pas la mienne. Non par l'enfer ! je veux donner à l'ambition un cadavre plus vivant, un front moins ridé, un intrigant plus jeune, afin qu'au moins quelques-uns en ce monde, voyant passer ma bière et apprenant que trente ans à peine sont enfermés dans ces quatre planches, me prennent en pitié et suivent mon convoi jusques au bout de la rue, avec un regard d'intérêt.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



XXIII.

La matinée est belle; on dirait un jour de fête. C'est plus qu'un jour de fête pour Paris ; c'est un véritable jour de printemps. On dirait, quand le soleil est si éclatant, quand le ciel est si beau, quand l'air est si pur, que Paris tout entier n'est plus qu'un modeste village au bord d'un beau fleuve abrité par de grands arbres et qu'il y a

dans ce paisible et vaste hameau, de la vie, de l'amour, de l'espoir et du bonheur pour tout le monde. A ces heures si belles, mais trop courtes, on dirait qu'il n'y a plus dans Paris ni grands seigneurs, ni populace ; ni luxe, ni misère ; ni pauvres, ni riches ; ni les Tuileries, ni la Salpêtrière ; ni l'Hôtel-Dieu, ni l'Opéra ; ni le Palais-Royal, ni la rue Mouffetard ; ni la Morgue, ni les Assises ; toutes les ambitions s'oublient alors, grandes et petites ; tous les visages s'épanouissent à ce doux rayon de soleil qui tombe dans ce grand abîme ; toutes les âmes veulent avoir leur part de ce printemps d'une heure ; tous les fronts s'illuminent de cette transparente couleur rose qui vient du Ciel. Le prisonnier lui-même retrouve son sourire et le fossoyeur, appuyé sur sa bêche, contemplant des sublimes hauteurs du Père-Lachaise, ce vaste Paris enseveli dans cet éclatant nuage d'or : — Nous n'aurons pas grand ouvrage demain, se dit-il.

Heureux celui qui peut dater son jour de bonheur par un de ces beaux jours ! Cependant l'église de Saint-Roch se pare de fleurs. Le vaste portail est encombré de curieux et de pauvres. Voilà un

riche mariage qui se prépare, déjà l'Église se remplit d'une foule brillante. On n'attend plus que le mari et sa jeune épouse. Voyez-vous venir de loin ce long cortège de voitures? Les chevaux frémissent d'impatience et relèvent joyeusement la tête, sous leurs guides de soie. Aux panneaux des voitures brillent les pompeuses armoiries; dans ces voitures tout est plumes et velours. Les vieux parents viennent d'abord, les jeunes gens viennent ensuite. Voyez-la descendre! voyez-la descendre! C'est elle, comme elle est belle! elle est toute blanche, elle est plus blanche que ses blanches dentelles, plus blanche que la fleur qui pare son côté! Le vent effleure à peine son voile et alors on s'aperçoit qu'elle est émue et que sa joue est rose et que ses cheveux sont noirs. Qu'elle est belle! La vieille mendiante du porche oublie à la voir de réciter sa prière monotone; j'ai vu le moment où le vieillard, qui lui offrait de l'eau bénite, laissait tomber l'eau bénite sur sa robe. Qu'elle est belle! Sa modestie n'a rien d'affecté; son regard, naturellement baissé, sait pourtant voir et saluer dans la foule tous ceux qu'elle doit voir. Qu'elle est belle! On se

presse sur son passage pour la voir; on oublie l'autel pour la voir; à peine elle a touché le parvis du temple que l'orgue éclate en frémissements. Soudain les cloches s'ébranlent dans les airs en joyeuses volées, les chants commencent; qu'elle est belle et d'où vient-elle! et qui est-elle? Et qui donc a osé demander la main de cette noble fille? Ainsi elle avait à sa suite tous les cœurs, tous les hommages, tous les respects, tous les vœux.

Son mari venait après elle, un beau et simple jeune homme qui marchait tête levée et qui avouait son bonheur à la face de Dieu et des hommes. A vrai dire, il était aussi beau qu'elle était belle; il était aussi modeste qu'elle était modeste; ajoutez que dans toute cette noble foule il était le seul de sa race; au milieu de toute cette noble famille il était le seul de sa famille; mais quoi? N'avait-il pas mieux pour lui que la plus illustre famille? N'avait-il pas mieux que la plus noble origine? N'avait-il pas cette femme? et cette jeune femme ne valait-elle pas tous les amis, tous les blasons, tous les parents, tous les ancêtres? C'était donc à bon droit

qu'il était aussi fier et aussi fort que s'il se fût appelé Montmorency !

Cependant sur le derrière de l'église, bien loin de la grande entrée mondaine et éclairée, dans une modeste petite chapelle cachée entre deux piliers, par une petite porte étroite, abandonnée même par ses mendiants ordinaires, on avait apporté un cercueil recouvert d'un morceau de drap noir. Et ce cercueil était arrivé dans cette chapelle, apporté sur un char funèbre et suivi d'une douzaine de voitures de deuil, mais les voitures étaient vides et pour tout cortège, un seul homme s'était présenté. Par un de ces hasards qui ne sont pas des hasards dans ces églises si occupées, la double cérémonie avait lieu à la même heure ; le mariage se faisait au grand autel ; la messe du mort se disait à la modeste chapelle. Cette fois, c'était la fête qui suivait le deuil ; le deuil lui-même avait un air de fête et ce n'était pas tout-à-fait une messe des morts, cette messe accomplie aux sons de cette douce musique. Hélas ! demain peut être l'église aura changé de face. Le somptueux enterrement aura remplacé le somptueux mariage au grand

autel, le mort saisira le vif et peut-être aussi à la même heure, dans cette même chapelle, deux jeunes amants seront unis au son lugubre du : *Dies iræ*, et du : *De profundis!*

Prosper avait accompagné le corps de son oncle jusque dans la chapelle, personne autre que lui n'était venu jusqu'à l'église ; ni un ami, ni un serviteur; personne. Prosper assis dans un coin de la chapelle attendait patiemment que le prêtre en robe noire eût fini sa messe, et que les porteurs vinssent reprendre le cercueil pour l'accompagner encore jusqu'au cimetière. Il aurait voulu trouver quelque prière dans son cœur pour cet homme qui n'était plus, ce fut en vain : comment offrir au Ciel une prière inutile ? Ce qu'il avait de mieux à faire auprès des restes d'un homme qui n'avait eu dans sa vie aucune des croyances qui font la gloire, la force et le salut des hommes, c'était de penser au néant et de se répéter que tout finissait avec nous. Ainsi pensa Prosper ; le néant, ce fut l'oraison funèbre qu'il fit à son oncle. Hélas ! La pensée du néant n'est pas féconde en réflexions et en extases. C'est un mot qui passe vite, c'est une idée qui

dure peu, c'est un coup de tonnerre sur l'intelligence humaine. Il n'en est pas de l'idée du néant comme de la prière, par exemple, cette chose sainte et durable, qui peut durer autant que la vie d'un homme. La prière, cette espérance sans cesse renaissante qui fait paraître si courtes les heures passées au pied des autels! Aussi Prosper, une fois qu'il eut répété devant ce cadavre : *Il n'y a rien d'immortel!* trouva-t-il que cette messe était bien longue pour un pareil mort!

Au même instant il entendit à l'extrémité de l'église les hymnes joyeuses qui se chantaient au son de l'orgue, il comprit alors que cette force qui lui manquait en présence de ce cercueil, il la retrouverait peut être là-bas, au milieu de ces chants de fête. Il laissa donc, entre les cierges funèbres, le corps de son oncle, au milieu de la chapelle et se glissant le long de ces murs humides, il arriva jusqu'à la grille du maître-autel. Toute l'assemblée était à genoux; Prosper se mit à genoux, et alors sur les marches de l'autel, recouvertes de velours, il aperçut cette jeune femme qui priait à côté de ce jeune homme et qu'un

vieux prêtre allait bénir. Deux enfants tenaient un dais suspendu sur ces deux jeunes têtes ; Prosper les voyait à peine, mais il y avait dans l'attitude des nouveaux mariés tant de bonheur et de recueillement, que toute l'assemblée était émue. Le vieux prêtre prononça quelques paroles d'une voix grave et sereine ; il parla du bonheur d'un saint mariage et de la jeune famille que le Ciel promettait aux deux époux. Sa parole fut écoutée parce qu'elle était simple et convenable. Ce qui se passait dans l'ame de Prosper à ce moment solennel, ne saurait se décrire. Voilà donc le sacrement dont il s'était fait un jeu ! Voilà donc l'union chrétienne dont il s'était servi pour parvenir ! Mais quand les deux amants prononcèrent d'une voix modeste et assurée la dernière parole qui devait les unir, Prosper sentit ses genoux fléchir : il reconnut ces deux jeunes voix qui à cette heure n'avaient d'écho que dans le Ciel ; en effet c'était la voix de Louise, c'était la voix de Christophe !

La douce cérémonie s'acheva aux sons joyeux de l'orgue. Christophe emmena sa jeune femme, précédé et suivi de cette belle foule qui leur faisait

cortége; Prosper retourna dans la chapelle déserte pour rejoindre son mort où il l'avait laissé.

Le mort était seul dans la chapelle. Le prêtre s'était hâté de dire sa messe, pour déposer plus vite son étole noire. Quand les voitures du mariage furent parties, on fit avancer les voitures de deuil, ces voitures vides dans lesquelles Prosper tenait une si petite place et le cortége se dirigea vers le Père-Lachaise par le plus court chemin.

La route est longue, surtout pour celui qui la parcourt sans regret; ce n'est plus alors qu'une triste promenade que l'on fait malgré soi. Tous ces cadavres qui passent dans toutes sortes d'appareils vous blessent la vue, quand vos regards ne sont pas troublés par des larmes. Les yeux de Prosper étaient secs. Il n'avait eu pour son oncle, ni un regret ni une prière. A quoi bon prier le Ciel quand la conscience vous dit que votre prière est inutile? Arrivé dans ce vaste enclos de la mort où les places sont si pressées, Prosper vit descendre le corps de son oncle dans la fosse qu'on lui avait préparée; il le vit disparaître peu à peu, sous cette terre amoncelée et il pensa que jusqu'à la consommation des

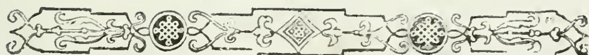
siècles, celui que le fossoyeur venait d'enfouir à cette place, y pouvait demeurer sans avoir à espérer une prière ou un souvenir sur sa tombe ! — Allons, il faut que celui-là attende, pour s'éveiller, la trompette de la vallée de Josaphat!

Comme il allait quitter pour jamais cette terre fraîchement remuée, le jardinier de ces tombes amoncelées à l'ombre des cyprès, dit à Prosper : — *Ne jetez-vous pas quelques fleurs sur la tombe du mort?* Et en même temps, il offrait à Prosper des couronnes d'immortelles ! Prosper trouva que c'était là une invention commode pour la douleur et il jeta les fleurs du jardinier sur la tombe de son oncle. — Maintenant, monsieur, reprit cet homme, vous plairait-il de me charger de jeter tous les jours des fleurs sur cette tombe ? Mieux que cela, voulez-vous que je fasse de ces six pieds de terre un vrai parterre, dans lequel je planterai des œillets et des roses, ou les autres fleurs que le défunt aimait le mieux ? Et pour ce qui est de mon exactitude, regardez autour de vous : ces arbustes si bien taillés, ces gazons si touffus, ces emblêmes fleuris de la douleur ; c'est moi qui ai planté ces arbres, c'est

moi qui ai semé ces gazons, c'est moi qui ai placé là ces fleurs. Les parents inconsolables ont tant de confiance en moi, qu'après deux ou trois visites à ces tombes récentes, ils cessent de venir s'assurer par eux-mêmes de l'entretien de leurs jardins funèbres. Ainsi donc voulez-vous que nous fassions un traité, monsieur, pour cette tombe à laquelle vous vous intéressez ?

— Par le Ciel ! dit Prosper, je comprends à présent l'éternité de ces douleurs de marbre et de buis vert! Il ne sera pas dit que mon oncle n'aura pas, lui aussi, quelques arbustes et quelques fleurs sur son tombeau. J'imagine pourtant que cela va bien étonner son ame immortelle!

Et il fit un traité avec le jardinier du Père-Lachaise. Il lui en coûtait beaucoup moins pour orner de fleurs la tombe du baron Honoré de la Bertenache, que pour donner à Lœtitia son bouquet de l'Opéra !



XXIV.

Et moi, dit Prosper en quittant ce vaste enclos si rempli qu'il le faut agrandir chaque jour, et moi aussi? bientôt, je vais avoir ma place par-là, quelque part, un trou ignoré. Et si je veux qu'on jette des fleurs sur ce trou, il faudra que je me les achète à moi-même avant de mourir! Il faudra que je me fasse mon épitaphe, si je veux avoir une épitaphe.

Ridicule ambition ! Mais, non, pas de fleurs pour moi ! je veux faire planter sur mon cadavre quelque plante grimpante et horrible à voir ; un buisson d'épines mais un buisson sans feuilles et sans fleurs ; je veux qu'on le plante au milieu de mes six pieds de terre, et qu'au pied de ce buisson on écrive en grosses lettres : — *ambitieux* et *suicide!* Cela fera diversion au milieu de toutes ces douleurs chamarrées et misérables! Et, qui sait? ce sera peut-être une leçon pour le premier jeune homme qui voudra lire et comprendre. Par le Ciel ! j'ai là une idée. Dans ce nombre innombrable d'épitaphes, ce sera la seule épitaphe qui dira toute la vérité et qui ne dira que la vérité. Cela étonnera en effet : une tombe dans ces milliers de tombes qui dira tout haut : — *ambitieux* et *suicide !* Dans ce nombre sans fin de fils excellents, il n'y aura que ma tombe qui dira : — *mauvais fils ! fils ingrat !* Parmi tous ces époux et tous ces amants fidèles, je serai là pour dire du pied de mon buisson : — *J'ai vendu la femme que j'aimais et je l'ai trahie comme jamais femme n'a été trahie !* Au milieu de tous ces héros que recouvre cette terre, il y aura un homme dont la tombe dira : *C'est un*

lâche ! et cet homme, ce sera moi sur ma tombe! Par Dieu ! voilà qui est bien pensé ! Et tout en pensant ainsi, il rentrait dans Paris par le beau soleil qu'il faisait et par les longs boulevarts si remplis de fêtes et de gaîté. Les hommes étaient jeunes, les femmes étaient belles, les enfants poussaient en courant leurs joyeux petits cris, comme fait l'hirondelle dans l'air : Prosper pensait alors qu'il avait encore huit jours à vivre pour le moins, et il se rassurait un peu.

Quand il rentra dans sa maison, il était deux heures. Quelle fut sa surprise en voyant dans sa cour une chaise de poste attelée? Le postillon était sur son cheval et il attendait; la voiture était chargée et toute prête à partir. C'était Lœtitia qui partait. Lœtitia! Lœtitia ! elle s'enfuit ! où va-t-elle? Prosper était éperdu, hors de lui; il ne voyait pas, il ne comprenait pas. Il n'avait jamais compris que Lœtitia pût partir !

Lœtitia partir! — à présent où jamais, se dit Prosper, c'est bien le cas de mourir. Hâtons-nous donc. Mais hélas! rien n'était prêt pour sa mort. Mourir ainsi, en toute hâte, comme un fou, comme un

niais, c'est impossible; cependant Lœtitia va partir! Mourir ainsi, sans avoir dit adieu à sa mère, sans avoir embrassé son ami Christophe, son bon ange, sans avoir essayé une dernière prière au Ciel, c'est impossible ! Mais Lœtitia va partir! O mon Dieu! si au moins elle ne partait que demain, oui demain, quand tu voudras partir, Lœtitia! — Et cependant le malheureux se hâtait de toutes ses forces; d'abord il tira son poignard du fourreau, mais ce poignard était encore tout couvert du sang d'un homme! Il eut donc recours à ses pistolets; mais il fallait charger ses armes, et cela prenait du temps, et cependant Lœtitia pouvait partir à chaque instant; car à chaque instant on apportait dans sa voiture quelques-uns de ces soyeux vêtements à l'usage de toutes les belles personnes; son manteau pour la nuit, son voile pour la chaleur, son manchon pour le froid. Prosper était autant occupé à regarder dans la cour que dans sa chambre; cette voiture qui allait partir, faisait battre son cœur, autant pour le moins que l'éternité qui allait commencer. Il coupait en deux sa dernière prière; il allait de Dieu à Lœtitia, sans s'arrêter. Quelle misère! quel supplice! Cependant

Lœtitia ne partait pas encore, elle n'avait pas encore paru dans la cour. Mais elle pouvait partir, il fallait se hâter. — Et son testament qui n'était pas fait encore; il écrivit donc, les yeux sur la fenêtre. — *Lœtitia, ma légataire universelle!* Il mit la date et sa signature, tout au bas de son testament, avec toutes les précautions du Code civil. — Il voulut écrire à sa mère, mais Lœtitia pouvait partir. — Il écrivit : *adieu, ma mère!* et encore il lui fallut dix minutes pour écrire cette lettre : car, à chaque instant, il lui semblait qu'on ouvrait la porte-cochère. — Partir ainsi, Lœtitia partir! Il faut écrire aussi une lettre à Lœtitia; et il lui écrivit la lettre suivante : — *Lœtitia, je t'aime, je te perds et je meurs!* — Et si j'envoyais cette lettre à Lœtitia qui est là? Et si je l'appelais pour l'embrasser avant de mourir? Mais non! Elle me dirait : tu m'as déshonorée! tu m'as perdue! tu m'as avilie! Non, non, je ne veux pas de toi, je veux partir! — O Lœtitia! Lœtitia!

Un nouveau bruit dans la cour l'arracha à ces horribles réflexions; la chaise de poste avait marché sous le perron et Lœtitia allait partir enfin! Alors tout son sang-froid revint à Prosper. — C'en

est fait! s'écria-t-il, adieu! je ne verrai pas Lœtitia avant de mourir! Il tira le rideau de sa fenêtre, puis il se mit à genoux et il se mit à prier.

Vains efforts! vain espoir! Au milieu de sa prière, sa dernière prière, il entendait toujours ce bruit de voiture et de chevaux; or il ne voulait pas laisser partir Lœtitia, sans que Lœtitia pût se dire : — Il est mort!

Il voulait jeter un dernier coup-d'œil dans la cour, mais il eut la force de vaincre cette dernière faiblesse; tout était donc fini pour lui : alors il prit un de ses pistolets et il prêta l'oreille, afin de se tuer au premier bruit qui viendrait de la cour.

Et comme, dans le fond de son cœur, il était sûr que Lœtitia accourrait à l'explosion et qu'elle voudrait le voir mort, il plaça l'arme fatale sur son cœur. Il aimait mieux se frapper au cœur, que de se briser la tête et d'épouvanter cette femme qui allait venir lui fermer les yeux.

L'attente fut longue et cruelle, mais au moment où fatigué d'attendre ce signal, qui n'arrivait pas, il allait en finir, la porte de Lœtitia s'ouvrit dou-

cement et il sentit une main qui arrachait de sa main l'arme fatale, c'était Lœtitia !

Oui elle-même! les yeux baignés de larmes et qui, n'en pouvant plus, venait faire ses adieux à Prosper.

— Lœtitia! — Prosper!

— Tu voulais donc mourir? — Tu voulais donc partir? — Et elle tendit ses bras à Prosper, et Prosper l'embrassa en pleurant : — Lœtitia ! Lœtitia!

Comme ils étaient ainsi muets, étonnés, ivres de joie, se regardant l'un l'autre comme s'ils se voyaient pour la première fois, l'autre porte s'ouvrit et ils virent entrer Christophe et sa femme. Ils étaient dans leurs habits de fête; Louise avait encore sa robe blanche et son long voile et les fleurs qui paraient son beau sein. A peine mariés, ils s'étaient dérobés à toutes les félicitations de leur famille et ils accouraient au secours de Prosper.

L'un et l'autre ils devinèrent tout d'un coup la scène qui venait de se passer.

— Il a voulu se tuer! madame, disait Lœtitia à madame de Chabriant!

— Elle voulait partir! disait Prosper à Christophe.

Alors mademoiselle de Chabriant, cette belle Louise, tendant ses mains aux deux amants : — Monsieur Prosper, lui dit-elle, voulez-vous accepter pour votre femme la garantie d'une honnête femme?— Voici la main de Lœtitia Laferti; elle peut être votre femme, sur l'honneur! car si elle eût voulu l'autre jour accorder sa main à mon oncle, elle s'appellerait aujourd'hui madame la duchesse de Chabriant.

A ces mots, Lœtitia voulut baiser les mains de Louise, Louise la pressa dans ses bras. Jamais réhabilitation ne fut plus complète et ne partit de si haut. Dans cet embrassement, mademoiselle de Chabriant, ou plutôt l'heureuse et honnête femme de l'heureux Christophe, venait de rendre l'honneur à Lœtitia et sa propre estime à Prosper.



CONCLUSION.

Il y a déjà trois ans de cela, je venais de Paris et j'allais à Condrieux, voir mon père qui est mort et les quatre vignes qu'il a plantées au-devant de la maison où ma noble mère, qui est morte aussi, hélas! venait tous les ans passer l'automne. La pluie m'avait retenu de l'autre côté du Rhône, à Vienne, dans une méchante auberge, vis-à-vis la

cathédrale, pauvre cathédrale isolée dans cette triste ville qui ne la comprend plus! L'ennui me prit d'attendre en ce lieu toute une nuit que le Rhône fût calmé et je passai le Rhône comme je pus. Il était terrible, cette nuit-là. Arrivé sur la rive d'Ampuy, l'orage reprit de plus belle. Je fus forcé de demander asile dans une jolie maison bourgeoise, peinte en vert, avec des tuiles rouges, ce qui indique toujours que le propriétaire a lu Jean-Jacques Rousseau. Le maître de cette maison m'accueillit avec bonne grâce, comme on accueille un compatriote mouillé et qui a besoin de repos. Il me présenta à sa femme dont il avait l'air passionnément amoureux, et j'avoue que j'ai vu peu de femmes plus touchantes et plus belles. Elle avait tout-à-fait l'air d'une de ces femmes, faites pour un trône, mais qui, jetées par leur naissance dans les paisibles embarras d'une existence médiocre et cachée, ont accompli tranquillement les devoirs de cette vie domestique, sans se douter qu'il y avait d'autre bonheur, surtout pour les jeunes et pour les belles. C'est là un contraste qui ne manque jamais son effet.

Après le repas, qui fut excellent, véritable souper d'un riche propriétaire qui se permet toutes les sensualités de sa maison des champs, la conversation devint plus intime entre moi et cet heureux ménage. Mes deux hôtes étaient les deux héros de notre histoire. Ce bourgeois, si simple, si naïf et si bon, c'était Prosper Chavigni; cette bonne femme, si belle, si aimée, si respectée, la mère de ces deux jolis enfants, c'était Lœtitia Laferti.

Le bonheur, le repos, l'estime de tous, étaient venus les trouver dans leur village d'Ampuy. Le retour de Prosper avait rendu la vie à sa mère; il avait marié toutes ses sœurs. Avant peu, il avait l'espoir d'être nommé adjoint au maire de son village, c'était là tout ce qui lui restait de son ambition passée. En attendant, il taillait sa vigne, il cultivait ses champs, il faisait en sorte que sa maison fût tout-à-fait digne de sa femme. Sa femme et lui, ils s'étudiaient à rendre heureux cette bonne mère, qui avait tant pleuré son fils et Jean Chavigni le vigneron, leur vieux père, et enfin et surtout, ils mettaient tous leurs soins à élever leurs deux jolis enfants, les deux filleuls de madame

Louise et de M. le baron Christophe, le conseiller d'état.

Ils enseignaient, entre autres choses, à leurs enfants, à marcher tout droit, toute leur vie, dans les nobles sentiers ; à se méfier des chemins de traverse, qui, plus faciles en apparence, mènent à un précipice, à coup sûr. Et par leur vie passée, aussi bien que par leur vie présente, ils démontraient à ces jeunes intelligences qu'il n'y a qu'un chemin dans ce monde pour arriver à la fortune sans regrets et sans remords, le grand chemin de la probité, du travail, de la patience et de la vertu.

FIN.

